

L'ESPRIT  
DU  
CLERGÉ

OU

Le Christianisme primitif ven-  
gé des entreprises & des  
excès de nos Prêtres  
modernes

---

Traduit de l'Anglois.

*Tome Second.*

A LONDRES

---

MDCCLXVII.

---



N  
  
I  
tre  
dr  
Pa  
cli  
reu  
mi  
ils  
vai  
ce  
un  
mê  
nea  
tan  
bie  
à la  
geu  
que  
C  
blab  
7



## NOMBRE XXVII.

*Du Mercredi 20. Juillet 1720.*

## SUR LE JEUNE.

**L**E Docteur Burnet nous dit dans *ses Lettres sur les voyages* que les Prêtres d'Italie ont trouvé le secret de rendre les hommes malheureux en dépit de l'abondance que la nature accorderoit à leur climat fortuné. Ces Prêtres se jugent heureux à proportion que le peuple est plus misérable, & peu contents de le piller, ils s'efforcent de rendre insipide ou mauvais le peu qu'ils lui laissent.

Cet auteur pour prouver ce qu'il avance nous apprend que les Prêtres ont fait un principe de Religion au peuple de mêler de l'eau avec le vin dans les tonneaux, ce qui le fait aigrir promptement, tandis qu'ils ont soin de laisser le leur bien pur, sous prétexte qu'il doit servir à la Messe; d'où il résulte que les voyageurs ne trouvent de bon vin à acheter que dans les Couvens.

C'est apparemment dans des vues semblables que les Moines & les Prêtres prê-

chent des pénitences, des mortifications, des jeûnes, le mépris des richesses & de tous les biens terrestres que le ciel indulgent a donnés aux malheureux mortels pour adoucir leurs peines & leur rendre la vie moins amere. Pouvons-nous donc mieux montrer notre reconnoissance à l'auteur de ces biens qu'en les acceptant, en faisant un bon usage des bienfaits qu'il répand sur nous, & en jouissant d'une façon qui ne détruise point la jouissance, ou qui ne change point le plaisir en mal ?

Lorsque nous donnons dans les excès du boire & du manger il en résulte des maladies, des accidens, des querelles. Si nous dépensons au delà de nos revenus nous nous exposons à la misere. Mais rien n'est plus absurde & plus impie que de rendre méritoire l'abstinence de nourriture & la haine des plaisirs de la vie, à moins qu'elle ne soit utile à notre santé & ne nous rende plus propres au travail. Le Tout-Puissant n'interdit à nos premiers Peres qu'un seul arbre du Paradis terrestre, ses Prêtres les interdisent tous à leur postérité.

Le luxe des Riches quand il n'excede point les bornes de la raison & de l'équité, est le soutien du pauvre & devient

une charité éclairée, vû que les Aumônes destinées à des hommes qui paroissent être dans le besoin ne servent souvent qu'à favoriser la paresse & à récompenser une inconduite passée; ces Aumônes même restent souvent dans les mains de ceux à qui on les confie pour les distribuer; au lieu que tout ce qui se dépense pour le travail & pour le soutien des Manufactures ne peut être détourné & tend occuper une foule d'ouvriers. Il seroit aisé de montrer qu'il n'y a point de piece de toile, de soye ou de drap qui n'ait contribué à faire vivre des milliers d'hommes laborieux qu'il faut faire subsister.

On regarde la destruction de soi-même comme un crime affreux, c'en est un, sans doute, que de rendre son existence misérable. C'est en travaillant au bonheur du genre humain que l'on peut travailler le plus efficacement à la gloire de Dieu; c'est blasphêmer son nom que de dire qu'il se plaît aux tourmens de ses créatures; il n'approuve point les sacrifices humains; la vraie religion ne tire aucun profit de faces pâles & décharnées, de corps souffrans & exténués. Je ne puis donc concevoir comment on peut plaire à Dieu en jeûnant, ni comment cette pratique peut alimenter la piété; je n'y

trouve d'autre avantage que d'exciter plus fortement l'appétit pour faire un bon repas.

Rien n'est donc plus ridicule que la Doctrine du Clergé Catholique Romain, qui fait un devoir Religieux à ses Sectateurs de jeûner des jours ou des semaines entières; il oblige les gens du peuple, déjà assez malheureux, à se nourrir de mets insipides peu sains, tandis que les Prêtres & les Moines font bonne chere, & que les Prélats opulens se nourrissent d'excellens poissons. Cette pratique est aussi contraire à la politique qu'à la charité; elle fait tort au commerce & à l'industrie, elle dépeuple les nations, elle nuit au mariage vû qu'elle met les malheureux hors d'état de soutenir leur famille & d'élever des enfans robustes.

Richesse & travail sont toujours des synonymes; la nature ne fournit d'elle-même que peu de choses aux hommes, tout le reste est l'effet de leur labeur & de leur industrie; ainsi tout ce qui contribue à rendre les hommes paresseux & inutiles doit contribuer à les rendre misérables. Un jour de fête ôte aux pauvres bien plus que les charités d'une année entiere ne peuvent leur procurer. Quelques Aumônes distribuées à la porte d'une Eglise ne

peuvent compenser que très-foiblement les taxes d'une nation supportées par tous les individus qui la composent; un jour perdu fait un très-grand tort à l'agriculture & au commerce. Cette perte peut monter pour nous à deux cens mille livres sterlings; je ne parle point des excès auxquels l'oisiveté peut donner lieu, qui font que souvent le fruit du travail de toute une semaine est consumé en un jour, & qui rendent le peuple vicieux, dissipé & incapable de retourner à son travail. Je ne risque donc rien à dire qu'il seroit plus charitable d'abolir une fête que de bâtir ou fonder vingt Eglises ou Colleges.

Cependant, pour rendre justice à mes concitoyens & à leur Clergé, je dois avouer que nous n'avons pas beaucoup à nous plaindre de nos jeûnes. Les pauvres ne jeûnent point parmi nous, à moins qu'ils n'aient rien à manger; les riches pour imiter leur guides spirituels, ne jeûnent qu'autant qu'il faut pour que leur estomac se remette des excès précédens & regagne l'appétit nécessaire pour prendre part à un dîner somptueux. On m'assure que l'usage de jeûner ne subsiste plus dans nos universités & que jamais on n'y fait meilleure chere que les jours de jeûne.

Quoique les jours de jeûnes & de fêtes



ne puissent contribuer en rien au bonheur éternel & temporel des laïques, néanmoins le Clergé Romain a trouvé le moyen d'en tirer un grand parti. Quand toutes les autres boutiques sont fermées celles des Prêtres sont ouvertes ; ils y débitent des cérémonies, des prières, des Messes & d'autres denrées merveilleuses pour de l'argent comptant. Pour hausser le prix de leurs marchandises, & pour convaincre les peuples des bons marchés qu'ils leur font faire ils décrivent les biens de la terre afin d'en jouir tout seuls. En nous persuadant d'étouffer les desirs que Dieu nous a donnés & de nous détacher de nos biens périssables, en nous les montrant comme dangereux, ils ont lieu d'espérer que nous les leur abandonnerons. En effet qui peut avoir un droit plus incontestable à nos biens superflus que nos guides spirituels, eux qui peuvent nous procurer des biens durables en paradis en échange des biens passagers que nous possédons ici-bas ?

C'est par ces artifices & par bien d'autres, que j'exposerai par la suite, que les Prêtres ont acquis tant de richesses & de pouvoir,

N<sup>o</sup>. XXVIII.*Du Mercredi 27. Juillet 1720.**De l'autorité.*

**P**AR la foi l'on désigne le plus communément une persuasion intime ou un assentiment de l'ame à une proposition religieuse que l'on affirme ou que l'on nie. Un pareil consentement ne peut être fondé que sur la conviction de nos sens, ou bien il faut qu'il vienne d'une opération manifeste du Saint-Esprit; par conséquent la foi dépend entièrement soit de quelque inspiration soit de quelque rapport infail-  
 lible. En prenant la foi dans ce sens je doute fort qu'il puisse y en avoir dans le monde, car comme il n'existe point d'homme vivant qui ait été témoin des miracles du Sauveur & de ses Apôtres, ou qui puisse démontrer la religion par des propositions évidentes par elles-mêmes, ou qui soit sûr d'être inspiré par le St. Esprit, il ne peut avoir de la foi en ce sens, quelque effort qu'il fasse pour se le persuader.

Ainsi la seule signification raisonnable qu'on puisse donner au mot *foi* c'est de dire qu'elle est *un assentiment de l'esprit à la vérité d'une proposition fondée sur des argu-*



*mens probables ou sur le témoignage des autres*, ce qui ne peut jamais produire une certitude parfaite mais seulement une croyance ou une opinion, qui doivent être plus ou moins fortes suivant les degrés de probabilité. Une évidence probable ne peut produire qu'un assentiment analogue, & quand une chose ne paroît aucunement probable nous ne pouvons aucunement lui donner notre assentiment. Dieu n'exige point de nous de démentir notre jugement, il ne veut point que nous éteignons la seule lumière qu'il nous ait donnée pour distinguer le vrai du faux & la vertu du vice.

Les Apôtres & les Evangélistes qui avoient évidemment reçu des graces extraordinaires d'en-haut, ont été des témoins de la vérité de l'Evangile, irrécusables pour ceux qui voyoient leurs miracles; leurs écrits & les témoignages qu'ils ont transmis à leurs disciples, scellés de leur propre sang, ont subi l'examen des siècles, & sont revêtus de la plus grande probabilité que les hommes puissent exiger; par conséquent ils sont d'une autorité irrésistible, & ils ne peuvent être révoqués en doute. Ils ont une autorité réelle dans le sens le plus rigoureux du mot, je veux dire appliqué à la propagation d'opinions

religieuses, & comme capables de produire une foi vive qui approche de la persuasion.

Mais ni les décisions ni les résolutions d'hommes non inspirés ne sont ou ne peuvent être d'aucun poids pour nous qu'autant qu'elles peuvent soutenir l'examen de nos sens & de notre raison. Le seul motif qu'un homme puisse avoir de croire, ou de se fier à un autre, c'est que la personne à qui il se fie ne se trompe pas elle-même & n'ait point dessein de le tromper; il ne peut être assuré ni de l'un ni de l'autre, car nul homme n'est infallible & ceux qui prétendent l'être sont souvent aussi avisés à tromper que le vulgaire, & de plus sont encore capables de mentir & de tromper les autres. Ainsi il ne peut y avoir d'autorité dans ce sens parmi les hommes; en effet qu'une chose soit aussi certaine qu'on voudra, il n'est point de loi soit divine soit humaine qui m'oblige à la croire jusqu'à ce que la vérité m'en soit prouvée, & c'est à ma raison seule qu'il appartient d'en juger.

Quoique la parole de Dieu doive être crue sans preuve, il faut commencer par prouver qu'elle est de Dieu, & c'est à ma raison à examiner les preuves qu'on m'en donne. Les discours de l'Eglise ou des

hommes avant d'être crus, doivent être prouvés soit par l'autorité divine soit par la raison; si c'est par la raison il faudra que la raison juge de la raison, & tout homme raisonnable en sera juge; si c'est par l'autorité divine, il faut encore que la raison s'assure s'il est vrai que cette autorité soit divine. Ensorte que l'autorité humaine ou n'est rien du tout, ou n'est qu'une invitation de juger de la vérité des choses qu'elle nous dit.

Ainsi, à l'exception de l'Ecriture Sainte, tous les livres, & tous les noms excepté celui de notre Sauveur & de ses disciples inspirés par lui, ne doivent être d'aucune autorité pour nous qu'entant qu'ils convainquent notre entendement par des argumens solides & par des vérités évidentes. En cela le dernier homme du peuple a droit de se faire croire également, ou, si l'on veut, jouit d'une autorité égale à celle des Conciles & des Peres.

En effet tout homme qui raisonne avec vous en appelle à votre raison; vous pouvez examiner ses argumens soit que vous vouliez les croire ou les rejeter; mais tout homme qui ne vous donne que des assertions doit vous apporter ses preuves, sans quoi vous êtes le maître de les mépriser; son autorité n'en aura pas plus de poids

quand il porteroit une mître ou une soutane; ceux qui ont porté ces graves ornemens n'ont pas été les moins fourbes, & même la gravité fut toujours un signe essentiel de l'imposture.

Les mots pompeux d'*Archevêques*, d'*Evêques*, de *Prêtres*, de *Diacres*, &c. ne font rien à l'autorité; ces mots ne font point des amulettes contre la fourberie, & ceux qui portent ces grands noms ont commis les plus grands excès dans les Pays Catholiques Romains & dans les autres contrées asservies au Sacerdoce. Les mots de *Sa Sainteté* ou de *Saint Pere* sont appropriés aux Successeurs de Saint Pierre & commençoient à s'introduire parmi nous du tems de Laud notre Primat; cependant nous voyons que la plupart de ceux qui ont occupé le Siege de Rome ont outragé le ciel & la terre, & ont été les plus effrontés des imposteurs & les plus grands perturbateurs du repos des nations.

On ne doit pas plus s'en rapporter à l'autorité de la science, de quelque espece qu'elle soit; y a-t-il des hommes plus savans & plus fripons que les Jésuites? Y eut-il un homme plus savant & plus imbécile que Dodwell? Enfin y eut-il jamais des Sophistes plus inintelligibles que St. Thomas d'Aquin ou Jean Scot, ces ai-

gles de l'Ecole qui ont été longtems les guides infaillibles d'une Eglise infaillible.

Quelles preuves de la vérité accompagnent nécessairement la connoissance des langues Orientales ? les Juifs savent tous l'Hébreu , & les Turcs entendent l'Arabe, cependant les uns & les autres demeurent opiniâtement les ennemis des Chrétiens.

On ne peut pas davantage se fier aux hommes pour avoir étudié l'Histoire Ecclésiastique , les Conciles & les Peres de l'Eglise. Quant à ceux-ci , souvent ils sont tombés dans des erreurs & même ont résisté au pouvoir de l'Eglise ; le Pere Pétau Jésuite a prétendu prouver que presque tous les Peres ont été infectés d'hérésies, surtout sur l'Article de la Trinité. Tout le monde fait que St. Augustin qui est à la tête des Peres de l'Eglise Latine, vouloit que l'on admît les enfans à la communion, contre la doctrine & l'usage de l'Eglise Anglicane telle qu'elle est établie par nos loix. St. Jérôme assure que le pouvoir Episcopal *a été imaginé par l'inspiration de Satan*, ce qui n'est pas moins outrageant pour notre Eglise Orthodoxe. Je crois que c'est St. Basile qui proposa un défi à l'Empereur son Souverain, ce qui ne s'accorde point avec la doctrine de l'o-



*beïssance passive*, particuliere à notre haute Eglise, hors de laquelle on ne peut se sauver. St. Ambroise fit la loi à Théodose, qui étoit pourtant *l'Oint du Seigneur*, & refusa de l'admettre aux saints mysteres jusqu'à ce qu'il se fût soumis aux ordres de son Pasteur. St. Grégoire de Nazianze nous donne une idée peu favorable des Synodes & des Conciles, & le feu Archevêque de Cantorbery étant Evêque de Lincoln en parle sur le même ton. Le Docteur Prideaux nous montre Tertullien comme un pauvre homme fort sujet à des visions.

Quant à l'Histoire Ecclésiastique, elle est contenue dans un grand nombre de volumes qui ne sont remplis que des querelles des Evêques entre eux & avec les membres du bas Clergé, ainsi qu'avec le monde entier: je ne sais si cette Histoire est propre à rendre les hommes meilleurs; ils n'y apprendront rien sinon que les héros dont on raconte les hauts faits ont été perpétuellement occupés à se contredire & à se combattre les uns les autres. On n'y trouve aucunes leçons d'humilité, de charité, de concorde, on ne voit parmi ces champions ni uniformité de croyance, ni certitude; il n'existe point aujourd'hui d'opinions dans les sectes des Chrétiens qui

n'ayent été soutenues & condamnées par quelques Peres & par quelque Concile.

Enfin les signes les plus apparens de la piété, le plus parfait désintéressement, la vie la plus innocente, quoiqu'ils dussent prouver que ceux qui les possédoient étoient des hommes de bien, ne sont aux yeux du Clergé que des crimes éclatans, ne trouvent point grace devant lui & ne conferent aucune autorité. Le Docteur Clarke & M. Whiston nous fournissent des preuves sans réplique de ce que j'avance ici.

En général l'autorité par le sens que l'on y attache communément, est un mot très-absurde & très-dangereux. C'est une lumiere trompeuse très-propre à égarer; ceux qui la suivent marchent à tâtons dans les ténèbres; lorsque nous nous laissons guider par d'autres, nos yeux nous deviennent totalement inutiles & même peuvent nous nuire. Voilà les dangers de ce mot, voici son absurdité. Il est impossible de se fier à une seule autorité sans se fier à un plus grand nombre d'autorités; car il faut ou que je consulte ma propre raison & que je la suive, & alors l'autorité n'a plus lieu; ou il faut que je me fie à quelque autorité pour savoir à quelle autorité je dois m'en rapporter, & si j'ai la liberté de choisir



mon premier guide, pourquoi n'aurois-je pas celle d'en choisir un second, un troisième &c? en effet on ne peut point assigner de raison pourquoi dans un cas je puis m'en rapporter à mon propre jugement & pourquoi je dois le soumettre dans un autre.

Si nous n'avons point dans ces sortes de matieres la liberté de choisir, que l'on me dise comment il nous sera possible de distinguer l'hérésie de l'orthodoxie, un véritable d'un faux Clergé. Si je suis né en Ecosse & élevé dans le Presbytérianisme, dois-je persister dans une antipathie invincible contre la fiere Prélature, contre les surplis, contre les cérémonies du Papisme? Ou bien ai-je le droit d'examiner & d'embrasser la doctrine & les cérémonies de notre Eglise orthodoxe? Ou bien dois-je les embrasser sans examen? mon jugement ne m'a-t-il été donné que pour approuver ou rejeter ce que mon Curé approuve ou condamne, & faut-il qu'il se repose dans toutes les autres questions spirituelles? Si je quitte une Eglise pour en prendre une autre d'après mon propre jugement, comment dois-je me conduire si je viens à juger autrement? Ou bien faut-il me conformer & me soumettre en dépit de mon inclination? Ne pouvons-nous en con-

Science différer d'opinions , lorsque nous sommes convaincus ?

Se conformer ou se soumettre à ce qu'on nous dit sans y consentir, c'est une chose qui contredit l'esprit de religion , c'est une pure dérision. Se conformer parce qu'on approuve ce n'est pas rendre hommage à l'autorité, c'est la détruire réellement, & par là chaque homme dans toute religion se trouve justifié, pourvû qu'il se soit donné tous les soins nécessaires pour découvrir la véritable. Si j'ai la liberté de chercher quelle est la meilleure Eglise je dois avoir aussi la liberté de blâmer ses erreurs, si j'y en trouve, ainsi que celle d'admirer ses perfections ; l'autorité de nul homme ou de nul corps ne me déterminera point contre ma raison. Si je vante les avantages d'une Eglise quelconque je suis vanté moi-même par ses adhérens parce qu'ils trouvent que je rends justice aux avantages que ma raison m'y fait découvrir, mais si cette même raison m'y fait découvrir des fautes je suis blâmé par ses adhérens pour une chose dont je ne suis point le maître ; ainsi je suis en même tems applaudi parce que je vois, & damné parce que je vois ; ces jugemens divers partent des mêmes principes, c'est-à-dire de la passion & de la partialité.

Il n'y a donc que deux autorités au monde, celle de l'Ecriture Sainte & celle de la raison. L'Ecriture est la règle de notre foi, & la raison est notre règle lorsque Dieu ne nous inspire point pour nous faire entendre l'Ecriture.

## N<sup>o</sup>. XXIX.

*Du Mercredi 3. Août 1729.*

### *De l'Education.*

J'AI souvent médité sur les causes de la dépravation des mœurs que l'on voit régner dans le monde, & de cet affoiblissement que l'on croit appercevoir dans l'esprit humain. Lorsqu'on lit les Histoires des Grecs & des Romains l'on croit y voir une race d'hommes toute autre que celle qui couvre aujourd'hui la face de la terre. Alexandre avant l'âge de trente ans avoit déjà conquis l'Asie; Scipion & Annibal avant l'âge de vingt ans s'étoient déjà distingués par des actions éclatantes; Pompée avoit triomphé de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique avant d'être parvenu à un âge fort avancé. Nous voyons à chaque page de l'Histoire Romaine des Généraux, des Orateurs, des Hommes d'Etat qui

dès la jeunesse se firent remarquer par leurs talens , & qui se retiroient des affaires avant le tems où nous supposons communément que l'on peut avoir acquis les qualités nécessaires pour y entrer.

Il paroît que l'on ne doit point attribuer cette différence à quelque dépérissement réel dans la nature humaine, qui a toujours été probablement la même depuis le déluge : au contraire il est à présumer, depuis que Dieu nous a communiqué les lumières de son Evangile & s'est fait connoître plus parfaitement aux hommes, que leurs facultés ont du se perfectionner. D'ailleurs cette différence ne peut se remarquer que dans ceux que leur naissance & leur fortune mettent à portée de recevoir la meilleure éducation ; en effet pour les arts & les sciences je crois que les modernes surpassent de beaucoup les anciens ; ils sont meilleurs géometres, plus habiles mécaniciens, plus versés dans la navigation, la musique, l'agriculture ; ils se sont considérablement perfectionnés dans toutes ces parties : nous devons donc chercher d'autres causes pour expliquer un phénomène que je crois devoir attribuer à la manière différente dont les hommes sont élevés.

Les anciens étoient formés par des Philosophes ; les modernes sont éduqués par

des Prêtres; les premiers croyoient devoir rendre leurs élèves utiles à leur patrie, les derniers se croyent intéressés à les asservir à leur propre empire & à les rendre utiles à leur propre corps. Les uns s'efforçoient de leur inspirer des sentimens nobles & généreux qui les rendissent capables de commander & d'obéir; les autres ne leur inspirent que des sentimens bas, des idées retrécies, des notions abjectes, afin d'en faire des instrumens convenables à leurs indignes vues. En un mot les Philosophes s'étudioient à développer & étendre leurs facultés naturelles & leur raison naissante; les Prêtres prennent à tâche de les pervertir, de les étouffer, de leur fermer toutes les voyes de parvenir à la science ou d'acquérir des vertus utiles à la Société.

Dès que les Empereurs & leurs Cours entrèrent dans l'Eglise Chrétienne, l'ambition & l'orgueil y entrèrent en même tems; l'innocence & la simplicité du Christianisme primitif se perdirent, elles se changèrent en pompe & en faste; le Clergé chercha les moyens de tirer parti du changement & de trouver dans la Bible de quoi s'autoriser; malheureusement il n'y trouva que des passages formels contre l'esprit d'orgueil & le desir de dominer.

Que faire donc dans une affaire si im-



portante? Les Saintes Ecritures étoient répandues par-tout & ne pouvoient se supprimer; cependant il falloit absolument des richesses & du pouvoir à l'Eglise; ne pouvant les arracher des mains des autres, les Prêtres imaginèrent des moyens de les rendre inutiles; dans cette vue ils firent des efforts continuels contre la raison humaine, contre la science, & ils firent un crime de lire les auteurs payens; par là en deux ou trois siècles peu d'hommes sçurent lire, & les Romains autrefois si éclairés, si grands, si généreux tombèrent dans la barbarie, dans l'ignorance & la superstition.

Néanmoins pour occuper la portion du genre humain qui se plaît à des recherches, les Prêtres inventèrent un jargon dépourvu de sens, rempli d'idées embrouillées, qu'ils firent regarder comme une science profonde & comme le fruit d'une sagesse consommée; à l'aide de cette science obscure ils donnerent des solutions de toutes les questions; celui qui eut l'art de plus obscurcir les notions passa pour l'homme le plus habile. Les gens d'esprit se dégoûtèrent bientôt de cette étude pénible qui ne menoit à rien, & ne connoissant point d'autre science ils la laissèrent au Clergé.

Quand les Prêtres eurent ainsi réduit les laïques à cet état si desirable d'ignorance,

de stupidité & de soumission, ils leur ôtèrent la Bible, ou, ce qui revenoit au même, ils la laissèrent dans une langue que les révolutions de l'Empire avoient défigurée & qu'eux seuls pouvoient entendre. Ayant ainsi changé leurs auditeurs en de vrais bêtes de somme ils les mirent sous le joug, & les surchargerent au point de les rendre rétifs, ce qui fut cause qu'à la fin ils renversèrent ceux qui les montoient.

Voilà ce qui amena la *réforme*, qui dissipa les brouillards épais de la superstition & de l'ignorance, qui s'étoient répandus sur la Chrétienté. Les laïques ne voulurent plus être dupes; on vit renaître dans toute l'Europe le goût des sciences & des lettres; on rechercha les Auteurs Grecs & Latins, on les tira de la poussière où ils étoient rongés des vers, pour les lire avec soin; plusieurs Princes favorisèrent ces études & les encouragèrent; mais cela ne dura qu'autant que ces Princes vécurent, & tant que les idées de la Tyrannie Sacerdotale demeurèrent gravées dans les esprits, cependant elles s'effacèrent par degrés.

On ne s'avisa pourtant jamais de recourir à l'expédient qui eût été nécessaire pour tout sauver, ou du moins, si l'on y songea, on l'oublia bientôt. On ne pensa point à tirer l'éducation de la jeunesse des



maines des Prêtres , à réformer les universités qui avoient été inventées & établies par les Papes, dans la vue de soutenir leur propre pouvoir sur les peuples hébétés. Au lieu de souffrir que ces universités fussent des pépinières de factions, de tyrannie , de querelles, on auroit dû les convertir en des Ecoles de vertu, de science , de liberté , de vraye Religion ; le vieux levain demeura ; le Clergé fut toujours en possession d'élever la jeune noblesse dans tout pays , elle reçut une éducation analogue aux vues de ceux qui la donnerent.

Il s'établit pour maxime dans les universités que ceux qui étoient destinés à jouir d'une grande fortune n'avoient pas besoin de science ; on ne les força point d'étudier, on ne les gêna sur rien & ils devinrent des hommes ineptes & sans lumières, qui ne reçurent de leurs maîtres que de l'ignorance & un esprit avili. Quand il se trouva des jeunes gens studieux & ornés avec des dispositions heureuses que l'on ne pouvoit point étouffer, on leur troubla l'esprit à force de métaphysique & par un jargon inintelligible dont il étoit impossible de se tirer , & lorsqu'ils entrèrent dans le monde ils eurent beaucoup de peine à se défaire de leurs notions futiles

& à se mettre au ton de la Société; ou bien ils ne se trouverent pas plus avancés que ceux qui n'avoient pas fréquenté les universités.

Ainsi les personnes distinguées par la naissance & les richesses n'eurent point de science ou n'en eurent qu'une dangereuse & futile; les hommes que leur état & leur fortune appelloient à gouverner les autres furent eux-mêmes les esclaves & les dupes de leurs pédagogues & de leurs Prêtres, & se crurent obligés de se rendre les instrumens de leur orgueil, de leurs violences & de leur avarice.

Néanmoins comme les Prêtres ne purent jamais s'accorder entre eux pour dominer les laïques, & comme dès avant la réforme l'imprimerie avoit été inventée, ce qui fit qu'il étoit impossible de supprimer les livres utiles, ou d'empêcher qu'on ne les lût, bien des personnes eurent le courage & les moïens de s'opposer aux usurpations du Clergé, & entretenrent le feu sacré de la liberté, en dépit des efforts de l'imposture & de la tyrannie pour l'éteindre.

Il est fâcheux pour les intérêts de la vérité de n'avoir dans la plupart des Pays pour adhérens que des *Néophytes* ou des **nouveaux Convertis** : l'éducation, l'intérêt

& l'autorité réunissent communément leurs efforts contre elle ; malgré ces obstacles son évidence, sa simplicité & sa force irrésistible peuvent la mettre à portée de faire dans le monde des progrès inespérés, qui seroient bien plus rapides , sans doute , si au lieu d'obstruer les passages on les facilitoit en encourageant & en récompensant les sages & les sçavans. Nous ne pouvons douter qu'alors on ne vît renaître l'antique vertu, l'éloquence & l'amour des grandes choses. La noblesse & les grands reprendroient leur place , & surpasseroient les autres en lumieres , en amour de la patrie, en courage, en grandeur d'ame , comme ils les surpassent en fortune & en naissance ; ils parviendroient peut-être à surpasser autant les Grecs par ces qualités que nous les surpassons dans les arts & les sciences que nos Prêtres n'ont pu étouffer.

N<sup>o</sup>. XXX.*Du Mercredi 10. Août 1720.**Suite de l'Education.*

**N**I la cruauté des tyrans ni toute la fourberie & les ruses des Prêtres, ni la malice des Démonns n'ont fait autant de mal au genre humain que la fausse science. Nous pouvons nous mettre en garde contre toutes les autres calamités, mais dans le cas dont il s'agit l'ennemi est au dedans de nous-mêmes, il est caché au fond de notre ame, où il agit en ami perfide, il nous trahit sous prétexte de nous servir, & il nous empoisonne sous prétexte de nous présenter du Nectar & de l'Ambrosie; nous nous trouvons par degrés privés de l'usage de nos sens tandis que nous nous imaginons les perfectionner; à force d'étude & de travail nous nous rendons plus imbécilles; comme Tantale nous mourons de faim à la vue d'un banquet imaginaire; au milieu d'une profusion de science nous manquons de bons sens; ce qui est encore plus fâcheux, nous ne sentons point notre mal, & conséquemment nous sommes peu disposés à y porter du remède.

Nos esprits comme nos corps prennent

aisément de mauvais plis & s'approprient des façons d'être peu naturelles ; on peut se rendre absurde à force d'étudier, l'on peut dépraver les meilleures dispositions & les rendre inutiles. Un homme de même qu'un vase ne peut contenir qu'une certaine quantité de fluide, quand il est plein d'une liqueur il n'en peut recevoir une autre, celle-ci même après en avoir été vidée y laisse un certain goût. L'esprit, quand on commence par lui donner de bonnes impressions, quand il est bien cultivé, quand il s'occupe d'objets utiles, se perfectionne & se fortifie de jour en jour ; mais lorsqu'il ne s'occupe que de chimères & de visions, il s'égare pour toujours.

L'exercice convenable & l'usage naturel des membres procurent de la vigueur & de la santé, & donnent à nos mouvemens de l'aisance & de la grace, au lieu que des postures gênantes & peu naturelles nous défigurent : un homme qui a commencé à prendre des leçons de danse d'un mauvais maître, a plus de peine à bien danser que celui qui n'a jamais appris ; il faut qu'il se défasse de ses mauvaises habitudes pour être au même point que celui qui commence. Il en est de même d'un homme qui s'égare en voyage, il se trouve plus loin du but que s'il étoit resté



chez lui, souvent même il est forcé d'y retourner pour retrouver son chemin.

Celui qui perd son tems à lire de mauvais livres, & à étudier des spéculations fausses & inutiles, deviendra plus sot & plus impertinent à mesure qu'il avancera. Il marche à reculons, il anéantit en lui-même toutes les étincelles de la science, & finira par devenir inattaquable au bon sens. Un grand Philosophe nous dit que *l'ignorance est un état moyen entre la science véritable & les fausses connoissances*; cela veut dire qu'un homme qui n'a rien appris a beaucoup d'avantage sur celui qui a mal étudié. Le premier est susceptible d'instruction au lieu que l'esprit de l'autre est tellement embrouillé qu'il n'est plus susceptible de se tirer du labyrinthe où il s'est engagé. La science acquise de cette manière a été très-bien comparée à la façon de voltiger d'une hirondelle, tombée par la cheminée; parvenue dans la chambre elle va se heurter contre les vitres & contre tous les coins pour tâcher de s'envoler, jamais elle ne songe à reprendre le chemin par où elle étoit entrée, ce qui fait que le pauvre oiseau est pris très-facilement.

Quiconque avec un fonds d'intelligence étudie les Scolastiques, sera forcé de reconnoître la vérité de ce qui vient d'être

dit. La chose même est passée en Proverbe & l'on dit *merus Scholasticus est merus Asinus*.

En effet quelle figure font ces spéculateurs oisifs dans la bonne compagnie ? Leur conversation est-elle jamais au ton de celle d'un homme du monde, d'un Militaire, d'un Négociant, & même d'un artisan ? Il n'y a que la gravité de leur maintien & de leur habillement qui empêche qu'on ne s'en moque. On dit que Villiers Duc de Buckingham eut un jour la fantaisie de donner un repas somptueux auquel il invita tous ceux qui dans Londres avoient un long menton, il se placa au bout de la table pour en avoir la perspective. J'ai souvent désiré de voir nos graves suppôts d'université dépouillés de leurs soutanes, vêtus d'habits galonnés & couverts de chapeaux à plumets défilant devant moi.

Ils nous offrent un spectacle à-peu-près aussi ridicule lorsqu'ils se montrent dans le monde ; semblables aux escargots ils portent leur maison sur leur dos ; ils apportent dans la conversation leur pédanterie, leurs hargneries, leur ton suffisant, leur impolitesse, & partant ils sont peu propres à converser avec d'honnêtes gens. Ils n'ont ni la modération des Chrétiens, ni



la raison des Philosophes, ni la politesse des gens du monde, par conséquent ils sont justement méprisés. Je me rappelle que Frere Jean des Antomures, dans Rabelais, demande à Panurge pourquoi l'aumônier est communément traité plus mal que tous les autres domestiques d'une maison? on lui répond que c'est parce qu'il ne laboure pas comme le bœuf, parce qu'il ne porte point de fardeaux comme le cheval, parce qu'il ne garde point la porte comme le chien, mais parce que semblable au singe il coure partout, remplit la maison d'ordures, il fait du bruit, il mord tout le monde, en un mot il ne fait que du mal, en conséquence chacun lui donne des coups de pied quand il vient à passer.

Les écrits de plusieurs de ces graves Docteurs ressemblent à leur conduite & sont aussi lugubres que leur maintien. Ils voudroient être des Oracles en matiere de foi, en conséquence leurs Ouvrages sont remplis de pédanterie, d'un zèle amer, & d'un mauvais ton; sous les apparences d'une érudition affectée ils ne contiennent que des paradoxes, des incertitudes, des invectives, de mauvaises plaisanteries. Tous ceux qui connoissent ces zélés dogmatiques, ou ces inquisiteurs qui font les mauvais plaisans, conviendront que je leur

rends justice, j'en excepte néanmoins ceux de la capitale qui quelquefois parviennent à vaincre les impressions d'une mauvaise éducation, & qui parviennent quelquefois à se mettre à l'unisson de la bonne compagnie.

---

## N<sup>o</sup>. XXXI.

*Du Mercredi 17. Août 1720.*

### *Des Cérémonies.*

**L**A simplicité est une marque distinctive de la vérité ainsi que de la vraie Religion, qui n'ont pas besoin d'ornemens ni de secours étrangers pour toucher les cœurs des hommes; elles se font aimer par la force de la persuasion, elles soumettent l'esprit par la raison de leurs leçons. Elles abhorrent la violence comme contraire à leur nature, elles méprisent l'artifice comme indigne d'elles. Les ornemens humains les défigurent & n'ajoutent rien à leur lustre; la pompe n'ajoute rien à leur beauté; au contraire ces choses ne tendent qu'à remplir l'esprit d'idées grossières ou de terreurs affligeantes; elles mettent la superstition en la place de la

piété, & des spectacles ridicules en celle du culte véritable.

Dieu nous a dit lui-même qu'il vouloit être adoré *en esprit & en vérité*; cela nous prouve que l'amour & la sincérité constituent la vraie dévotion & que la Religion ne réside que dans l'ame. Quant à la religion *corporelle* & la sainteté *corporelle*, l'Évangile n'en parle point, il laisse chacun le maître de pratiquer la piété de la manière qui lui convient. On regarde avec raison comme un des avantages de la Religion Chrétienne de nous avoir affranchis de l'esclavage des cérémonies que nous ni nos Peres n'ont pu supporter; c'est la religion de la raison, elle doit être dégagée de toutes superfluités & de toutes cérémonies puériles.

Les hommes ne peuvent point juger des pensées ni des inclinations des autres si ce n'est par leurs paroles & leurs actions, & comme à tout moment nous ne pouvons par de longs discours montrer à nos amis ou à nos supérieurs les sentimens que nous avons pour eux, il fut nécessaire de convenir de certains signes qui leur marquassent les mouvemens intérieurs que nous éprouvons pour eux. Voilà, ce me semble, la seule raison valable que l'on puisse alléguer du cérémonial. Il se-

roit ridicule de répéter sans cesse à un homme ce qu'il fait déjà ; voilà pourquoi à mesure que les personnes se connoissent plus intimement elles usent de moins de cérémonies , & celles qui font le plus de complimens sont regardées comme celles qui ont le moins de sincérité. Cela posé combien est-il ridicule de repaître la Divinité de cérémonies ! elle qui voit jusqu'au fond de nos cœurs & qui connoît nos plus secretes pensées ; elle qui ne peut être trompée par des signes arbitraires & faux de nos dispositions cachées !

On ne peut gueres concevoir que le Dieu qui fait tout , qui envoya son fils pour abolir une foule de cérémonies incommodes qui formoient la Religion Judaïque , & pour établir une Religion plus simple & plus pure , ait voulu que pour complaire aux fantaisies de quelques ambitieux , les Chrétiens fussent de nouveau chargés d'un fardeau de rites totalement opposés à la simplicité Evangélique. En cela Dieu contrediroit sa bonté ; le Créateur résigneroit son pouvoir à ses Créatures ; il révoqueroit les ordres qu'il avoit sagement donnés , pour leur faire substituer des ordres donnés par des hommes artificieux & malins.

Dans une Religion pure il ne doit en-  
trer

trer que ce que Dieu commande ou ce qu'il a formellement accepté, ce qui est dicté par la raison éternelle qui constitue la loi naturelle: tout le reste sous quelque nom qu'on le présente, ne peut faire partie de la vraie Religion, qui, comme on l'a dit, ne peut être fondée que sur la révélation divine & sur la raison qui vient de Dieu: lorsque ces deux appuis lui manquent nous marchons à tâtons, notre culte est aveugle, nous ne sommes guidés que par des conjectures, par des inventions incertaines, nous ne savons plus où nous devons nous arrêter.

Cela est si vrai que partout où l'on voit la Religion pure on y trouve peu de cérémonies; d'un autre côté où les cérémonies sont multipliées la Religion se perd. Dans les pays soumis au Pape il est aisé de s'en convaincre. En France, où, grâce au commerce avec les Protestans, on trouve quelques vestiges de bon sens & conséquemment de Religion, Dieu reçoit au moins un culte égal à celui que l'on rend à quelques hommes morts; tandis qu'en Allemagne, en Italie, en Espagne, les Saints absorbent tout le culte qui est dû à la Divinité; les dévots de ces Pays regardent la Sainte Vierge, St. Dominique, Saint Jacques, St. Antoine, comme les Souverains



du ciel & de la terre, comme les dispensateurs de la vie éternelle ; ces Saints sont, après les Prêtres, les seuls objets de leurs adorations ; si on les privoit de leurs Saints & de leurs cérémonies il ne leur resteroit aucune Religion.

Le Christianisme a si peu gagné par les cérémonies, qu'en les adoptant la plupart des nations ont banni toute Religion. Si elles ont été imaginées, comme on le prétend, pour échauffer la piété des fideles, il est évident qu'elles ont anéanti la vraie Religion, & l'on a regardé la nécessité de se conformer à des rites inventés par un Prêtre comme bien plus importante & comme une chose plus méritoire que la possession de toutes les vertus morales & chrétiennes. La Religion, la raison & l'humanité sont des compagnes inséparables ; un attachement superstitieux à des cérémonies leur est totalement contraire & les outrage toutes trois.

Ceux qui se sont mêlés d'instruire les hommes ont toujours été les moins susceptibles d'instruction ; ceux qui doivent nous guider dans *les voyes de la paix* ont été les premiers à la violer. Ils ont vû très-souvent les funestes effets de leurs querelles pour des formalités, des habillemens, des usages, & cependant quand les laïques &

la pu  
aux  
non  
à ses  
giné  
les p  
L  
bord  
Reli  
mille  
ces p  
& f  
qui  
foute  
bann  
C  
nies  
qui  
se fa  
cept  
indé  
blée  
exer  
la f  
Pfea  
bas  
de  
dan  
poi  
nité

la puissance civile ne se sont point opposés aux entreprises peu chrétiennes du Clergé, non seulement il s'est opiniâtement attaché à ses inventions, mais encore il en a imaginé de nouvelles pour semer de nouvelles pommes de discorde.

Les cérémonies se sont introduites d'abord sous le prétexte plausible d'aider la Religion & de la favoriser, mais plus de mille ans d'expérience nous prouvent que ces prétendus secours lui deviennent fatals & se tournent à la fin contre elle; ceux qui sont intéressés à les inventer & à les soutenir à quelque prix que ce soit, ont banni la Religion autant qu'il étoit en eux.

On prétend que l'invention des cérémonies est fondée sur un passage de Saint Paul qui dit aux Corinthiens *qu'il faut que tout se fasse avec ordre & décence*. Mais ce précepte n'a pour objet que de prévenir les indécences & la confusion dans les Assemblées Religieuses. Il ne falloit point, par exemple, que deux personnes parlassent à la fois; l'une ne devoit point chanter des Pseaumes tandis qu'une autre prioit tout bas; les intrigues amoureuses & les affaires de commerce ne devoient point se traiter dans ces sortes d'Assemblées; il ne devoit point y être question de dixmes, d'immunités, des disputes des prédicateurs avec

le gouvernement. Le Christ ne devoit point être confondu avec *Belial*, l'intolérance, l'orgueil & l'ambition avec la douceur Evangélique; les exhortations ne devoient point être remplies de fiel & d'invectives; on ne devoit point y enseigner aux hommes à se haïr les uns les autres. En un mot Dieu devoit être adoré du fond du cœur & non avec des accompagnemens de Musique.

Je crois que voilà le vrai sens des paroles de l'Apôtre. Il ne paroît pas que les Corinthiens en aient conclu qu'il falloit que les prières fussent recitées en surplis, qu'il fallût tantôt se mettre à genoux & tantôt se tenir debout, ou faire l'exercice comme des Soldats, ou qu'il fallût se prosterner vers l'Orient comme si c'étoit de ce côté que le Très-Haut tient sa cour.

Ce n'est pas dans ce passage que les Papistes ont appris ces cérémonies qu'ils observent au baptême d'un enfant, & qu'ils regardent comme des signes de sa régénération. Ce n'est point là qu'ils ont puisé leurs psalmodies & leurs chants; ce n'est pas là qu'ils ont trouvé l'usage de s'incliner au nom de Jésus & non à celui de Dieu son Pere. Tous ces usages étoient inconnus de St. Paul ainsi que de ceux à qui il adressoit son Epître; c'est longtems après

eux que le Clergé Romain les a imaginés & a prétendu en expliquer le sens : aujourd'hui l'on se persuade qu'ils sont nécessaires pour faire sa cour à la divinité.

Les idées de décence & les sens cachés que l'on attache aux cérémonies & par lesquelles on prétend les justifier, sont si vagues que l'on ne peut s'accorder sur elles. Chez les Turcs il est décent d'être couvert en faisant des actes de dévotion, chez nous il faut avoir la tête nue. Comment peut-on croire qu'il soit plus décent de porter une perruque qu'un bonnet ou un chapeau ? une soutane d'étamine est-elle plus décente qu'un habit de drap ? un morceau de batiste au cou est-il plus agréable à Dieu qu'un col de mousseline ? Est-il plus flatté du bruit d'une orgue que des prières simples des gens de la campagne qui n'en ont point dans leur Eglise ?

Si des hommes ont droit de prescrire une cérémonie, pourquoi n'auroient-ils pas le droit d'en prescrire deux, trois, cent, mille &c ? Si l'on admet un tel droit il ne peut point être raisonnablement limité. Si le Clergé peut m'obliger à m'incliner dès qu'il prononce un mot, il peut me forcer en prononçant d'autres mots à me heurter le front contre la mu-

raïlle ; que dis-je ! celui qui a l'autorité de décider de la forme du culte peut aussi décider du fond ; il doit avoir le droit de me dire qui je dois adorer , ainsi que la manière dont il faut que j'adore.

La superstition des peuples & le pouvoir des Prêtres ont été les vrais objets & les suites des cérémonies inventées dans l'Eglise Romaine ; quant au sens qu'on leur donne , ce sont des prétentions chimeriques , à l'aide desquelles on viendrait à bout de sanctifier toutes les fantaisies & de convertir toutes les folies en mysteres. D'après de pareilles idées on pourroit justifier toutes les cérémonies du Paganisme que l'Eglise Romaine a ridiculement adoptées.

Tout homme sensé doit s'appercevoir que ces puérités ne peuvent point nous rendre plus agréables à Dieu. Au contraire on peut affirmer que , loin de faire du bien , les cérémonies des Papistes ne peuvent que faire du mal , en ce qu'elles détournent l'esprit de la dévotion réelle , du regret sincere des fautes , & ne servent qu'à exciter dans les ames un enthousiasme déréglé & une sorte d'ivresse nuisible à la piété.

Quoique toute cette pompe & ces cérémonies ne soient d'aucune utilité pour la



Religion, elles tendent parfaitement au but que se sont proposé ceux qui les ont inventées. Elles contribuent efficacement à la grandeur & au pouvoir du Clergé Romain; en détournant l'attention des hommes des objets divins & religieux elles la portent sur les Prêtres, sur leurs habits, leurs ustenciles, qu'ils envisagent avec une profonde vénération. Tous ces ornemens ont été controuvés par des Prêtres qui se firent eux-mêmes les maîtres des cérémonies, & qui furent très-bien payés de leur science profonde dans ces importantes bagatelles. Elles sont propres d'ailleurs à mettre dans leur dépendance une foule de Musiciens, d'Organistes de Bedeaux, de valets &c. Elles mettent les femmes & les oisifs curieux dans leurs intérêts; elles prennent le vulgaire par les yeux & les oreilles; elles excitent son admiration & sa curiosité; elles soulagent les Prêtres eux-mêmes dans leurs pénibles fonctions; elles servent d'intermedes aux tragédies qu'ils font jouer perpétuellement sur la terre; semblables à Néron, ils jouent de la Lyre au milieu des incendies qu'ils causent.

Quel bonheur pour notre Eglise Nationale d'avoir banni du Royaume ces farces dévotes au moyen de l'acte d'uniformité.

C'est ce que je ferai voir en traitant encore le même sujet.

## N<sup>o</sup>. XXXII.

*Du Mercredi 24. Août 1720.*

### *Des Cérémonies. Suite.*

Dans ma dernière feuille j'ai parlé des cérémonies superstitieuses, je vais continuer à traiter le même sujet. La Religion Payenne consistoit dans un grand nombre de cérémonies variées ; comme elle étoit fautive elle ne se soutenoit que par là ; ses sectateurs étoient obligés de se soumettre à des rites frénétiques, de faire de certains mouvemens de corps, de courir les rues comme des lunatiques, de s'habiller d'une certaine façon. Ils prononçoient des mots dépourvus de sens mais auxquels on attachoit la plus grande importance. Durant ces saints exercices, qui devenoient d'autant plus édifiants qu'ils étoient plus insensés, les têtes se remplissoient d'une sainte ivresse, d'un enthousiasme divin, d'un fanatisme Religieux ; jamais il ne leur venoit dans l'esprit que la Religion devoit être calme, consistoit dans la vertu & l'exercice de sa raison ; leurs

Prêtres n'avoient garde de les en avertir, ce rayon de lumiere eût suffi pour renverser l'empire sacerdotal, ainsi ils laisserent toujours ignorer aux payens laïques qu'un homme pouvoit être Religieux sans être un forcené.

Telle étoit la sainte & salutaire *discipline* instituée par le Clergé payen pour l'usage & l'édification des *fideles* idolâtres. Des pratiques extérieures faisoient toute la Religion; en conséquence les peuples superstitieux se plaisoient à bâtir des temples magnifiques & à les orner d'une façon somptueuse; ils croyoient que c'étoit une action sainte que de faire une chose qui eût quelque rapport avec la Religion. Il eût été aussi sensé de croire que les maçons, les charpentiers, les sculpteurs faisoient des actions méritoires en travaillant pour les temples.

Si les cérémonies payennes (car ce sont les payens qui furent les premiers inventeurs des cérémonies Religieuses) n'eussent eu aucun sens, ou n'eussent signifié rien que de mauvais, comme on le voit évidemment, vû qu'elles étoient impies & abominables, notre Sauveur n'auroit point institué comme il a fait une Religion destituée de toute cérémonie. La Religion de l'Evangile est aussi dégagée de cé-

rémonies que d'orgueil & d'ambition.

Notre divin Sauveur favoit très-bien que des Prêtres imposteurs par leurs cérémonies & leurs indignes inventions avoient souillé & anéanti toute Religion, par bonté pour le genre humain il fonda donc une Religion sans Prêtres & sans cérémonies, comme je le prouverai par la suite. En effet il faut observer que tant que l'Eglise Payenne subsista les Prêtres & les Cérémonies furent en vogue.

Telle fut la simplicité du Christianisme dans son institution primitive. Mais lorsque le Papisme ou la Religion du Pape voulut faire disparaître la Religion Chrétienne, l'ignorance & les cérémonies furent les principaux instrumens dont elle se servit pour opérer cet effet; comme la douceur Evangélique fut alors changée en une cruauté barbare, & la simplicité chrétienne en cérémonies payennes, la sainteté du cœur fut aussi changée en une sainteté de postures, l'humilité de l'ame en prosternemens du corps, le culte de Dieu en un culte de pain, & le Clergé au lieu d'être rempli de douceur se revêtit d'habits de lin, de surplis & de fureurs.

Ce passage peu naturel de la beauté simple du Christianisme aux rites abominables des payens ne fut pourtant ni difficile ni

imp  
ce,  
clési  
cor  
que  
ave  
absu  
tou  
nir  
rég  
& f  
gro  
d'u  
div  
agi  
cun  
ne  
gio  
ces  
par  
my  
fois  
cac  
nes  
avo  
mo  
tres  
hab  
dev

impraticable; les peuples par la négligence, l'incapacité & les débauches des Ecclésiastiques, étoient devenus aveugles & corrompus jusqu'au dernier degré; conséquemment ils furent disposés à recevoir avec empressement toutes les nouveautés absurdes qu'on voulut bien leur apporter; tout ce qu'un Evêque avoit décidé convenir, quelque insensé qu'il fût, devint la règle de son troupeau. Un culte grossier & sensuel convenoit le mieux à des esprits grossiers; le vulgaire n'avoit aucune idée d'un Evangile spirituel, ni de ces graces divines qui opèrent intérieurement, & qui agissant sur l'ame seule ne produisent aucunes simagrées extérieures.

Ainsi une Religion de cérémonies, qui ne peut être appelée une véritable Religion, se trouva plus analogue à l'esprit de ces Chrétiens charnels qui furent trompés par leurs Prêtres & séduits par leurs tours mystérieux. Quand le vulgaire s'est une fois persuadé que ces choses ont de l'efficacité, il finit par croire qu'elles sont bonnes à tout & trouve qu'il ne peut y en avoir assez. Il se plaît à contempler les mouvemens & les souplesses de ses Prêtres. L'ignorance comme toutes les autres habitudes, se fortifie de jour en jour, elle devient de plus en plus épaisse. Moins le



peuple comprend , plus il est étonné , & comme l'Evangile est simple il n'a rien qui puisse repaître sa dévotion curieuse & stupide ; il lui faut des cérémonies bizarres ; ces cérémonies l'ont toujours emporté sur la religion dans les pays ignorans & dévots.

C'est là que les Prêtres ont la faculté de déployer leur savoir faire aux yeux de la multitude imbécille & crédule ; ils réussissent si bien que leurs adhérens consentent à renoncer à voir de leurs propres yeux & à consulter leur jugement. Leurs sens eux-mêmes sont asservis à des Prêtres qui finissent par leur persuader qu'ils ont le pouvoir merveilleux de créer leur Créateur.

C'est au nom de Dieu & sous le masque de la piété que les plus grandes impiétés ont été répandues ; c'est à l'ombre de cérémonies décentes & significatives que les dogmes les plus ridicules & les plus absurdes se sont introduits. Il faudroit bien plus d'une feuille pour exposer les cérémonies puériles & singulières qui accompagnent la *Messe* chez les Catholiques Romains , je ne fais que les parcourir légèrement.

Le Prêtre dans la célébration de la *Messe* est obligé de porter une tunique blanche

appe  
cheu  
rel.  
vétu  
geoi  
divin  
Q  
s'inc  
l'aut  
qui,  
prof  
yeux  
L'A  
l'Or  
le T  
que  
lui e  
prés  
A  
cules  
prier  
qui  
l'aut  
valeu  
éclair  
tiles  
Le  
pain  
gent  
té ,

appelée *Aube*, ce qui ne signifie que la blancheur, je n'y vois point d'autre sens naturel. Les Prêtres du Paganisme étoient vêtus de la même manière, quand ils égorgeoient des animaux pour appaiser leurs divinités.

Quand le Prêtre s'approche de l'autel il s'incline profondément à plusieurs reprises; l'autel est couvert d'une nappe blanche, ce qui, sans doute, doit signifier quelque profond Mystère, mais ce qui pour des yeux profanes, n'annonce qu'une nappe. L'Autel est communément du côté de l'Orient, ce qui semble annoncer ou que le Très-Haut est plus favorable de ce côté que dans les autres, ou que cette région lui est la plus agréable, & qu'il aime de préférence ceux qui s'inclinent de ce côté.

Après un grand nombre de gestes ridicules le Prêtre récite une foule de courtes prières & de petits passages de l'Ecriture, qui doivent être dits de différens côtés de l'autel, sans cela ils ne seroient d'aucune valeur. L'autel quoiqu'en plein jour est éclairé par des Cierges, entièrement inutiles sinon pour consumer de la cire.

Le Prêtre marmote des paroles sur du pain & du vin qui sur le champ se changent dans la chair & le sang de la Divinité, il avale Jésus vivant en mémoire de

Jésus mort; le Prêtre a le droit de faire le Dieu qui l'a fait , & le peuple le dévore. Comme de raison le Prêtre garde le vin pour lui-même ; on le verse non d'une bouteille mais d'une *burette* , ce qui vraisemblablement doit avoir un très-grand sens.

On est dégoûté de rapporter ces puérilités, qui dignes à peine d'être représentées sur un théâtre, sont pourtant décorées du nom de *Sacrement*. On a fait souvent des tentatives en Angleterre pour faire revivre cette pantomime & ces tours ridicules qui outragent le bon sens, qui avilissent l'espèce humaine, qui déshonorent la Religion ; mais de pareils efforts ne sont pas faits pour réussir tant que nous aurons de la science & de la liberté. L'Archevêque Laud appuyé de la cour a fait de vains efforts pour asservir la nation, & pour transporter à Lambeth le siege de Rome, dont il avoit adopté les erreurs & les maximes. Nous avons une preuve de son goût pour les cérémonies du Papisme dans la dédicace qu'il fit à Londres de l'Eglise de Ste. Catherine; elles sont rapportées par Rushworth.....

Je ne veux point m'appesantir sur toutes ces choses de peur de trop allonger cette feuille; je ne parle donc point des

croiss  
ni de  
zarre  
Prêtr  
réme  
confi  
n'y v  
regar  
cle é  
par e  
Je  
senti  
té pa  
l'on  
nion  
raiso  
des c  
super  
nos  
paren  
que  
semb

croffes , des mîtres , des bonnets quarrés  
 ni des autres habillemens fantasques & bi-  
 zarres , en usage parmi les Evêques & les  
 Prêtres ; toutes ces choses renferment assu-  
 rément de grands mysteres , quoiqu'en les  
 considérant avec des yeux charnels nous  
 n'y voyions d'autre objet que d'attirer les  
 regards étonnés du vulgaire. Tout specta-  
 cle étrange frappe l'imagination , & finit  
 par exciter la vénération ou la risée.

Je ne m'arrêterai point non plus à faire  
 sentir le ridicule de représenter la Divini-  
 té par un triangle inscrit dans un cercle que  
 l'on place au dessus de la table de commu-  
 nion. Je ne parlerai point par la même  
 raison de l'usage de prier Dieu au bruit  
 des orgues , que nos homélies traitent de  
 superstitieux ; ni des images placées dans  
 nos livres de prieres , qui tendent à pré-  
 parer les peuples à l'idolâtrie , non plus  
 que des peintures dans nos Eglises qui  
 semblent tendre au même but.

N<sup>o</sup>. XXXIII.*Du Mercredi 31. Août 1720.**De l'ignorance du vulgaire causée  
par le Clergé.*

**J'**AI toujours imaginé que la meilleure des Religions devoit être celle qui rendoit ses disciples les plus pieux & les plus raisonnables. Les Eglises sont des endroits où les hommes sont ou devroient être instruits dans l'amour de Dieu & de la vertu. Quand les hommes ont été longtemps habitués à recevoir des instructions qu'ils croient Evangéliques dans des édifices somptueux ; ils conçoivent une profonde vénération pour les édifices eux-mêmes, pour tout ce qui s'y fait & s'y dit, aussi bien qu'une haute idée de la sagesse & de la sainteté de ceux qui les endoctrinent ou qui du haut d'une chaire leur dictent des Oracles ; ils se figurent que ces personnages sont envoyés par la Divinité même qui parle par leur bouche ; leur autorité suffit pour croire tout sur leur parole.

C'est ainsi que l'on se prévient en faveur de toute doctrine ou de toute rêverie que des Prêtres corrompus ont envie de débiter. Le Clergé n'a jamais manqué de profi-



ter du respect superstitieux de ses crédules auditeurs; il s'en est toujours servi pour sanctifier ses mensonges, ses caprices & même les impiétés qu'il lui plaisoit de débiter en pervertissant ou en appliquant fausement quelque passage de l'Écriture. C'est ainsi qu'il a souvent prostitué & profané le saint nom de Dieu devenu le garant de ses impostures. Je vais en rapporter des exemples.

Quand le Clergé eut envie de faire sa cour à un Prince cruel & imbécille, dans la vue de le faire servir à ses propres des-seins, il le faisoit passer aussitôt pour le représentant de la Divinité pour son *Vice-gérant* sur la terre, lors même qu'il ne sembloit par sa conduite être que celui de Satan; parceque Saül & David, qui avoient été faits Rois par les ordres exprès de Dieu, furent appelés les *oints du Seigneur*; chaque Tyran que Dieu n'avoit point établi comme eux, mais qui s'étoit emparé du pouvoir par violence ou par surprise, devint pareillement *Point du Seigneur*. Comme Adam avoit été le Pere de son fils, on prétendoit qu'il avoit été son Roi, & l'on en conclut qu'en vertu du droit d'Adam tous les Rois étoient les Souverains & les Peres de leurs sujets, & que ceux-ci devoient leur être soumis, même lorsqu'ils les pilloient

N<sup>o</sup>. XXXIII.*Du Mercredi 31. Août 1720.**De l'ignorance du vulgaire causée  
par le Clergé.*

**J'**AI toujours imaginé que la meilleure des Religions devoit être celle qui rendoit ses disciples les plus pieux & les plus raisonnables. Les Eglises sont des endroits où les hommes sont ou devroient être instruits dans l'amour de Dieu & de la vertu. Quand les hommes ont été longtemps habitués à recevoir des instructions qu'ils croient Evangéliques dans des édifices somptueux, ils conçoivent une profonde vénération pour les édifices eux-mêmes, pour tout ce qui s'y fait & s'y dit, aussi bien qu'une haute idée de la sagesse & de la sainteté de ceux qui les endoctrinent ou qui du haut d'une chaire leur dictent des Oracles; ils se figurent que ces personnages sont envoyés par la Divinité même qui parle par leur bouche; leur autorité suffit pour croire tout sur leur parole.

C'est ainsi que l'on se prévient en faveur de toute doctrine ou de toute rêverie que des Prêtres corrompus ont envie de débiter. Le Clergé n'a jamais manqué de profi-

ter du respect superstitieux de ses crédules auditeurs; il s'en est toujours servi pour sanctifier ses mensonges, ses caprices & même les impiétés qu'il lui plaisoit de débiter en pervertissant ou en appliquant fausement quelque passage de l'Écriture. C'est ainsi qu'il a souvent prostitué & profané le saint nom de Dieu devenu le garant de ses impostures. Je vais en rapporter des exemples.

Quand le Clergé eut envie de faire sa cour à un Prince cruel & imbécille, dans la vue de le faire servir à ses propres desseins, il le faisoit passer aussitôt pour le représentant de la Divinité pour son *Vice-gérant* sur la terre, lors même qu'il ne sembloit par sa conduite être que celui de Satan; parceque Saül & David, qui avoient été faits Rois par les ordres exprès de Dieu, furent appelés les *oints du Seigneur*; chaque Tyran que Dieu n'avoit point établi comme eux, mais qui s'étoit emparé du pouvoir par violence ou par surprise, devint pareillement *l'oint du Seigneur*. Comme Adam avoit été le Pere de son fils, on prétendoit qu'il avoit été son Roi, & l'on en conclut qu'en vertu du droit d'Adam tous les Rois étoient les Souverains & les Peres de leurs sujets, & que ceux-ci devoient leur être soumis, même lorsqu'ils les pilloient

& les exterminoient ; on assura que c'étoit en exécution des ordres de Dieu que ces Rois commettoient les forfaits dus à leur ambition, leur fureur, leur avarice, & qu'il falloit y acquiescer avec une stupidité Chrétienne sous peine d'être damné. De même qu'il falloit se soumettre à la justice & aux loix sous peine de damnation, il fallut aussi se soumettre au renversement de toute justice & de toute loi sous peine de damnation. Comme lorsque nous avons des sujets de plainte il est dit que nous devons les porter à l'Eglise, les fideles qui composent l'Eglise, doivent consulter & suivre le Curé qui ne compose point l'Eglise. Comme nous devons confesser nos péchés les uns aux autres, nous ne pouvons nous dispenser de nous confesser exclusivement à un Prêtre. Parce qu'Abraham donna le dixieme de son butin à Melchisedec, qui n'étoit par un Prêtre de notre haute Eglise établie par la loi, il s'ensuit que nos Prêtres établis par la loi, & qui n'ont rien de commun avec Melchisedec, ont un *droit divin* à la dixieme partie des biens de chacun des laïques. Comme la tribu de Levi avoit droit aux dixmes quoique cette tribu & ces dixmes soient abolies depuis longtems, nos Curés d'après l'Evangile doivent avoir les mêmes

dixmes, sans être ni les parens, ni les héritiers ni les ayants cause d'Aäron. De ce que Jésus-Christ a dit formellement que *son Royaume n'étoit pas de ce monde*, le Clergé en infere que son Royaume doit être de ce monde, par ce qu'il représente Jésus-Christ. Comme des Moines avides à force de mensonges & de fourberies sont jadis parvenus à s'approprier la plus grande partie des terres de l'Angleterre, il s'ensuit que nos grands Prêtres modernes ont un droit naturel & héréditaire d'en jouir; quoique ceux-ci par un serment formel aient renoncé à tout pouvoir & même à toute prétention à tout pouvoir qui n'est pas dérivé de la loi, ils prétendent néanmoins jouir d'un pouvoir indépendant de la loi.

Telles sont les absurdités que l'on prétend fonder sur l'Ecriture Sainte & sur son divin auteur, en même tems qu'elles répugnent également à l'Ecriture & au bon sens; mais comme le vulgaire croit toujours que les objets les plus importants de la Religion sont ceux sur lesquels ses guides font le plus de bruit dans un certain tems, il s'échauffe très-fortement sur ces objets, & s'occupe tantôt des dixmes, tantôt des immunités, tantôt du Docteur Sacheverel, du Prétendant, du Duc d'Or-



mond, du Roi Charles I. &c. Des Prêtres corrompus, de leur côté, donnent la sanction du nom de Dieu ou de celui de l'Eglise à toutes leurs prétentions, leurs assertions & leurs inventions, quelque monstrueuses & ridicules qu'elles soient. Sur le champ ces choses deviennent des articles de foi, desquelles ils font dépendre le salut; leur premier soin est de faire descendre un témoignage du ciel pour garantir leurs fantaisies ou leurs impostures, ensuite ils damnent tous ceux qui osent les contredire ou s'opposer à leurs prétentions.

De-là vient que les mêmes vertus ne sont pas toujours de saison ni de la même importance. Les vertus deviennent souvent des vices & les vices des vertus selon qu'il convient aux intérêts des Prêtres qui enseignent quelquefois sous le nom du Christianisme des choses très-opposées à sa nature. La Religion est le prétexte dont on se couvre & le pouvoir est la réalité qu'on cherche. Conséquemment le devoir se change en péché & le crime en devoir. C'est ainsi que le Clergé fait un péché damnable de rendre à Dieu un culte suivant sa conscience sans laquelle il ne peut pourtant y avoir de vrai culte. C'est quelquefois un crime digne

de l'enfer de résister à un pouvoir illégitime, quelquefois l'on se damne en refusant de se révolter contre un pouvoir légitime. Doubter ou refuser de souscrire aux explications inintelligibles ou cruelles que les Prêtres donnent à des passages ou à des mystères inexplicables, c'est être Athée ; punir un Prêtre séditieux & méchant, c'est une impiété, c'est blesser Jésus-Christ dans la personne de son Ministre.

Dans un tems les questions sur la *Prédestination* sont de la dernière importance, & l'on devoit chasser du pays ou mettre au cachot les défenseurs du *libre arbitre*; c'étoit le sentiment de nos Evêques du tems de Jacques I. quand il fut question de l'opinion des Arminiens. Sous le regne de Charles I. & depuis ce monarque, l'Arminianisme ayant repris le dessus devint très-orthodoxe, & le Systême de la *Prédestination* fut regardé comme fanatique; cependant il est toujours resté dans les 39 Articles, mais l'on ne doit point y croire quoiqu'on signe ces articles.

Dans toutes ces marches & contre-marches les passions des peuples suivent toujours celles de leurs Prêtres; ils sont toujours disposés à être ou esclaves ou rebelles, partisans de la *prédestination* ou du li-

bre arbitre , suivant les ordres du Clergé. Celui-ci ne se propose point d'enseigner au peuple la douceur Chrétienne ; il lui prêche la colere au lieu de zèle , la cruauté au lieu de la Religion ; la férocity qui s'accorde si peu avec l'esprit du Christianisme , devient le signe distinctif d'un partisan de l'Eglise ; au lieu d'être Chrétiens ils deviennent des membres de la haute Eglise ; ils font des Martyrs au lieu de vouloir l'être. Des hommes de cette trempe ne doivent pas être instruits , cela diminueroit leur souplesse , cela refroidiroit leur zèle , cela les feroit changer d'avis & de conduite. En un mot leurs guides jugent très-important de les tenir dans l'ignorance , il leur suffit que d'autres soient éclairés pour eux ; il est à propos que l'on renonce au bon sens pour s'attacher à des Prêtres , au Christianisme pour se conformer à l'Eglise. Cela est si vrai qu'il est aussi impossible de concilier le feu & l'eau que de concilier l'autorité humaine des Prêtres avec l'Evangile & la charité Chrétienne.

L'indulgence & la modération envers ceux qui diffèrent de nos opinions , quelque des devoirs fondés sur la raison , sur l'équité , sur l'humanité , sur la Religion , sont des dispositions , dont bien loin de

les inspirer , nos Prêtres orthodoxes ne parlent qu'avec dédain , ou dont même ils font des crimes. On dépeint sous les traits les plus noirs les hommes les plus honnêtes & les plus vertueux quand ils ne pensent pas comme nos Prêtres , & l'on vante les scélérats les plus méprisables quand ils montrent un zèle ardent pour l'Eglise.

La haine est la première leçon que nos guides enseignent à leurs auditeurs infortunés. Quelques-uns d'entre eux peuvent avoir appris leur Catéchisme par cœur , & sur-tout à respecter leurs chefs spirituels , mais aucun d'eux n'a appris les devoirs indispensables de la Religion & de la morale. Toute leur Religion consiste à prendre avec chaleur les intérêts de leurs docteurs , & à s'échauffer pour leurs revenus , leurs prérogatives , leurs prétentions , leurs immunités.

Quand les fideles assemblés voient leur docteur bien plus irrité contre des hommes honnêtes qui n'ont pas les mêmes notions que lui , que contre les pécheurs , ne sont-ils pas forcés d'en conclure ou que ce Docteur se moque d'eux ou qu'il est plus important de se conformer aux opinions de ce Docteur que de vivre d'une façon honnête ? En voyant la chaleur

que nos Ecclésiastiques mettent à défendre leur pouvoir le vulgaire imbécille doit croire que rien n'est plus important que de se soumettre à ce pouvoir, & que cette soumission vaut mieux que toutes les vertus Chrétiennes. Le peuple voit qu'on lui pardonne ses vices, ses débauches, son yvrognerie tandis qu'on damne impitoyablement tous ceux qui résistent à ses Prêtres ou qui s'élèvent contre leurs droits. Enfin ce peuple voit que l'on attache bien plus de valeur à des rites & des cérémonies qu'à la pratique des vertus Chrétiennes. Il n'est donc point surprenant de voir le vulgaire aimer ou haïr sans cause, s'irriter bien plus pour des bagatelles que pour des choses intéressantes; ne connoître ni l'Evangile ni la vertu, en un mot faire consister sa dévotion à recevoir sans examen les impulsions de ses Prêtres; chacun connoît le terrible usage que ceux-ci font de leur empire sur la populace, qui n'a communément pas la moindre idée de la vraie Religion, & en qui l'on étouffe souvent les mouvemens de l'humanité pour y substituer une haine implacable totalement contraire à l'esprit de Jésus-Christ.



N<sup>o</sup>. XXXIV.*Du Mercredi 7. Septembre 1720.**Continuation de la feuille sur  
le jeûne.*

Dans ma vingt-septieme feuille j'ai parlé du jeûne ; je vais continuer à traiter le même sujet.

M. de Fontenelle, dans son histoire des oracles , nous dit d'après Philostrate que l'oracle d'Amphiaraüs dans l'Attique rendoit ses réponses en songes, & que ceux qui le consultoient , étoient obligés de jeûner afin de pouvoir mieux rêver ; mais lorsque le jeûne manquoit de leur échauffer le cerveau , ce qui empêchoit que le Dieu ne fît ses réponses, le Prêtre enveloppoit le dévot qui consultoit dans les peaux des victimes, qui ayant été garnies de substances propres à enivrer, le dispo-  
soient à rêver prophétiquement. Cela contentoit celui qui venoit consulter, cela fauvoit l'honneur du Dieu, enfin cela valoit beaucoup d'argent à son Ministre.

Voilà le parti que les Prêtres Payens tiroient du jeûne ; j'ai fait voir ailleurs que les Prêtres de l'Eglise Romaine en ont fait un usage aussi pervers ; il est confor-

me à leur fourberie & à leur avarice d'appauvrir les peuples & de les rendre insensés, c'est une invention bien digne du Sacerdoce que de trouver le secret de dépouiller les hommes de leur propre consentement, de leur faire croire qu'ils sont obligés à se laisser mourir de faim, & que d'être lunatique est une faveur du ciel.

Suivant la loi naturelle nous ne sommes obligés de jeûner que dans la vue de nous guérir lorsque nous nous sentons incommodés de trop de plénitude, ou quand nous éprouvons quelque indisposition dont l'abstinence est le remède; alors c'est pour notre santé que nous jeûnons, & tout ce qui tend à nous soulager ou à nous conserver devient un devoir de la Religion naturelle, quand il n'est point contraire à la loi positive de Dieu. Mais s'abstenir à des jours marqués des bienfaits de Dieu que nous devrions recevoir avec reconnoissance, dans la vue de plaire à ce Dieu ou d'opérer notre salut, c'est une notion chimérique que la nature condamne; elle ne peut venir que du délire du peuple ou de la fourberie de ses Prêtres. Il seroit aussi sensé de croire que d'aller tout nuds en hyver nous pût mériter le ciel & réchauffer la piété de nos âmes, & de penser que quoique la nature nous ordonne de nous conserver elle nous

ordonne aussi de nous détruire nous-mêmes.

Si le jeûne ne fait point partie de la loi naturelle, si la loi Judaïque, qui a été abolie, ne peut nous en faire un devoir; quant aux exemples de jeûnes observés par le Prophète Daniel & par d'autres Saints de l'Ancien Testament, ou ils étoient volontaires, ou ils étoient des effets de quelque chagrin qui les privoit d'appétit, & par conséquent on ne peut les regarder comme des actes de dévotion; ou bien c'étoient des effets surnaturels & extraordinaires, qui étant inimitables ne peuvent nous être nécessaires: un jeûne miraculeux ne peut être un devoir pour ceux qui n'ont point reçu le don des miracles.

Quant au Nouveau Testament, nous n'y trouvons point de jours marqués pour jeûner. Il est vrai qu'on nous y recommande de jeûner & de prier, mais on ne nous dit nulle part quand & comment il faut jeûner. Ce sont des choses qu'on laisse à notre choix. St. Paul se déclare pour la liberté en cette matière, il va même jusqu'à condamner ceux qui blâment les personnes qui suivent en cela leurs idées.

„ Que celui, dit-il, qui mange ne méprise  
 „ pas celui qui ne mange point, & que  
 „ celui qui ne mange point ne juge pas

» celui qui mange, car Dieu l'approuve.  
 » L'un préfère un certain jour, l'autre pen-  
 » se que tous les jours sont égaux." V.  
 l'Epître aux Romains Chap. 14. vers. 3.  
 & 5.

Le Carême fut institué, dit-on, en mémoire du jeûne des quarante jours de Jésus-Christ dans le desert; comme si de foibles mortels pouvoient imiter le fils tout-puissant de Dieu dans des œuvres divines & surnaturelles! Ne seroit-il pas aussi raisonnable de prétendre nous faire marcher sur les eaux & ressusciter des morts? D'ailleurs notre Sauveur n'a pratiqué ce jeûne qu'une seule fois en sa vie & ses Apôtres ne paroissent pas l'avoir jamais pratiqué; d'où l'on voit que le jeûne du Carême n'est nullement ordonné dans l'Evangile. Aucune Société d'hommes, sans s'écarter de l'Ecriture & de St. Paul, ne peut donc prescrire la maniere de jeûner & le tems destiné pour cela: cette injonction seroit tyrannique & cruelle; cette pratique peut devenir nuisible à bien des personnes, elle est incommode à tout le monde. Dieu n'a ordonné nulle part que l'on se fît du mal pour lui plaire; le dire ce seroit supposer qu'il se plaît aux Sacrifices humains, destinés à plaire à Moloch & non au Pere des miséricordes.

Les Prêtres du Papisme savent très-bien qu'il n'est guères possible que tout le monde se conforme à cet ordre de souffrir la faim, ou de s'abstenir de certains alimens; peut-être que cette impossibilité est pour eux un motif de maintenir cette pratique; au moins est-il certain qu'ils en tirent du profit, puisqu'ils vendent des dispenses, & le gain qu'ils font lorsqu'on enfreint ce commandement devient une raison pour soutenir ce commandement. Ils ne refusent à personne qui veut payer, la permission de ne pas jeûner le Carême & de manger de la viande, qui est rigoureusement défendue par l'Eglise Romaine, quoique ce soit une nourriture moins appétissante & moins propre à exciter la concupiscence que le poisson.

Les dispenses du jeûne sont si lucratives pour les Prêtres de cette communion, qu'on croiroit que les jeûnes n'ont été inventés que pour les faire vivre eux-mêmes dans l'abondance. Pour moi je croirois que c'est aux Médecins & non aux Prêtres que le droit de prescrire des jeûnes devoit appartenir. Si c'est un devoir pour nous de jeûner certains jours, personne ne peut avoir le droit de dispenser des choses qui plaisent au Tout-Puissant. Cependant on en dispense moyennant de l'argent. Si le



jeûne n'est pas un devoir, il y a de l'insolence à l'ordonner & de la folie à se conformer à cet ordre. Nos Prêtres Protestans même depuis la Réforme, ont fû tirer parti de cette pratique & du pouvoir d'en dispenser; j'ai vû des dispenses signées par l'Archevêque Sheldon, & munies de son sceau, par lesquelles il permettoit de manger de la viande en Carême; je suppose que ces dispenses valoient quelque argent à l'Eglise.

La Religion doit être volontaire, elle ne peut pas plus se forcer que la raison, que la mémoire ou qu'aucune des facultés de l'ame. Etre pieux malgré nous c'est une absurdité, il est ridicule de vouloir nous rendre tels en dépit de nous-mêmes. Nous ne sommes pas plus en droit de régler l'appétit des autres que les mouvemens de leurs consciences; l'esprit & le palais d'un homme ne peuvent être soumis à la juridiction d'un autre. Si le jeûne est un usage pieux, parce qu'il mortifie le corps, une maladie, un accident, des coups doivent être pieux par la même raison.

Comme chacun doit être libre de jeûner à sa volonté, vû que chacun est le juge de son propre tempérament & de sa propre conscience, il est à propos de pratiquer le jeûne avec prudence, de peur de ruiner sa

santé, d'aigrir son humeur, de déranger son cerveau. Ni la mauvaise humeur, ni la folie, ni l'enthousiasme n'ont aucun rapport avec la vraie Religion ; ces fâcheuses dispositions peuvent être amenées par le jeûne, mais le Christianisme les désavoue. Nous pouvons bien jeûner jusqu'à nous rendre de mauvaise humeur, & dire alors que nous avons du zèle ; nous pouvons jeûner jusqu'à nous donner des vapeurs & dire que nous avons des *inspirations* ; mais par là nous ne ferons que prouver que nous n'avons aucune idée ni du zèle véritable ni des inspirations divines.

La pratique du jeûne a pu non seulement donner de l'humeur à bien des gens, mais encore elle a pu donner naissance en théologie à des principes insensés qui ont causé les plus grands ravages parmi les hommes : de plus cette pratique est propre à retrécir les esprits, à les disposer à l'esclavage & à l'abjection de l'ame ; il est visible que la bonne nourriture prise modérément donne à l'esprit de l'activité, de l'énergie, & nous dispose favorablement envers les autres. Ces dispositions me paroissent nécessaires à la dévotion, & je ne crois pas que ce soit servir Dieu que d'être hargneux & de mauvaise humeur.

C'est un principe en politique qu'un

peuple heureux ne pourra jamais supporter un Prince tyran ; il faut commencer par rendre ses sujets malheureux avant que de les gouverner tyranniquement. Ce principe est également vrai dans le gouvernement Religieux. Il faut que les laïques soient rendus stupides avant qu'ils puissent regarder leurs Prêtres comme des Oracles ; il faut qu'ils soient esclaves pour qu'ils regardent ces Prêtres comme leurs maîtres. Ceci nous montre le motif qui détermine les Prêtres à abrutir & faire mourir de faim les *Bêtes Laïques*, comme M. Lesley nous appelle ; cela posé j'exhorte mes concitoyens de chercher à se bien nourrir, cela est essentiel à la conservation de notre Religion & de notre liberté.

---

## N<sup>o</sup>. XXXV.

*Du Mercredi 14. Septembre 1720.*

### *De la raison.*

**L**A raison est le seul guide qui ait été donné aux hommes dans l'état de nature pour découvrir la volonté divine & les moyens de se conserver ; les sens sont les instrumens dont elle se sert pour connaître les choses, ils lui font des rapports d'après

d'après lesquels elle forme ses jugemens ; & prend des mesures convenables suivant les découvertes qu'elle a faites ; elle compare les choses les unes avec les autres , elle les approuve ou les désapprouve suivant qu'elles sont bonnes ou mauvaises , elle les néglige quand elles sont indifférentes. Cette raison nous découvre une cause première , un être nécessaire & universel conservateur de toutes choses ; conséquemment elle nous apprend à nous soumettre à sa volonté , elle nous fait admirer sa sagesse & son pouvoir , elle nous prescrit de la reconnaissance pour sa clémence & sa bonté. C'est cette raison qui nous fait distinguer l'esclave du sujet , qui nous montre les charmes de la liberté & la bassesse de la servitude ; elle nous fait voir que tous les hommes sont égaux par la naissance , & par conséquent celui qui n'est pas meilleur que les autres ne peut avoir le droit de commander à des êtres dont les droits sont les mêmes que les siens , à moins que pour leur intérêt propre & leur sûreté , ses semblables & ses égaux ne lui confèrent ce droit pour en jouir selon leur bon plaisir & tant qu'il se conduira d'une façon qu'ils approuvent.

C'est la raison qui inventa toutes les sciences , qui fit naître le commerce , qui

fit imaginer tous les moyens de rendre la vie sociale heureuse. C'est elle qui polia les nations , qui donna aux Grecs de la supériorité sur les Barbares , & aux Romains sur les Grecs. Un célèbre moraliste dit très bien en parlant de la raison *que nous n'avons point assez de forces pour la suivre jusqu'où elle pourroit nous mener.*

C'est après Dieu , à la raison que nous sommes redevables de toutes les douceurs & de toutes les commodités de la vie. Nous lui devons les moyens de nous défendre contre la véracité des bêtes féroces & contre les attaques de nos semblables; nous lui devons les aziles que nous nous sommes faits contre l'inclémence des saisons: la terre que nous habitons , malgré sa fertilité ne nous offriroit, sans les secours de la raison , qu'un spectacle peu agréable, les dons même de la nature avant d'arriver jusqu'à nous deviennent les dons de la raison. Sans elle , semblables aux brutes nous eussions vécu d'herbes & de fruits & nous n'eussions eu que de l'eau pour étancher notre soif, nous eussions été exposés à la faim durant l'hyver, qui ferme le sein de la terre & qui renferme les eaux sous une enveloppe de glace.

La raison modere le tumulte des passions, qui sont les ennemis de la paix de



nos ames & de celle de la Société. Voilà pourquoi le moraliste que j'ai déjà cité dit que *tous nos desirs raisonnables sont des desirs modérés, & que jamais nous n'usons de violence pour nous procurer les choses que la raison nous fait désirer.* La raison subjugué la colere & prévient la cruauté ; elle rend l'homme moins féroce que l'ours ou le lion. Ce n'est pas la forme humaine mais la raison humaine qui place l'homme au dessus des bêtes & qui le fait ressembler à son Dieu ; c'est pour cela qu'on le regarde comme un rayon de la Divinité. Dans quel sens , en effet , peut-on dire que l'homme *a été fait à l'image de Dieu*, si ce n'est parce qu'il possède la raison qui est une émanation de la Divinité. Si nous ne ressemblons à notre Créateur ni par la figure ni par ses perfections nous ne pouvons lui ressembler que par la raison , & par la bonté qui est le fruit de sa raison divine.

Si nous n'étions pas des Créatures raisonnables nous ne serions point susceptibles de Religion, nous serions au niveau des bêtes auxquelles Dieu ne s'est point révélé, parce qu'elles manquent de raison pour le connoître & pour lui rendre des hommages & des actions de grace. La révélation suppose donc la raison & s'adresse à

la raison; Dieu lui-même en nous persuadant comme il fait par ses paroles en appelle à notre raison. Nous ne pouvons glorifier Dieu qu'à l'aide de notre jugement, nous devons être convaincus de sa bonté avant que de l'adorer; lui rendre hommage sans raison seroit une contradiction, ce seroit une chose impossible; la piété qu'il exige doit être raisonnable, volontaire & libre, sans cela elle n'est ou qu'une folie ou qu'une pure hypocrisie.

Il n'y a point d'opposition entre la raison & la grace, nonobstant la doctrine chimérique que quelques gens soutiennent de si mauvaise foi. La grace ne réside qu'en ceux qui jouissent de la raison, ces deux choses ne peuvent subsister l'une sans l'autre. Nous pouvons avoir la sagesse mondaine sans la piété, mais nous ne pouvons avoir de la piété sans jugement, la grace, quelque abondante qu'elle soit, ne peut point suppléer aux fonctions de la raison. Nous ne trouvons pas que St. Luc en ait été un meilleur Médecin pour avoir écrit un Evangile. Saint Paul pour être un Apôtre, n'en faisoit pas mieux des tentes, mais l'un n'eût pû être un Evangéliste, ni l'autre un Apôtre, si Dieu ne leur eût point donné à la fois la raison & la grace. Il est vrai que l'un & l'autre sont des dons de

Dieu, mais l'une est ordinaire tandis que l'autre est extraordinaire & surnaturelle.

La raison même sans le secours de la révélation nous apprend à découvrir les voies de la nature & à louer Dieu des merveilles qu'elle renferme. Cette raison doit juger de la révélation elle-même, afin de distinguer si elle est fausse ou véritable; elle doit juger des mots qui nous expliquent les saints oracles, ainsi que des mots de la langue dans laquelle ces oracles nous ont été traduits. Or comme bien des mots présentent des sens équivoques & n'offrent point les mêmes idées à des hommes divers, c'est donc à la raison qu'il appartient de décider du sens que l'on doit attacher à ces mots. L'esprit de Dieu en a fait de nouveaux pour nous, qui nous présentent des idées déterminées, auxquelles on ne peut pas se tromper, & qui doivent être les mêmes pour chaque homme.

A l'aide des lumières de la raison nous pouvons nous mettre à couvert des dangers qui nous entourent; elle nous avertit de ceux de l'imposture, elle nous arme contre la force, & la même raison qui nous prescrit une foi *implicite* en Dieu & une obéissance passive à ses commandemens, nous prescrit aussi de ne point

nous fier aux hommes sans examen, & de ne point nous soumettre sans cause à leur autorité. Il y auroit de la folie à rendre à des hommes ce qui n'est dû qu'à Dieu seul, qui ne peut ni ne veut nous tromper ni abuser de son pouvoir, tandis que les hommes ont de l'orgueil, des intérêts, des caprices, des passions qui conspirent à les tromper & à les rendre trompeurs.

Lorsque nous voulons amener quelqu'un à nos opinions nous commençons toujours par en appeler à sa raison, à l'aide de laquelle il peut juger par lui-même si notre Religion est raisonnable, & si les preuves dont nous l'appuyons sont bonnes ou mauvaises; cette methode seroit absurde & de mauvaise foi si nous ne lui permettions pas de juger de notre Religion avec la même liberté lorsqu'il l'a embrassée qu'auparavant; ce seroit donner des entraves à sa raison & s'en servir pour l'enchaîner elle-même, que de commencer par l'employer pour le convaincre & de lui dire ensuite qu'elle est totalement inutile. Ce seroit une imposture infigne & une prétention directement contraire à la liberté que Jésus-Christ est venu nous apporter. Ne seroit-il pas ridicule de recevoir un Systême fondé sur no-

tre raison , sans laquelle il ne peut être sincèrement reçu , & de rejeter ensuite la raison d'après les principes du même système ?

En effet comment pouvons-nous distinguer la beauté & la vérité de l'Evangile des absurdes impostures de l'*Alcoran* , si ce n'est à l'aide de notre raison ? N'est-ce pas à l'aide de cette raison que les Protestans ont découvert le ridicule du dogme de la transubstantiation ? Pourquoi avons-nous abandonné le Papisme pour embrasser la Réforme si ce n'est parce qu'en consultant notre raison & l'Ecriture Sainte elles nous ont fait voir qu'il falloit renoncer à l'esclavage , au mensonge , à la férocité , pour suivre la liberté , la vérité , la douceur ? Comment Jésus-Christ a-t-il prouvé qu'il étoit le fils de Dieu si ce n'est par des miracles que tout le monde étoit à portée de voir & d'entendre ? Il a parlé au sens & à la raison du genre humain , & tous ceux qui voulurent se laisser convaincre furent convaincus. Comment pouvons-nous savoir que l'Ecriture est la parole de Dieu , si non par les conséquences que la raison en peut tirer ? Comment pouvons-nous prouver que notre Eglise est la meilleure , si ce n'est par le témoignage d'une raison impartiale &



non prévenue ? En effet il est évident ; d'après les hérétiques & les incrédules qui la contredisent , que les enfans de cette Eglise n'ont point reçu d'en-haut le pouvoir miraculeux d'inspirer à tous les hommes leur propre orthodoxie. Comment distinguer la Religion du fanatisme , la grace de la superstition , la foi de la crédulité , l'amour de l'Eglise de l'amour du pouvoir , l'autorité de Dieu des impostures de l'homme , si non par la raison ou par l'Ecriture interprétée par la raison ?

En un mot tous les amis de la vérité sont les amis de la raison , qui découvre & qui défend la vérité. Les ennemis de l'une sont toujours les ennemis de l'autre. Celui qui a des projets honteux doit se servir de moyens cachés , la lumière le déceleroit & la raison le condamneroit ; il faut donc qu'il les exclue toutes deux , qu'il les rende affreuses , qu'il les noircisse & les calomnie , car le vulgaire s'en tient à tout ce qu'on lui dit.

De-là vient que la vraie Religion & la liberté fleuriront par-tout où la raison & la science seront encouragées , & par-tout où la science est étouffée la raison est forcée de disparaître. En Turquie l'imprimerie est défendue , l'examen est dange-

reux & c'est un crime capital que de parler librement, le tout parceque ces choses sont incompatibles avec le Mahométisme ; voilà pourquoi les Turcs sont d'une ignorance crasse & vivent dans le plus affreux esclavage. Les Papistes n'ont point à se vanter des avantages dont ils jouissent au-dessus des Mahométans ; leurs guides spirituels leur ôtent des mains l'Ecriture, qui est le livre de la science, ils savent que *l'ignorance est la mere de la dévotion*, ils bannissent l'examen, ils insultent la raison, ils persécutent la liberté. En conséquence les sectateurs de l'Eglise Romaine sont aussi ignorans que les Mahométans, sont aussi esclaves qu'eux, sont plus idolâtres, & persécutent plus cruellement que ces infideles, quoique ceux-ci soient des hommes très barbares.

Pourquoi jouissons-nous ici en Angleterre de la liberté & d'une Religion sensée ? C'est parce que nous consultons la raison, & que nous jugeons par nous-mêmes ; personne ne se plaint parmi nous de la liberté de la presse ou du progrès de l'incrédulité, que ceux qui voudroient fonder un empire sur la persécution & la stupidité. Il faut qu'une cause soit bien mauvaise pour vouloir la soutenir par l'ignorance & la misere ! Cependant

il existe des hommes qui ont le front de dire que cette cause est celle de Dieu & de son Eglise.

Enfin, l'Ecriture & la raison sans laquelle cette Ecriture ne peut produire aucun effet, sont les deux pierres de touche du mensonge, de l'imposture, de la superstition. Supposons, par exemple, qu'il prenne fantaisie à un docteur de s'incliner du côté de l'orient, il faut qu'il convainque ma raison que de s'incliner vers l'orient est prescrit par l'Ecriture, avant que de m'en faire un devoir. S'il me dit que cela m'est enjoint par l'autorité de l'Eglise il faudra pour-lors qu'il prouve à ma raison que l'Ecriture ordonne à l'Eglise de prescrire à ses membres de s'incliner vers l'orient. S'il me répond que l'Ecriture ne parle point de cela, mais que l'Eglise juge cette cérémonie décente & édifiante, il faudra qu'il prouve à ma raison que ce que chaque Eglise juge décent est un devoir. S'il réplique que cela ne peut avoir lieu que dans la seule Eglise *Orthodoxe*, alors il sera obligé de prouver que son Eglise est la seule *Orthodoxe* d'après les règles de l'Evangile; si le Docteur ne peut me le persuader la dispute sera terminée.

C'est d'après l'Ecriture que nous pouvons juger de ce qui est *Orthodoxe*, & c'est

par la  
chose

C  
nom  
cens  
noir  
C'e  
ven  
pou  
crus  
d'ol  
à la  
lois  
rég  
pu  
vie  
gar  
da  
les  
de  
L'  
l'o

par la raison que nous pouvons juger si une chose est dans l'Ecriture.

## N<sup>o</sup>. XXXVI.

*Du Mercredi 21. Septembre 1720.*

### *De la Paix de l'Eglise.*

C'est vouloir en imposer d'une façon bien audacieuse que de se servir des noms les plus honnêtes & les plus innocens pour sanctifier les projets les plus noirs ; cependant rien n'est plus ordinaire. C'est ainsi que le nom de *Souverain* est souvent prostitué ; on le fait sonner bien haut pour pallier & même pour justifier les cruautés d'un tyran, & l'on attache le nom d'*obéissance* à une patience servile, contraire à la nature & indigne d'un homme. Les loix, qui doivent avoir pour objet de protéger & d'encourager les gens de bien, de punir les méchans ou de les contenir, deviennent souvent dans les mains des brigands & des usurpateurs des instrumens dangereux pour l'innocence & la vertu ; les moyens qui sont faits pour conserver deviennent ainsi des moyens de détruire. L'expression d'*oint du Seigneur*, qui dans l'origine désignoit un homme choisi &

approuvé par la divinité pour gouverner son peuple, a depuis été employée pour signifier quelque fois un brigand puissant, qui tenoit son autorité de lui-même, & qui avoit le droit de détruire le peuple de Dieu.

Voilà quelques exemples de l'abus des mots dans la politique ; l'on en a encore abusé d'une façon plus criante dans la Religion ; j'en ai déjà rapporté des preuves sans nombre, & j'en donnerai encore dans le cours de cet Ouvrage ; je me bornerai quant à présent à une expression dont je n'ai jamais vû faire un bon usage, c'est celle de *la paix de l'Eglise*. Si l'on veut attacher un sens raisonnable à cette façon de s'exprimer, il me paroît qu'elle doit signifier que lorsqu'un certain nombre de personnes d'accord dans leurs sentimens sont convenus de former une communion Religieuse, ils doivent jouir en paix du droit sacré de s'assembler pour rendre un culte à la Divinité, & quiconque trouble une pareille assemblée, quelques soyent ses titres & ses prétentions, est un homme qui trouble la paix de l'Eglise. Si une Société plus nombreuse que la première ou d'une date antérieure, se trouvant offensée de cette tolérance Religieuse & Chrétienne, s'avisait de prétendre qu'elle est une in-



fraction à la paix de l'Eglise, elle s'en rendroit coupable elle-même; elle décéleroit par là son orgueil qui ne lui fait trouver la paix que dans une exercice illimité de la tyrannie. Si la Société la moins nombreuse venoit à usurper un pouvoir sur les pensées de ses propres membres, ou exigeoit d'eux une croyance opposée aux lumières de leurs esprits, ou bien une conduite contraire à leurs consciences & à leur conviction, une telle Société justifieroit les prétentions de la plus nombreuse sur elle même, & elle n'auroit point d'excuse de s'en être séparée.

Un homme qui se sépare de la communion d'une Eglise particuliere ne viole pas plus la paix de l'Eglise, qu'un homme qui quitte le Royaume ne trouble son repos, ou qu'un homme qui mange du poison tandis que les autres convives mangent de la viande ne troublent l'harmonie d'un repas. Mais c'est évidemment troubler la paix de l'Eglise que de vouloir par force obliger quelqu'un d'y rester, vû que c'est tyranniser sa conscience qui est le siege de la Religion, sans laquelle il ne peut y avoir d'Eglise. Celui qui fait ses prieres sans livre ne trouble point la paix de l'Eglise, pourvû qu'il ne veuille forcer personne à prier comme lui; mais celui qui veut obli-

ger les autres à se conformer à sa façon de prier, trouble la paix de l'Eglise & détruit son essence autant qu'il est en lui, vû que l'Eglise suppose une assemblée de deux ou trois personnes réunies au nom de Jésus-Christ pour faire des actes volontaires de piété. Si ces actes n'étoient point volontaires ce ne seroient plus des actes de piété ; Dieu veut être adoré *en esprit & en vérité*. Si ces actes sont volontaires il n'appartient à personne d'y trouver à redire.

Jusqu'ici l'on n'a voulu faire entendre par *la paix de l'Eglise* qu'une soumission aveugle aux ordres des Prêtres en matiere de dévotion, & une acceptation peu raisonnée de tous leurs systêmes, de leurs inventions, de leurs rêveries. Tout cela ne suppose point une Eglise ; d'un côté l'on ne voit que le caprice tyrannique de quelques hommes qui défigurent la Religion pour la faire servir à leurs vûes, & de l'autre côté on voit un troupeau d'esclaves stupides qui sacrifient leur bon sens, leur liberté, leurs consciences à l'Antechrist & non à Dieu. Si un de ces malheureux vient à se servir de ses yeux & à briser ses chaînes, on le traite de schismatique, d'impie, de perturbateur de la paix de l'Eglise.

Ces hommes si pénétrants ne voeynt-ils donc pas qu'ils nous montrent par leur conduite que par l'Eglise ils n'entendent jamais qu'eux-mêmes, & que par le culte de Dieu ils désignent leur propre culte & la soumission à leur propre autorité ? ils se décelent encore plus par la faveur qu'ils accordent souvent à des gens rebelles à Dieu, pourvû qu'ils leur soient bien soumis & qu'ils reçoivent leurs Arrêts comme des Oracles du ciel. Il n'importe gueres que vous viviez comme un bon Chrétien, pourvû que vous ne troubliez point le repos des Prêtres, si vous aviez cette témérité, la pureté de vos mœurs ne vous serviroit de rien.

Si je fais tout ce que je peux pour plaire à Dieu j'y parviendrai sûrement ; si le Clergé avoit les mêmes vûes que ce Dieu je lui plairois en plaissant à Dieu ; conséquemment si je croyois que de rester dans la communion fût un péché, il seroit du devoir de ce Clergé de m'exhorter à en sortir & d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Bien loin de-là, plaire à Dieu n'est pas le moyen de plaire aux Prêtres, qui ne manquent gueres de gagner un homme pour la même conduite qui, selon Jésus-Christ, doit le sauver. Telle est celle de quitter l'autorité pour suivre sa

conscience ou de chercher la vérité par soi-même.

Une servitude stupide sous un pouvoir illimité est dans quelques Pays l'appui de la paix de l'Eglise, de même que l'ignorance, la misère & beaucoup de soldats tiennent l'Etat en paix dans beaucoup d'autres. Troubler ce que des Prêtres ambitieux & des hommes ignorans entendent communément par la paix de l'Eglise, est un devoir fondé sur la religion & la raison, c'est la meilleure action que l'on puisse faire. Il faut qu'un homme soit aussi dénué de raison que de Religion pour me faire un crime d'avoir des facultés différentes des siennes & une façon différente de concevoir les choses. Il seroit à aussi juste titre en droit de me faire un crime d'avoir des goûts ou un tempérament différens, choses qui ne sont d'ailleurs aucunement en mon pouvoir.

Comment puis-je troubler la paix de l'Eglise ou le repos public en omettant dans le culte quelques cérémonies ? Mais celui qui m'opprime ou me calomnie pour suivre ma conscience, & par conséquent pour faire mon devoir, outrage la conscience & l'humanité ; non seulement il trouble la paix de l'Eglise & le repos de la Société, mais encore par son défaut de

cha-

charité il montre qu'il n'est point Chrétien.

Si je suis de bonne foi les lumieres qui m'ont été données, je fais, sans doute, mon devoir; si je fais mon devoir je me rends agréable à Dieu, & qui est-ce qui aura le front de me dire qu'en plaisant à Dieu je trouble la paix de l'Eglise? Ne seroit-ce pas convenir que la volonté de Dieu & la volonté de l'Eglise sont des choses très-oppoſées?

Je ne crois point qu'il y ait sur la terre deux hommes qui pensent précisément de la même maniere sur tout; cependant la différence de nos goûts, de nos habillemens, de nos fantaisies ne causent point de troubles dans les Sociétés humaines, & il n'y a pas d'apparence que cette différence en cause jamais, à moins que par des loix l'on ne décernât des récompenses à une façon particuliere de manger, de boire, de bâtir, de s'habiller, c'est alors en effet que nous pourrions nous flatter de voir des cuisiniers, des maçons, des tailleurs orthodoxes. Dans l'état où en sont ces choses, dix hommes vêtus diversement peuvent dîner ensemble & manger de dix mets différens & porter des jugemens très-divers sur un morceau de peinture ou d'architecture, sans nuire à l'amitié ou



sans troubler la gaieté du repas ; il est vrai que si ces personnes étoient ivres soit de vin soit de zèle elles pourroient bien se battre pour l'Eglise ou pour quelqu'autre sujet ; il n'y a que les illusions Sacerdotales qui puissent déterminer des gens sensés à se quereller pour des choses qui regardent la conscience. Cette conscience n'est-elle pas plus chère à un homme que son Palais ou que sa façon de s'habiller ? Dieu ne peut recevoir d'autre culte que celui qui vient de la conscience ; celui qui veut qu'on le suive contre sa conscience, veut que l'on offense Dieu pour complaire aux hommes, & je pense que plutôt que de s'y conformer il est très-légitime de troubler la paix de l'Eglise. Quand l'Eglise s'accordera avec la conscience d'un homme, il se conformera tout naturellement à l'Eglise, mais lorsqu'elle ne s'accorde point avec sa conscience il est en conscience obligé de se séparer de l'Eglise, sans cela s'y conformer ce seroit être hypocrite & menteur.

Peut-on regarder comme des Chrétiens des hommes qui exigent qu'au risque de se damner l'on se soumette à leurs décisions quand elles sont opposées à ce que prescrit la conscience ? Peut-on appeler Chrétiens des hommes qui pourvû que

vous leur obéissiez ne s'embarassent pas que vous vous moquiez de Dieu ? Mais si suivant la regle de l'Apôtre ils veulent que chaque homme soit intimement convaincu, leurs criailleries en faveur de la paix de l'Eglise sont vuides de sens & n'annoncent que des desseins pervers.

Il n'y a rien d'indifférent dans la Religion ; les Ecclésiastiques n'ont point le droit d'ordonner des choses indifférentes, cela seroit aussi ridicule que tyrannique. Si elles sont indifférentes à leurs propres yeux pourquoi en faire des devoirs ? Si elles sont indifférentes aux yeux des autres, personne ne peut refuser de s'y soumettre ; si elles me déplaisent, dès-lors elles cessent d'être indifférentes pour moi, si vous y mettez de l'importance elles ne sont plus indifférentes pour vous. Mais d'opprimer, d'emprisonner, de ruiner des personnes pour des choses que vous convenez être indifférentes, c'est une impudence & une cruauté que l'on ne peut dignement qualifier.

Dire que quelque chose est indifférent dans la Religion, c'est avouer que cette chose n'appartient point à la Religion ; cela posé, peut-on donner une raison pour expliquer comment la Religion peut être intéressée à ce qui n'intéresse point la Re-

ligion ? Il faut que des gens qui raisonnent ainsi, se moquent de nous, & l'on croiroit qu'ils ne parlent point sérieusement, si lorsqu'ils ont du pouvoir ils ne prouvoient qu'ils sont très-sérieux.

Si j'omets une cérémonie puérile que je regarde comme injurieuse à la Religion & à la raison, peut-on m'accuser de troubler la paix de l'Eglise, tandis que je fais honneur à la Religion & à la raison ? N'est-ce pas insulter l'une & l'autre & manquer à la charité que de me maltraiter pour agir d'après des motifs si louables ? Est-ce donc troubler la paix de l'Eglise que d'adorer Dieu de la façon que je crois lui être la plus agréable ? N'est ce pas déshonorer ce Dieu que de lui rendre un culte que je ne regarde point comme un vrai culte, quand même je le verrois établi par la loi ?

Dans les pays Catholiques Romains & Mahométans l'on ne trouve ni la théorie ni la pratique de la vraie Religion, mais la paix de l'Eglise est assurée par de grandes armées, des prisons, des supplices. Les cachots, le fer, le feu y sont employés pour maintenir la tranquillité de l'Eglise; & dans toutes les Nations de la terre où l'Eglise jouit de la plus profonde paix, les peuples jouissent de la plus pro-

fon  
dan  
illir  
Rel  
elle  
l'on  
pay  
l'E  
bre  
join  
ge  
nifi  
Prê

N  
de  
don  
à d  
gué  
clai  
favo  
ron

sonde misere, & vivent dans l'ignorance & dans la servitude la plus pénible & la plus illimitée. La liberté civile & la liberté Religieuse s'annoncent réciproquement, elles vivent & périssent toujours ensemble; l'on peut poser pour maxime que dans un pays où personne ne peut se séparer de l'Eglise, il ne peut y avoir un homme libre; à cette maxime je crois pouvoir en joindre une autre, c'est que dans le langage du Clergé, la paix de l'Eglise ne signifie rien sinon la puissance illimitée des Prêtres.

---

## N<sup>o</sup>. XXXVII.

*Du Mercredi 28. Septembre 1720.*

*De l'inimitié du Clergé pour  
la Bible.*

**N**ous ne pouvons jamais suffisamment admirer & adorer la bonté infinie de la Divinité pour les hommes en leur donnant une règle parfaitement propre à diriger leur conduite, qu'elle a promulguée dans les Saintes Ecritures, qui sont claires & où tout ce qui est nécessaire à savoir est à la portée de tous ceux qui feront un usage convenable de leurs facultés.

tés naturelles , fans s'en rapporter ni à un Pape , ni à des Pontifes , ni à des Prêtres , qui ayant toujours des vues ambitieuses & mondaines se trouvent intéressés à donner aux Saintes Ecritures des explications fausses & malignes.

Combien donc devons-nous chérir nos Bibles , les lire continuellement , y chercher nous-mêmes les trésors cachés qu'elles renferment ! Combien devons-nous nous rendre difficiles lorsqu'il s'agit de nous confier sur notre bonheur temporel & éternel , au jugement & à la conduite des autres , qui d'après les préjugés dont ils sont imbus , ou dans des vues dangereuses nous présentent leurs opinions chimériques , ridicules , contradictoires , opposées aux bonnes mœurs , comme des Articles fondamentaux de la foi ! Malgré cela tels sont le pouvoir & les prestiges du Clergé Romain que dans la plupart des pays où il commande , sous prétexte du bien de la Religion , il a ôté la Bible des mains des fideles , ou bien il l'a rendue totalement inutile. Telle est la stupidité du vulgaire qui ne voit pas l'outrage qu'on lui fait ; bien loin de la sentir non seulement il souffre ce vol , cette injustice , cette violence , mais encore il baise la verge qui le frappe & croit que la Religion demande que l'on en use ainsi.



Dans tous les Pays soumis au Pape avant la Réforme la Bible n'étoit que dans les langues savantes, ce qui empêchoit le peuple de connoître ce saint livre. Le Prêtre disoit & les laïques imbécilles croyoient que c'étoit une hérésie, & la source même de tout schisme & de toute hérésie, que de permettre au peuple de lire la Bible. Il y eut même dans notre pays des peines capitales décernées par les loix contre ceux qui traduiroient ou qui liroient des traductions de ce livre adorable, sa lecture rendoit coupable du crime de *lèse Majesté divine*, elle étoit punie par les châtimens les plus rigoureux, par la confiscation des biens, par le supplice de la corde.

Il est vrai que depuis la Réforme il parut des traductions de ce livre même dans quelques pays Catholiques Romains, mais le peuple n'en fut pas plus avancé pour cela; il ne fut permis à personne de lire ces traductions sans une permission particulière, que l'on n'osât point demander de peur de se rendre suspect d'hérésie. D'ailleurs le Prêtre ne l'accordoit qu'à ceux ou qui d'après leurs préjugés ne pouvoient en faire aucun usage, ou qui se trouvoient intéressés à soutenir le Clergé, & n'osoient entendre la parole de Dieu autrement que lui.

tés naturelles , fans s'en rapporter ni à un Pape , ni à des Pontifes , ni à des Prêtres , qui ayant toujours des vues ambitieuses & mondaines se trouvent intéressés à donner aux Saintes Ecritures des explications fausses & malignes.

Combien donc devons-nous chérir nos Bibles , les lire continuellement , y chercher nous-mêmes les trésors cachés qu'elles renferment ! Combien devons-nous nous rendre difficiles lorsqu'il s'agit de nous confier sur notre bonheur temporel & éternel , au jugement & à la conduite des autres , qui d'après les préjugés dont ils sont imbus , ou dans des vues dangereuses nous présentent leurs opinions chimériques , ridicules , contradictoires , opposées aux bonnes mœurs , comme des Articles fondamentaux de la foi ! Malgré cela tels sont le pouvoir & les prestiges du Clergé Romain que dans la plupart des pays où il commande , sous prétexte du bien de la Religion , il a ôté la Bible des mains des fideles , ou bien il l'a rendue totalement inutile. Telle est la stupidité du vulgaire qui ne voit pas l'outrage qu'on lui fait ; bien loin de la sentir non seulement il souffre ce vol , cette injustice , cette violence , mais encore il baise la verge qui le frappe & croit que la Religion demande que l'on en use ainsi.

Dans tous les Pays soumis au Pape avant la Réforme la Bible n'étoit que dans les langues savantes, ce qui empêchoit le peuple de connoître ce saint livre. Le Prêtre disoit & les laïques imbécilles croyoient que c'étoit une hérésie, & la source même de tout schisme & de toute hérésie, que de permettre au peuple de lire la Bible. Il y eut même dans notre pays des peines capitales décernées par les loix contre ceux qui traduiroient ou qui liroient des traductions de ce livre adorable, sa lecture rendoit coupable du crime de *léze Majesté divine*, elle étoit punie par les châtimens les plus rigoureux, par la confiscation des biens, par le supplice de la corde.

Il est vrai que depuis la Réforme il parut des traductions de ce livre même dans quelques pays Catholiques Romains, mais le peuple n'en fut pas plus avancé pour cela; il ne fut permis à personne de lire ces traductions sans une permission particulière, que l'on n'osât point demander de peur de se rendre suspect d'hérésie. D'ailleurs le Prêtre ne l'accordoit qu'à ceux ou qui d'après leurs préjugés ne pouvoient en faire aucun usage, ou qui se trouvoient intéressés à soutenir le Clergé, & n'osoient entendre la parole de Dieu autrement que lui.

Dans d'autres Pays Catholiques Romains & sur-tout en Espagne il n'existe point de Bible en langue vulgaire, par conséquent ce livre est inconnu du peuple, qui même, quand il en auroit la permission, ne pourroit point la lire. Dans ces pays on a soin d'empêcher que l'on n'importe aucune traduction de la Bible, & dès qu'un vaisseau d'une nation Protestante a jetté l'ancre, l'inquisition envoie ses suppôts pour visiter exactement & voir si l'on n'entre point des livres hérétiques ou des Bibles; lorsqu'on en trouve, ces livres sont aussitôt brûlés.

Le brave Maréchal de Schomberg étant à Lisbonne disoit à un de mes amis les larmes aux yeux qu'ayant laissé sur sa table une Bible Allemande qui avoit appartenu à son grand-Pere, elle fut portée de la Douane à l'Inquisition, & que jamais il n'avoit pu l'en retirer, quoiqu'il l'eût envoyé redemander au grand-inquisiteur.

Voyons maintenant comment on en use envers les Protestans relativement à la lecture de la Bible. Avant d'examiner cette affaire je commencerai par avancer deux propositions, savoir. 1°. Que le but qu'on se propose en lisant la Bible est de découvrir la volonté de Dieu ou le sens que Dieu nous y présente, afin de servir

de regle à notre croyance & à notre conduite. 2°. Je dis que pour tirer du fruit de cette lecture il faut que nous ne soyons pas prévenus par notre éducation en faveur d'aucunes opinions arbitraires; qu'il ne faut point avoir égard à l'autorité trompeuse des hommes, qu'il ne faut pas qu'on nous ait imposé des opinions étrangères au Christianisme comme faisant partie des dogmes de cette Religion; tels que sont les systêmes sur la prédestination, sur la grace, sur la consubstantiation, &c. telles sont encore les opinions d'un Arius, d'un Socin, &c. que l'on prétend trouver dans la parole de Dieu. Il faut qu'on ne soit point dans le cas de souffrir dans sa personne ou dans ses biens pour entendre la Bible dans le sens que l'on présume Dieu d'avoir voulu présenter, il faut qu'on ait la liberté de juger de ce livre comme on feroit de tout autre. En effet si l'on use de violences ou de ruses pour faire entendre la Bible au sens des Luthériens, des Calvinistes, des Sociniens, comme on fait dans les pays où ces opinions sont dominantes & où il n'est permis à personne de s'en écarter sous peine de se nuire; ceux qui sont ainsi gênés ne sont point dans des dispositions convenables pour lire la Bible, ou pour y pui-



**Ter** leurs sentimens Religieux ; ils reçoivent leur Religion soit des Prêtres Sociniens, soit des Prêtres Luthériens, soit des Ministres Calvinistes &c. autant vaudroit-il la recevoir d'un Prêtre Papiste qui vous dispense de la peine de lire la Bible. En effet quelle différence y a-t-il entre recevoir les explications forcées qu'un Prêtre Papiste donne à la Bible pour y trouver l'autorité infallible du Pape ou de l'Eglise, ou le dogme absurde de la transubstantiation, ou de s'en rapporter à la parole d'un Ministre Presbytérien, sur la doctrine de la Prédestination qu'il fait dériver de la Bible qu'il ne laisse que pour la forme entre les mains des laïques ? S'il y a quelque différence elle ne consiste que dans ce que le Prêtre Papiste agit ouvertement & d'une façon conséquente en vous ôtant l'usage de la Bible, au lieu que le Ministre Presbytérien agit en hypocrite, & que le laïque Presbytérien est en contradiction avec ses principes en se soumettant à son Prêtre aussi aveuglément que le Papiste se soumet au sien.

Quand les hommes dès la jeunesse se sont attachés à un parti ; quand ils ont appris à révéler ceux qui sont stipendiés pour soutenir des inventions humaines ; quand ils ont été élevés dans la haine de

ceux qui pensent autrement qu'eux, & dans l'aversion de leur doctrine; quand ils s'imaginent que ce seroit un crime que de changer les principes dans lesquels ils ont été élevés; quand enfin on est parvenu à leur persuader que toutes ces notions sont fondées sur l'Ecriture Sainte; avec de tels préjugés ils doivent croire la Bible sans y rien comprendre; ils n'ont plus cette impartialité nécessaire pour juger d'un ouvrage; au contraire, prévenus comme ils sont, ils ne peuvent juger de rien.

Mais à quels maux ne sont point exposés ceux qui ont la témérité de ne point entendre la Bible de la même manière qui est reçue dans les pays où ils vivent? On les regarde comme des hérétiques „ dé-  
 „ nomination qui renferme ce qu'il y a  
 „ de plus abominable, „ suivant un illustre écrivain qui dit que „ l'hérésie rend  
 „ tout odieux & difforme, dissout toutes  
 „ les liaisons, étouffe tous les sentimens  
 „ de tendresse quelque légitimes & mérités qu'ils puissent être. Du moment  
 „ qu'un homme est réputé un hérétique  
 „ la charité ordonne de violer à son égard  
 „ tous les devoirs de la charité, & plus  
 „ on transgresse envers lui les loix divines plus on s' imagine servir la divini-

„ té. En effet un homme accusé d'hérésie devient un ennemi public ; il est persécuté par la puissance spirituelle & temporelle ; il ne peut obtenir aucune place ni dans l'Eglise ni dans l'Etat ; au lieu que celui qui se laisse guider pour entendre la Bible jouit de toute sa réputation, il peut parvenir à tout ; il peut même d'ailleurs se livrer à tous les vices, il pense bien, cela lui suffit.

N'est-ce pas se moquer des gens que de recommander la lecture de la Bible aux fideles, & de leur défendre de l'entendre autrement que leurs Prêtres, sous peine d'encourir tous les malheurs dont nous avons parlé ? L'Evêque Bramhall nous dit en termes formels & plusieurs de nos Théologiens modernes sont de son avis, „ que la liberté que l'on accorde indif-  
 „ tinctement aux Protestans de lire la Bi-  
 „ ble, est plus préjudiciable & plus dan-  
 „ gereuse que la rigueur avec laquelle on  
 „ défend cette lecture dans l'Eglise Ro-  
 „ maine. ” N'est-ce pas-là le dernier dé-  
 „ gré de l'effronterie Sacerdotale ? M. Chil-  
 „ lingworth observe très judicieusement que  
 „ quiconque voudra usurper un pouvoir  
 „ absolu & tyrannique sur un peuple n'a  
 „ pas besoin de se donner la peine d'a-  
 „ broger ou d'annuler les loix destinées

„ à maintenir les droits & la liberté des  
 „ Citoyens , ou de les laisser dans une  
 „ langue inconnue du vulgaire ; il réussira  
 „ aussi sûrement s'il peut obtenir le  
 „ droit de les interpréter à sa fantaisie ,  
 „ s'il parvient à gouverner son peuple  
 „ par ses loix , & ses loix par ses juris-  
 „ consultes : & même le moyen le plus  
 „ court & le plus sûr est de gagner l'esti-  
 „ me & la bonne opinion du public , &  
 „ de se faire autoriser par lui pour inter-  
 „ prêter les loix.” En effet par ce moyen  
 les loix seront à ses ordres & favoriseront  
 toujours ses desseins. Il en est de même  
 des regles contenues dans les Ecritures ;  
 il est aussi facile d'égarer les peuples en  
 se réservant le droit de les interpréter à  
 sa maniere qu'en les lui ôtant tout-à-fait ,  
 ou en les lui laissant dans une langue in-  
 connue.

N<sup>o</sup>. XXXVIII.*Du Mercredi 5. Octobre 1720.**Des austérités & autres extravagances Religieuses.*

**D**ans deux des feuilles précédentes j'ai examiné la nature, l'utilité & les suites des jeûnes Religieux ; j'examinerai dans celle-ci les avantages qui résultent des austérités ou des pénitences & de l'observation des fêtes, qui sont deux ressorts très-puissans dans les mains du sacerdoce.

La joye & la tristesse sont des effets nécessaires de certaines causes ; l'une plaît à notre imagination, l'autre la trouble malgré nous : ce sont des noms divers que l'on donne à différentes façons d'agir de nos esprits animaux ; elles ne contribuent en rien à honorer la Divinité, qui demande un culte volontaire. Le dérangement de notre machine qui se manifeste par des gemissemens & des soupirs, s'il étoit porté plus loin se manifesterait par des convulsions & des fureurs, qui ne peuvent être des symptômes de l'esprit Evangélique, mais plutôt d'un esprit tout contraire. Les personnes tourmentées du *Spleen* ou des vapeurs ne sont que trop disposées à pren-



dre les dérangemens de leur esprit ou de leur corps pour des opérations d'une grâce surnaturelle; comme si l'esprit de Dieu, qui est un esprit de douceur, se plaisoit à jouer de mauvais tours aux hommes, en leur causant des frayeurs ou des peines! Je crois qu'aucune de ces personnes ne pourroit nous donner une bonne raison pourquoi Dieu seroit plus flatté de voir une ame chagrine qu'une tête affligée de la migraine.

Si le Tout-Puissant se plaît à nous voir affligés, son plaisir doit augmenter à mesure que nous nous affligeons davantage, sa faveur doit se proportionner aux souffrances que nous endurons, par conséquent en nous déchiquetant les membres comme les Prêtres de Baal, nous lui serons bien plus agréables qu'en nous donnant la discipline comme font les Moines de l'Eglise Romaine. Suivant cette même regle si Dieu trouve bon que nous mettions notre vie en danger nous devons lui plaire encore plus lorsque nous nous en privons tout-à-fait, le suicide & le désespoir lui seront plus agréables & seront des preuves plus fortes de notre dévotion, que nos craintes, que nos souffrances & que les moyens que nous prenons de nous rendre misérables. La conséquence qu'un dévôt doit

tirer de tout cela c'est que le Dieu de la bienfaisance qui est le dispensateur de tous les biens, est l'auteur du mal & de la misère; que le créateur & le conservateur du genre humain, le pere des miséricordes est le destructeur du genre humain & le pere des cruautés.

Ce raisonnement n'est pas si étrange ni cette conclusion aussi peu naturelle que quelques gens pourroient l'imaginer. En effet, les Prêtres, qui dans la vue pieuse de dominer & de s'enrichir ont été les premiers inventeurs des Sacrifices & des Pénitences, ont souvent poussé leur imposture infernale jusqu'à immoler des hommes pour appaiser la divinité. Cela n'est point surprenant; dès qu'on eut regardé leurs volontés comme celle de Dieu, il ne fut plus permis de juger par soi-même ou de disputer sur ce qu'ils prescrivoient comme des actes de piété. Si ces Prêtres vous eussent dit que Dieu se réjouissoit à la vue d'un feu de joie, & vouloit dans sa miséricorde que vous servissiez à l'allumer ou à lui servir de fagot, quelque éloignement que vous eussiez senti pour recevoir cet honneur sublime, vous n'auriez pû vous y refuser sans vous rendre coupable de désobéissance, d'impiété ou même d'Athéisme. Après avoir résigné

vos pensées, vos biens, votre personne au Prêtre, votre conduite doit être absolument à sa disposition.

Suivant quelques Ecclésiastiques la pénitence est un devoir indispensable; cependant il en est encore un autre tout opposé qui est pourtant tout aussi nécessaire, c'est celui d'observer les jours de fêtes. Il est vrai que ces deux devoirs semblent se contredire; ils sont en effet contradictoires aux yeux de la raison profane, mais dès qu'ils sont prescrits par l'autorité de l'Eglise, ils cessent de l'être & deviennent très-orthodoxes; en conséquence il est de notre devoir d'être joyeux ou tristes, de rire ou de pleurer selon que l'Eglise nous l'ordonne, en dépit de notre volonté & de notre tempérament. Il faut être affligé le Vendredi-Saint parce que c'est ce jour-là que notre Sauveur est mort, quoique sans cela nous n'eussions point été sauvés; il faut que nous nous réjouissions le Dimanche de Pâques parce que Jésus-Christ est ressuscité ce jour-là, quoiqu'il lui eût été impossible de rester mort plus longtems.

La pénitence est un châtiment spirituel imposé par un Prêtre ou qu'un homme s'impose volontairement à lui-même pour expier quelque faute réelle ou imaginaire. Elle consiste quelquefois à s'abstenir de

certains alimens , qui paroissent déplaire plus que d'autres au Tout-Puissant. C'est ainsi qu'une pièce de beuf ne lui plaît pas autant qu'un plat de poisson relevé par quelque sauce appétissante. La pénitence consiste quelquefois à changer d'habillemens. Un cilice de crin est un habillement bien plus pieux qu'une chemise de toile d'Hollande. La pénitence consiste quelquefois à courir à une Eglise éloignée pour admirer un Saint de bois & pour baiser sa châsse ; souvent elle consiste à vuidier sa poche ; quelques pieces d'argent, données à un Prêtre appaisent très - efficacement la colere divine, qui en faveur de cette générosité se réconcilie avec vous. Quelquefois il est à propos que vous vous écorchiez le dos pour la guérison de votre ame, & que vous vous donniez la discipline pour réjouir le ciel ; ainsi des verges deviennent la verge du Seigneur. Mais si de se tirer du sang dans cette occasion est une œuvre méritoire, je ne vois pas pourquoi il ne seroit pas tout aussi méritoire de s'arracher une dent ou de se faire saigner.

Mais en voilà assez sur la méthode d'honorer Dieu par une conduite triste & fâcheuse, auquel cas les maladies douloureuses sont infiniment méritoires. Exami-

bons maintenant la methode de plaire à Dieu par des moyens plus rians , & pour lors la belle humeur & les réjouissances lui sont fort agréables , ce qui nous prouve que le Tout-Puissant se plaît également à notre malheur & à notre bien-être.

Il n'est pas douteux que les biens de ce monde ne soient des dons de Dieu , & que nous ne devions les recevoir avec reconnaissance. La Religion , ainsi que la Philosophie , nous apprennent à nous soumettre avec humilité & résignation aux afflictions & aux calamités ; à les considérer ou comme des effets de nos vices & de nos folies ou comme nécessairement attachées à la nature humaine , ou bien à les regarder comme des châtimens par lesquels la Providence se propose de nous corriger ; je ne disconviens pas qu'il ne soit avantageux de disposer mécaniquement nos esprits aux actions que ces choses doivent produire.

L'expérience prouve à chacun de nous que son esprit & son corps agissent l'un sur l'autre ; tous deux se perfectionnent & sont mis en bon état par l'exercice & par des alimens modérés , ils sont remués & égayés par la musique & les amusemens ; ils sont affoiblis par la maladie , énervés par la gourmandise & l'ivrognerie , épuisés par le tra-



vail; & souvent les facultés si nobles de l'ame, sont totalement anéanties par des accidens & des infirmités. Cela posé, non seulement il est légitime mais encore c'est un devoir de nous procurer de l'exercice, des alimens convenables & des conversations agréables, afin de nous mettre dans des dispositions qui nous laissent les moyens de réfléchir & de faire un usage avantageux de nos facultés. Mais la raison ou la religion exigent-elles que nous excitions nos passions au point de troubler la sérénité de nos ames pour rendre nos hommages à la Divinité? Elle ne veut accepter que ceux qui viennent d'un cœur droit & sincere & que fait naître en nous la contemplation des perfections divines & des bienfaits que nous recevons du Créateur, ou bien les actes de soumission que nous arrache la vue des infirmités humaines: elle ne prétend point que ces hommages soient accompagnés d'une musique bruyante, d'une pompe vaine, de banquets somptueux, non plus que de mortifications, de jeûnes, d'alimens peu sains; si toutes ces choses n'ont rien de commun avec la vraie Religion, quoiqu'elles aient été toujours regardées comme essentielles à la fausse.

Examinons donc maintenant de quelle nature est la dévotion que les fêtes produi-

sent  
ces;  
ran  
gar  
cas  
re.  
mon  
de f  
fiel  
hom  
cont  
& f  
de b  
met  
fini  
déb  
lend  
com  
une  
mar  
du  
Die  
don  
suiv  
nistr  
E  
imag  
té;  
soit  
n'en

sent; l'oisiveté est la mere de tous les vices; elle produit la débauche, l'intempérance, l'ivrognerie. Le vulgaire ne regarde un jour de fête que comme une occasion de courir, de boire, de ne rien faire. Souvent il entendra le matin un sermon capable de bannir la religion & la paix de son esprit, & de remplir son cœur de fiel, de fanatisme & de rage contre des hommes plus honnêtes, plus religieux, plus consciencieux que lui. Son orthodoxie & son zèle s'échaufferont peut-être à force de boire, & il se trouvera disposé à commettre des excès. La dévotion du jour finira par s'enivrer & par se livrer à des débauches honteuses. En se réveillant le lendemain l'homme du peuple, s'il se rend compte à lui-même, trouvera qu'il a perdu une journée & son innocence par dessus le marché; qu'il a risqué de perdre la santé du corps & de l'ame; qu'il a offensé son Dieu & son prochain. Grand Dieu! Est-ce donc-là l'esprit de ton Eglise? Est-ce-là suivre tes préceptes ou ceux de tes Ministres?

En un mot qu'un homme monte son imagination soit à la tristesse soit à la gaieté; qu'il produise au dedans de lui-même soit une tragédie soit une comédie, Dieu n'en fera pas plus honoré pour cela. Les

Derviches Mahométans & les Bramines Indiens nous surpassent de beaucoup en austerités, en jeûnes, en tourmens volontaires; & quant aux fêtes bruyantes & dissolues, les Bacchanales des Anciens l'emportoient infiniment sur nos solemnités.

## N<sup>o</sup>. XXXIX.

Du 12. Octobre 1720.

### *Les Prêtres craignent le ridicule.*

**L**A religion, défigurée par les Prêtres de l'Eglise Romaine, n'est qu'un Systême qu'ils ont inventé pour s'élever au dessus de leurs concitoyens. Cela est si vrai que par-tout où les Prêtres ont le plus de pouvoir la religion est la plus foible. Comme ils ne peuvent fonder leur puissance ni sur la loi de nature ni sur la loi de Jésus-Christ, ce sont des usurpateurs & des intrus dans la Religion, qui est forcée de gémir sous leur joug. Les principes sur lesquels ils fondent leur pouvoir étant faux, ces Prêtres sont forcés de le soutenir par des fourberies & des mensonges, de couvrir la fraude par la fraude, la violence par la violence. Il n'est donc point surprenant de voir les absurdités & les artifices dont

ils s'efforcent de couvrir leurs inventions ; ils les défendent ensuite à l'aide des cruautés & du bras séculier.

Ils ont le front de donner le nom sacré de religion à un amas de fictions & de fourberies , & de décorer des mensonges du nom auguste de la foi. Ils réussissent auprès de la multitude, qui ne fait point usage de ses yeux & qui est toujours prête à trembler & à croire sur l'ordre de ses Prêtres. Mais comme l'imposture est continuellement exposée à être découverte par les hommes qui ont du discernement & de la raison, ses champions ont de tout tems déclamé contre les deux armes qui peuvent nuire à leur cause , c'est-à-dire contre la *raison* & la *plaisanterie*, la première découvre la vérité , la seconde immole la fraude à la risée.

J'ai parlé ci-devant de la façon dont ces hommes vénérables en usent avec la raison ; je ne m'arrêterai donc ici que sur la plaisanterie qu'ils regardent comme profane & comme impie quand elle attaque les personnes de leur robe ; tandis que suivant leurs talens, ils s'en servent impitoyablement contre les esprits forts & contre tous ceux qui ne pensent pas comme eux. En conséquence ils ont pris les devans & ils prétendent que rien n'est plus aisé que de

tourner la Religion ou les Prêtres en ridicule; avec bien singulier, qui mérite d'être remarqué. La religion & la vertu ne sont point susceptibles du ridicule, celui qui tenteroit de les ridiculiser s'annonceroit pour un infâme, il exciteroit de l'horreur au lieu de la risée, qui est le but que le ridicule se propose. Mais rien n'est plus légitime que de tourner en ridicule une religion changée en grimace & une dévotion dépourvue de vertu.

Craindre le ridicule c'est sentir qu'on le mérite. C'est reconnoître son côté foible; c'est avouer qu'on ne peut soutenir la plaisanterie. Voilà le cas où se trouvent ceux qui veulent se rendre recommandables par leur gravité, qui aux yeux des personnes sensées n'est que l'effet d'une contrainte étudiée des muscles du visage & des membres du corps, que l'on habitue à se mouvoir, non d'après les impulsions de la nature ou les sentimens du cœur, mais d'après le desir de s'attirer de l'admiration, d'obtenir des respects, de se faire des partisans. Voilà pourquoi les grimaces sacrées craignent les gens de bon sens; cependant elles sont importantes, quelque ridicules qu'elles soient, pour en imposer au vulgaire, qui respecte toujours ce qui le frappe; il n'est donc point surprenant de voir



dans les pays soumis au Pape la multitude adhérer à son Prêtre, qu'il trouve un homme grave, qui en impose par son habillement, par la magnificence de son Eglise, par la pompe de ses cérémonies; ces choses l'emportent dans son esprit sur une religion simple qui ne parle point à ses sens.

Mais ces objets ne sont pas ceux sur qui le ridicule a le plus de prise, il en est d'autres plus considérables & qui en même tems prêtent bien plus à la plaisanterie. En effet ne voyons-nous pas les prétendus Successeurs des Apôtres, au lieu de faire des tentes ou de travailler à la conversion des ames, vivre dans le luxe, la bonne chere, la volupté? Ne voyons-nous pas les Ambassadeurs envoyés par la Divinité pour prêcher l'union, la vertu, la paix, l'observation des loix, semer la discorde, courir après les richesses, se livrer à la débauche, tourmenter & diffâmer leur prochain? Ne voyons-nous pas des hommes spirituels se permettre les œuvres de la chair? Ne leur voyons-nous pas acheter des bénéfices ou les obtenir à force de sollicitations & d'intrigues, & nous dire ensuite qu'ils les possèdent *de droit divin*? Ne troquent-ils pas tous les jours des Evêchés, des paroisses, des bénéfices pauvres pour d'autres plus riches? ne nous disent-

ils pas qu'ils ont à cœur le salut des ames  
 quoiqu'ils nous prouvent par ce trafic qu'ils  
 n'en tiennent aucun compte ? Plusieurs  
 d'entre eux, quoique dénués de mérite &  
 de talens, n'exigent-ils pas nos respects ?  
 Tout ignorans qu'ils sont, ne se mêlent-  
 ils pas d'enseigner, de faire connoître les  
 volontés du ciel qui sont déjà révélées, tan-  
 dis qu'ils vivent comme s'ils ne croyoient  
 point en Dieu ? Sans obéir à ce Dieu ne  
 veulent-ils pas commander aux autres hom-  
 mes ? Ne cherchent-ils pas à se faire hono-  
 rer par leurs habits qu'ils déshonorent eux-  
 mêmes ? Quand ils commettent des crimes  
 ne prétendent-ils point que les immunités  
 de l'Eglise doivent les garantir du châti-  
 ment ? Ne veulent-ils point corriger les  
 autres sans jamais se corriger eux-mêmes,  
 eux qui sont les plus corrompus & les plus  
 inutiles des hommes ? Ne soutiennent-ils  
 pas les plus méchans des tyrans, ne leur  
 prodiguent-ils pas les plus basses flatteries,  
 tandis qu'ils suscitent des affaires fâcheu-  
 ses aux meilleurs des Princes & quelque-  
 fois font répandre leur sang ? Ne préten-  
 dent-ils pas être institués pour le bien-être  
 du genre humain, tandis que par-tout où  
 ils ont du pouvoir ils le rendent abject,  
 pauvre, misérable, ignorant & méchant ?  
 Enfin n'inventent-ils point des mensonges

dans  
 l'au  
 Die  
 E  
 amas  
 des  
 des  
 de t  
 & d  
 tant  
 Cler  
 tres.  
 dre  
 vert  
 ner  
 l'on  
 la f  
 mên  
 vite  
 riter  
 trait  
 rige  
 mes  
 reco  
 men  
 son  
 com  
 faty  
 No  
 fera

dans des vues honteuses, & n'ont-ils pas l'audace de blasphêmer au point d'en faire Dieu l'Auteur?

En toutes ces choses nous voyons un amas de contradictions qui feront toujours des hommes qui s'en rendent coupables, des objets méprisables & odieux, aux yeux de toutes les personnes qui auront du sens & de la raison; on les couvrira de ridicule tant qu'ils le mériteront; les membres du Clergé en sont plus susceptibles que les autres. Vû que l'on est en droit d'en attendre plus de modestie, de lumieres & de vertus que du reste des hommes; les tourner en ridicule c'est servir la religion que l'on voit dégradée par ceux qui devroient la servir. Le ridicule se détruit de lui-même lorsqu'on n'y prête point; pour l'éviter, le Clergé n'a qu'à ne le point mériter; mais se plaindre comme il fait des traits qu'on lui lance sans songer à se corriger, c'est lui fournir de nouvelles armes. Comme les Prêtres ont rarement recours à la réforme, les clameurs, les mensonges, les calomnies, les persécutions sont les seuls remèdes qu'ils employent communément pour fermer la bouche à la satire toutes les fois qu'elle les attaque. Nous en avons un exemple frappant qui fera voir jusqu'où les gens d'Eglise portent

la vigilance quand il s'agit de leurs intérêts.

Moliere , après avoir mis sur la scene des personnages pris dans les classes les plus distinguées de la Cour de France sans que personne en fût choqué , donna dans son *Tartuffe* la peinture forte d'un Hypocrite , qui , quoique très-différent d'un homme sincèrement religieux , se trouva ressembler si fort aux gens d'Eglise , que ceux-ci éleverent des clameurs très-vives contre la piece , & selon leur louable coutume firent entrer le ciel & la terre dans leur querelle. Il paroît que *Tartuffe* fut regardé par eux comme représentant tout le corps ; en tournant en ridicule ses pieuses grimaces & sa dévotion stoïque ils prétendirent que Moliere les avoit eus en vue ; en un mot en exposant à la risée publique un fourbe scélérat & libertin , les Prêtres crurent que le secret de l'Eglise étoit divulgué. Zélés pour l'honneur de la robe , en craignant le mépris qui est dû à l'Hypocrisie , ils s'adresserent à la Cour où la sottise & la méchanceté des courtisans font que cette espece d'hommes trouvent toujours accès. Une Cour tyrannique , remplie de corruption & de débauches , ne put rien refuser à des Prêtres ; la piece fut défendue ; ainsi les *Tartuffes* de l'Eglise em-

pêcherent qu'on ne se réjouît aux dépens du *Tartuffe* de la Comédie ; le crédit, les cris & le grand nombre des originaux firent qu'on ne montra plus la copie.

Non contents d'investiver avec un fiel sacerdotal contre la piece, & de maudire son Auteur de vive voix, les gens d'Eglise le firent attaquer par un homme de leur corps. Cet Auteur bon Chrétien, sans avoir lû la piece, la décida diabolique, & prétendit que Moliere étoit un démon incarné, un libertin, un Athée, en un mot un homme qui méritoit d'être brûlé dans ce monde & damné ensuite dans l'autre : car la vengeance de ces Ministres de la paix n'est jamais assouvie par la mort même de leurs victimes, ils ne veulent pas que Dieu soit moins impitoyable qu'eux.

Pour faire voir combien les plaintes de ces saints personnages étoient fondées, je vais ici donner une esquisse du rôle de ce *Tartuffe*, tel qu'il est représenté dans la piece.

Son extérieur dévot & sa grande pauvreté font qu'un homme pieux & crédule le prend dans sa maison & lui permet d'y gouverner ; il est très-gourmand en même tems qu'il affecte de jeûner ; il est très-avide d'argent qu'il affecte de mépriser ; il ne veut point parler à la femme de chambre



de Madame avant de lui avoir présenté un mouchoir pour se couvrir la gorge ; le tout de peur d'être tenté : mais en même tems il cherche à séduire la Maîtresse à qui il déclare sa flamme dans un langage mystique. Le fils du Maître de la maison découvre à son pere les menées de l'Hypocrite , la Dame confirme les discours du fils , mais ils ne peuvent se faire croire du pere ensorcelé , qui les accuse d'être les ennemis du bon Tartuffe ; pour consoler l'homme de Dieu il lui promet sa fille en mariage avec tout son bien. Le fripon se soumet à la volonté de Dieu , & conséquemment le pere passe un acte qui en ruinant sa famille le met en possession de tous ses biens. La Dame , qui ne fait rien de tout cela , veut rendre son mari témoin des vues de l'Hypocrite sur elle-même ; pour cet effet elle le fait cacher sous une table ; assuré de son ingratitude quand celui-ci le veut chasser de chez lui , Tartuffe change de ton , prétend l'en chasser lui-même , & semblable à nos Prêtres il prétend le punir pour avoir outragé le ciel en sa personne. Dans toute cette conduite de Tartuffe les Ministres de l'Eglise crurent si bien se reconnoître , qu'ils ne voulurent plus laisser jouer une piece , qui représentoit au naturel leurs friponneries sacrées.

Cependant Moliere , pour prévenir les clameurs & les applications injurieuses , n'avoit point fait un Prêtre de son Hypocrite , il avoit intitulé sa piece , l'Impos-  
 teur ; il le faisoit paroître accoutré en laïque. Mais ces précautions furent inutiles. Tartuffe quoique déguisé en laïque avoit trop la fourberie d'un Prêtre pour que le Clergé ne s'y reconnût & ne se crût insulté dans sa personne.

Huit jours après que le *Tartuffe* eut été défendu , on représenta à la Cour une piece fort impie de *Scaramouche* ; quand elle fut achevée , le Roi dit à l'un de ses courtisans qu'il étoit surpris que les personnes qui avoient été si scandalisées de la piece de Moliere ne parlassent pas de celle-ci. Sire , répondit le courtisan , *c'est que la piece de Scaramouche n'attaque que Dieu & la religion , qui n'intéressent guères ces Messieurs , au lieu que Moliere a mis les Prêtres sur la scene , ce qui ne doit point être souffert.*

N<sup>o</sup>. XL.

Du 19. d'Octobre 1720.

*De la Cruauté Sacerdotale.*

**U**N honnête homme se fait connoître par son humanité comme le Dieu de la bonté se fait connoître par sa miséricorde. Un homme dépourvû d'humanité ne peut avoir la grace ; on ne peut avoir à la fois l'esprit de Dieu & l'esprit de Satan ou celui d'une bête féroce. La charité Chrétienne, qui est l'effet le plus merveilleux de la grace, ne paroît être que l'humanité réchauffée par la piété. Ce qui est d'autant plus vraisemblable que la Religion Chrétienne est destinée à ramener la nature humaine à des vertus qui s'étoient affoiblies ou perdues par la chute d'Adam. Si l'homme fût demeuré dans l'état de perfection où Dieu l'avoit créé, il n'eût point eu besoin d'une alliance nouvelle.

L'humanité est donc une vertu distinctive de l'homme, sur-tout quand il est civilisé & dégagé de cette férocité qui le rendroit insociable. Mais les passions des hommes étant souvent plus fortes que la raison ou que la loi naturelle, la religion

fut

7

fut établie pour les maîtriser. Dans cette  
 vûe elle promet la faveur divine aux bons,  
 elle menace les méchans de la colere du  
 ciel dans ce monde ; elle leur annonce  
 pour l'autre des récompenses & des châ-  
 timens proportionnés à leur conduite. Tel  
 est l'objet de la religion , elle le remplit  
 lorsqu'on fait ses préceptes qui sont sim-  
 ples & raisonnables. Le précepte le plus  
 important de l'Evangile , après celui de  
 croire en Jésus-Christ , est celui qui nous  
 enjoint de nous aimer réciproquement :  
 c'est suivant le Sauveur du monde un  
 plus commandement tout nouveau.

En conséquence de cette doctrine &  
 de la douceur qui en fut la suite , les  
 premiers Chrétiens vécurent dans l'union,  
 la charité, la paix. Cependant on ne peut  
 gueres supposer qu'ils aient eu tous les  
 mêmes idées sur différens points de la Re-  
 ligion. Nous voyons que les Apôtres  
 eux-mêmes pensoient quelquefois diver-  
 sement, & mettoient même de la chaleur  
 dans leurs disputes.

Cet esprit d'amour & de charité subsista  
 chez les premiers Chrétiens jusqu'à ce que  
 des hommes menteurs & intéressés se don-  
 nerent pour les ministres du Seigneur,  
 s'arrogèrent le droit d'enseigner, seme-  
 rent la discorde parmi leurs auditeurs &

leur apprirent à se haïr. Ils les diviserent en factions , ils leur inspirerent l'esprit de parti , ils leur donnerent des mots de ralliement par lesquels ils se distinguoient du reste des Chrétiens. *Je suis* , disoit l'un , *du parti de Paul* ; un autre se disoit du parti d'Apollon , un autre de celui de Cephass &c. Rien n'étoit plus propre à nuire à la foi que ce zèle inconsidéré & sans fondement ; rien n'étoit plus propre à changer le Christianisme en cabale. On donnoit à ceux qu'on vouloit exclure des noms injurieux capables de les rendre odieux ; on imagina les noms d'*Hérétiques*, d'*Apostat*, de *Schismatique*, d'*Incrédule*, & d'autres mots équivoques , parce qu'on les crut propres à exciter la fureur & animer contre ceux à qui on les donnoit. Ces mots furent trouvés si efficaces , que jusqu'ici on ne les a point encore laissé tomber en désuétude ; l'on s'en sert encore aujourd'hui avec autant de succès qu'autrefois pour exécuter des projets impies & contraires à la religion , quand le gouvernement ne retient pas la main des fureux , & ne donne pas sa protection à l'innocence.

Lorsque sous le manteau de la Religion ces Prêtres impies eurent ainsi allumé la fureur aveugle & le zèle de leurs adhé-

rens  
qui p  
& de  
des h  
qui c  
cœurs  
les en  
leur r  
sentin  
rent  
à mas  
rent r  
gion  
tout p  
un m  
pu s'  
stere.  
Ces  
à l'int  
obstac  
en fur  
se fen  
igion  
inspire  
Cette  
de de  
base  
Prêtre  
prenat  
pugna



rens contre les Chrétiens leurs freres, qui préféroient les lumieres de l'Evangile & de leur conscience, aux ordres hautains des hommes, il se commit des cruautés qui doivent profondément affecter les cœurs de tous ceux qui les lisent ou qui les entendent raconter, pour peu qu'il leur reste de Christianisme véritable & de sentimens d'humanité. Des Chrétiens furent excités par leurs Prêtres implacables à massacrer des Chrétiens; ils se détruisirent réciproquement au nom d'une Religion qui leur prescrivait de s'aimer; le tout parce qu'ils entendoient diversement un mystere inexplicable, & qui, s'il eût pu s'expliquer, n'eût plus été un mystere.

Ces fureurs exercées par les Chrétiens à l'instigation de leurs Prêtres furent des obstacles à la conversion des hommes qui en furent les témoins; ils ne dûrent point se sentir aucun desir d'embrasser une Religion qui renonçant à toute humanité inspiroit tant de fureur à ses adhérens. Cette Religion d'ailleurs n'étoit plus celle de Jésus-Christ; elle n'avoit plus pour base que les inventions humaines des Prêtres intéressés. Il n'est donc point surprenant que les Payens eussent de la répugnance & de l'horreur pour une Reli-

gion où l'on couroit risque de perdre la vie pour une erreur involontaire & faute d'entendre les distinctions subtiles de quelques Théologiens.

C'est ainsi que des Prêtres fougueux & sans pitié ont défiguré la plus douce, la plus humaine, la plus aimable des Religions: leur zèle destructeur & violent étoit devenu si puissant & eut des effets si sanguinaires que les persécutions mêmes des payens avoient été plus avantageuses que lui au Christianisme, en ce qu'elles lui donnoient au moins le tems de respirer & de suspendre pour un tems les maux plus cruels que lui faisoient ses Prêtres; ceux-ci étant forcés de fuir & de se cacher tant que le glaive civil étoit suspendu sur leurs têtes, cessoient de semer la discorde; ainsi en dépit d'eux la Religion fleurissoit; ce qui lui arriva toujours durant les persécutions des payens que lui attiroient souvent l'humeur turbulente & la conduite séditieuse de ses ministres. Le plus grand éloge qu'on puisse faire des Prêtres est de dire que l'Eglise tira des avantages de leur méchanceté.

A peine les persécutions payennes étoient-elles cessées que celles des Prêtres recommençoient; celles que firent ceux-ci étoient bien plus cruelles que les pre-

mieres , elles joignoient autant qu'il étoit en elles la perte de l'ame à la destruction du corps. Leur vengeance n'avoit point de terme , tandis que la rigueur des payens étoit souvent & long-tems suspendue : la cruauté des Prêtres fut toujours insatiable.

Les persécutions des Payens étoient la plupart du tems excitées par les insultes que les Chrétiens faisoient à leurs temples & à leurs divinités ; quoiqu'ils eussent la vérité de leur côté ces zélés ne cessent pas d'irriter des dévots ignorans , dont la Religion ne gênoit point les passions mais servoit au contraire à les enflammer. La guerre sacerdotale se faisoit contre les ames & les pensées que rien ne peut contraindre. Les Prêtres vouloient régler leurs mouvemens invisibles & nécessaires ; ils vouloient dominer sur l'imagination , qui est aussi libre que l'air & que les vents ; il fallut parler , penser & croire suivant leurs ordres ; il fallut être ou esclave ou hypocrite. Est-il rien qui approche de cette affreuse tyrannie ? Il étoit inutile d'alléguer qu'on ne pouvoit point voir par les yeux d'autrui , on étoit puni de ce qui étoit sans remede , on étoit livré à Satan en dépit de son innocence , l'enfer étoit la récompense de

la droiture & de la sincérité; les qualités propres à mériter la faveur de Dieu allumojent la colere de ses prétendus Ambassadeurs; ceux-ci virent toujours dans la vertu, la vérité, la conscience, leurs plus formidables ennemis. Pour compléter cette barbarie que la mort & la damnation même ne pouvoient assouvir, la réputation étoit flétrie, la mémoire de ceux qui avoient péri étoit calomniée; conduite qui ne pouvoit venir que de l'esprit de mensonge qui fut, depuis le commencement du monde, le calomniateur des enfans de Dieu. La pitié devenoit un crime; parler favorablement des ennemis des Prêtres vous enveloppoit dans la ruine des hommes que l'on vouloit diffamer; la fureur Religieuse est la plus prompte à s'allumer, la plus vive tant qu'elle brûle, la plus lente à s'éteindre, si tant est qu'elle s'éteigne jamais.

On ne finiroit point si l'on vouloit rapporter des exemples de la cruauté Sacerdotale; les gens d'Eglise sont les hommes sur la terre les moins susceptibles de pitié. Ils furent toujours ingénieux dans leurs cruautés ils voulurent qu'on sentît longtems leurs coups; *ita feri ut mori se sentiat* semble avoir été la maxime de l'Eglise comme de Caligula. Ni lui, ni Néron, ni Pha-

laris ni tous ceux qui se sont fait un plaisir des supplices qu'ils faisoient endurer, n'ont inventé des tourmens aussi cruels que les Prêtres & n'ont poussé l'inhumanité aussi loin.

Il est honteux pour nous de voir que les Mahométans, dont la Religion d'après les maximes de son fondateur devoit se propager par le fer, ne laissent pas de tolérer toutes les sectes dans leurs Etats; tandis que le Christianisme, à qui les violences sont rigoureusement défendues, méconnoit la tolérance & ne peut même contenir la férocité de ses Prêtres. Ainsi les Turcs observent en ce point les préceptes de Jésus-Christ, & les Chrétiens se conduisent comme s'ils avoient abjuré l'Evangile pour adopter l'Alcoran.

De peur néanmoins qu'on ne m'accuse de partialité en faveur des Mahométans, j'ajouterai ici une triste réflexion, c'est qu'un grand nombre de Prêtres Chrétiens partagent avec ces infideles la gloire d'avoir dépeuplé l'univers ; *si ceux-ci en ont tué mille, les autres en ont tué dix mille.* Ils ont exercé les plus affreuses cruautés; ils ont été les soutiens du pouvoir arbitraire, cet instrument si efficace pour désoler les nations; ils ont été les Auteurs des guerres de Religion; en un mot ils ont banni



du monde la vertu, les talens, la science, l'abondance, la liberté, l'industrie, la population. *Tuez-les tous*, crioit un Saint Abbé, aux Soldats occupés à massacrer les Albigeois après la prise de Beziers ; *tuez-les tous*, crioit ce Moine sanguinaire, *Dieu reconnoîtra les siens & les dédommagera par la suite*. En conséquence on massacra pêle mêle deux cens mille tant Albigeois que Catholiques, qui furent immolés aux fureurs de l'Eglise.

Nos Ecclésiastiques modernes ne demandent du pouvoir que pour en faire le même usage que leurs devanciers ; c'est-là l'objet de la dispute entre l'Evêque de Bangor & ses pieux adversaires.

## N<sup>o</sup>. XLI.

Du 26. Octobre 1720.

*De la folie du Clergé qui exige des respects tandis que ses membres se déshonorent. De la justice de la tolérance & de la liberté de penser.*

**L**E plus cruel affront que le Sacerdoce puisse faire à la raison des hommes, c'est d'exiger que l'on respecte son habi-

pendant que cet habit est déshonoré par la conduite de ceux qui le portent. Il ne peut y avoir rien de sacré dans un habillement; un chapeau large & plat ne donne pas plus d'étendue à la science & à la piété; une soutane d'étamine ne donne point la grace; une ceinture ne confère pas le don de chasteté; un habit noir n'a rien de plus édifiant qu'un habit blanc, & l'on ne voit pas qu'un rabat de toile fine soit un préservatif contre les aiguillons de la chair. Il y a donc de l'effronterie dans les Prêtres à prétendre que leur habit soit sacré. Un pédant vêtu de noir n'est point au dessus du reste des hommes; il n'est en droit ni de les mépriser ni de les insulter, ni de prétendre l'impunité en vertu de son habit.

C'est un misérable sophisme dans les membres du Clergé, quand on se plaint de leurs mauvaises mœurs, que de nous dire qu'ils sont des hommes *de chair & d'os* aussi bien que les autres. S'ils ne valent pas mieux que les autres comment sont-ils propres à les corriger? S'ils ne peuvent briser leurs liaisons avec Satan, comment peuvent-ils se faire passer pour des hommes divins? Si ayant dans leur poche une commission de Dieu lui-même nous les voyons servir le Diable, ne méritent-ils pas d'être traités comme des rebelles & des

transfuges ? Des Apostats peuvent-ils se dire les Successeurs & les ayants cause des Apôtres ? Comment concilier une profession sainte avec une vie déréglée ? Un Ecclésiastique vicieux doit être plus criminel qu'un laïque vicieux, son exemple est plus pernicieux ; il a foulé aux pieds plus de considérations & de devoirs. Un Prêtre est obligé d'enseigner & de pratiquer ; en renonçant aux bonnes mœurs il renonce à sa profession ; il ne peut plus être regardé comme propre à enseigner une religion dont il se déclare l'ennemi ainsi que du genre humain. Un bon Ecclésiastique est un homme respectable, mais il est méprisable lorsque sa conduite contredit sa doctrine. Les Prêtres sont les meilleurs ou les plus méchans des hommes, ils ne peuvent être ou trop honorés ou trop méprisés. La justice ne permet pas qu'on traite également le vice & la vertu ; c'est outrager les loix divines & humaines que d'avoir le même respect pour un homme corrompu que pour un homme vertueux. Il est raisonnable de juger des hommes par leurs actions ; il est juste de les respecter ou de les mépriser selon qu'ils sont bons ou méchans sans avoir égard à leurs titres ou à leurs habits.

Le Clergé dans tous les siècles & dans

tous les pays a fait un si terrible usage de son pouvoir, qu'il est très-important pour les laïques de le restreindre. La raison & la liberté sont les deux plus grands biens que la providence puisse nous accorder ; toutes deux disparoissent dès que l'autorité sacerdotale prévaut ; elles sont trop ennemies de la fraude pour qu'on les tolere ; les ténèbres & les fers sont les plus sûrs soutiens de l'empire sacerdotal, sans eux il ne peut longtems se maintenir.

Souvenons-nous de l'Archevêque Laud qui fut arracher le Sceptre des mains d'un Roi foible pour gouverner en sa place ; il s'en servit pour faire la guerre à la liberté, la vérité, la conscience des peuples : animé par l'ambition & la cruauté il gouverna le Souverain & les Sujets. Les Magistrats n'eurent jamais le courage de protéger ceux qu'il opprimoit ; ce Prêtre, d'une naissance plébéienne, avoit l'insolence de dire *qu'il espéroit voir le tems où nul gentilhomme en Angleterre n'auroit l'impertinence de garder son chapeau sur la tête en présence d'un Prêtre.*

Si nous remontons à des tems plus éloignés parmi nous, & si nous parcourons aujourd'hui même le reste de l'Europe, nous trouverons que l'abjection & l'esclavage ont été & seront toujours le partage

des nations chez lesquelles les Prêtres ont du pouvoir ; c'est une vérité incontestable. Les Italiens sont les esclaves des Prêtres ainsi que leurs Souverains qui n'osent briser les chaînes honteuses de la Cour de Rome. Les Espagnols & les Portugais gémissent dans l'esclavage & dans la pauvreté sous la verge de fer de l'Inquisition , également formidable aux Souverains & aux Sujets. Les persécutions suscitées en France contre les Protestans ont appauvri & dépeuplé ce Royaume longtems gouverné par un monarque qui fut lui-même l'esclave d'un Jésuite.

Rendons graces à Dieu de ce que notre Clergé n'a point d'autre pouvoir que celui d'exiger les dixmes , & n'a d'autres privileges que ceux que la loi lui donne. Les Prêtres qui prétendent de droit divin un autre pouvoir que celui d'exhorter , démentent le Nouveau Testament & nous disent une absurdité. C'est à la loi , c'est à la nation qui fait la loi , qu'ils doivent leur subsistance ; c'est un attentat qui devrait être puni que de s'arroger des droits indépendans. On m'assure que c'est un crime capital dans un Protestant de ce Pays d'embrasser la Religion Romaine , de quel droit nos Prêtres ont-ils donc le front de débiter en chaire les



maximes odieuses de cette Religion sanguinaire , qui ne peut se soutenir que par la violence & la fraude ? Ne devoit-on pas punir ceux qui adoptent ces principes détestés ?

Quelques Ecclésiastiques , pour colorer ces prétentions , disent que le Clergé prétend jouir d'un pouvoir , mais que ce pouvoir n'est point *indépendant*. Cependant il paroît que dans le cas dont il s'agit c'est une pure contradiction ; car s'il est question d'un pouvoir qui dépende d'un autre pouvoir , ce ne sera plus qu'une juridiction subalterne soumise à une autorité supérieure qui peut régler ses opérations , & c'est-là tout ce que nous demandons.

Il y a certainement de l'injustice & de l'impiété à refuser la tolérance à tous ceux qui ont des opinions différentes des nôtres en matière de Religion , lorsqu'ils se conforment à nos loix & se soumettent à notre gouvernement civil ; la sincérité suffit pour justifier leurs sentimens Religieux , & si même ils en manquoient , ce seroit à Dieu seul de les juger , il a seul le droit de les punir. Dans les choses qui regardent la conscience celui qui fait de son mieux agit très-bien , quand même il se tromperoit ; chacun doit se déci-

der lui-même, celui qui sans examen suit les idées d'un autre est un disciple de l'homme & non celui de Dieu. De même que nous avons le droit d'examiner la vérité d'une Religion, nous avons celui de la quitter dès qu'elle nous paroît fautive ; mais si elle soutient l'examen & si nous la trouvons vraie , notre adhésion sera fondée sur notre propre jugement & non sur l'autorité. Si nous n'avons point le droit d'examiner, de quel usage seroit la persuasion , qui suppose le doute ? A quoi serviroit la lecture de l'Ecriture Sainte qui suppose de l'intelligence ? Nous ne croyons une chose que lorsque nous la jugeons vraie , nous ne pouvons la croire quand nous la jugeons fautive. Punir également les hommes pour avoir des yeux & pour n'en avoir point , c'est une conduite infernale & tyrannique , dont pourtant nos Prêtres ont le front de ne pas rougir.

Les hommes different tous les jours d'opinions sur des choses qui sont du ressort de leurs sens ; est-il donc possible que nous soyons d'accord sur des choses invisibles ou qui ne frappent point nos sens ? Nos docteurs eux-mêmes sont perpétuellement en querelle ; chacun d'eux veut nous soumettre à ses opinions parti-

gulières. Nous ne pouvons nous soumettre à toutes à la fois, qu'ils nous disent donc quelle est celle que nous devons préférer? La même raison qui nous empêche de croire chacun d'eux, fait que nous ne devons croire aucun d'entre eux sur leur parole.

De plus il est juste que tous les Citoyens soient également employés dans un Etat qu'ils sont également disposés à bien servir. Un Magistrat n'a point affaire dans l'exercice de sa charge des spéculations qui regardent l'autre vie ; il importe fort peu au Souverain que quelques-uns de ses Sujets aiment mieux un manteau qu'un surplis. Il ne doit consulter & favoriser que ceux qui sont capables de servir utilement la Société ; ils n'ont pas besoin pour cela de savoir s'il vaut mieux réciter que chanter ses prières , ou si un Evêque a plus d'affinité qu'un Prêtre avec St. Paul.

Les mots d'*Evêque* & de *Prêtre* désignent les mêmes personnes & les mêmes fonctions dans l'Ecriture : il est vrai que les partisans de notre Eglise-haute ont prétendu qu'en cela la Bible s'étoit trompée , tandis qu'ils avoient la raison de leur côté ; ils ont fait de la dignité Episcopale & de la Prêtrise deux choses fort

opposées & souvent ils ont tâché de nous faire égorger pour nous prouver la bonté de leurs raisons.

Il faut convenir qu'un Diocèse & le droit de siéger dans la Chambre des Seigneurs sont des raisons qui prouvent sans réplique les droits divins de l'Episcopat ; il n'y a pas moyen de réfuter cet argument ; autant vaudroit-il disputer à un marchand de la côte de Guinée sur le droit de vendre des Negres. D'ailleurs un homme d'importance qui jamais ne se donne la peine de prêcher ni de faire des miracles, qui a une table bien servie, & un bon Equipage, qui jouit de toutes les superfluités de la vie, nous prouve évidemment qu'il est le Successeur des Apôtres, leur héritier légitime ; il est bien surprenant que l'on puisse en douter !

Néanmoins comme les choses les plus claires deviennent douteuses, graces aux Théologiens qui ont le talent de faire naître des difficultés où personne n'en trouve, je crois pouvoir avancer que le Docteur qui marche à pied peut être aussi fondé à soutenir son opinion que le grave Prélat qui appuye le sien d'un carosse à six chevaux ; le premier devrait être autant favorisé par le gouvernement, quand ses sentimens & sa conduite s'accordent avec

la constitution de l'Etat. Je ne crois pas qu'une foule de pratiques & de cérémonies, dont l'Ecriture a oublié de faire mention & que quelques-uns de nos Prêtres ont pourtant décidé nécessaires, puissent influencer sur notre bonheur temporel; je ne suis nullement convaincu que ces choses importantes contribuent à éclairer l'esprit ou à rendre l'ame plus honnête. Ce n'est pas l'éducation ou la naissance qui doivent former un bon Chrétien, c'est l'Ecriture-Sainte & le raisonnement; c'est l'attachement au bien-être & à la liberté de son pays qui fait un bon Citoyen. Je ne puis m'empêcher de faire mention ici d'un cri qui a longtems retenti dans nos oreilles; il consistoit à dire que *point d'Evêques point de Roi*. Cet argument solide fut employé avec un succès vraiment royal par Jacques I., quand devenu l'un des Commissaires du Clergé il disputa contre les Puritains, dans la conférence de Hamptoncourt, d'une manière qui fit beaucoup d'honneur à la dignité d'un si grand Prince. C'étoit en effet le meilleur qu'il pût employer, il l'accompagna de juremens qui firent triompher l'Archevêque & le haut-Clergé; en revanche ils lui communiquèrent les dons du St. Esprit.



Quoi qu'il en soit, cette maxime a ci-devant fait remplir nos prisons de Presbytériens, & elle en força un grand nombre de fuir en Amérique, ce qui a dû dépeupler le royaume & affoiblir la Religion Protestante, le tout pour entretenir la bonne intelligence entre le Monarque & ses Evêques. Cependant ce ne furent ni les Evêques ni leurs adhérens qui rétablirent Charles II., ce furent de vrais Presbytériens qui en furent ensuite récompensés par des amendes & des emprisonnemens.

La fidélité au Souverain n'est point un appanage réservé à l'Episcopat. Ce sont communément des Evêques qui ont causé le plus d'embarras au Souverain & au peuple; il est facile de le prouver. Nos Evêques pendant près d'un siècle avant la révolution sont entrés dans tous les projets pour établir la tyrannie du Prince & l'esclavage des sujets, tandis que les Presbytériens s'opposèrent fortement au pouvoir arbitraire & vécurent en paix sous les Princes qui les traitèrent en sujets. S'ils ont pris les armes lorsqu'ils furent opprimés, les Episcopaux en ont fait tout autant & souvent sans avoir d'aussi fortes raisons qu'eux. Je doute fort que sans les Presbytériens nous eussions notre constitution

actuelle, notre Monarque, notre religion présente. Il est évident que la plupart de nos Ecclésiastiques ont des maximes qui leur sont entièrement opposées ; on leur voit soutenir les principes les plus odieux du Papisme, qui sont propres à saper les fondemens de notre sûreté & de la Succession au trône. On est tout surpris de voir l'esprit qui régné aujourd'hui dans le haut-Clergé ! —

L'Assemblée du Clergé se déchaîne contre ceux qui attaquent le Papisme & le Parti Jacobite. L'esprit du Papisme & de la révolte régné à Oxford, nos adversaires m'épargnent la peine de le prouver. On cherche à répandre le mécontentement partout ; on justifie le parjure ; on exige des sermens pour s'assurer des consciences, & ceux qui les prêtent prouvent qu'ils n'en ont point. Leur doctrine s'accorde avec la pratique, on perd son ame pour obtenir des bénéfices. La corruption gagne les laïques. L'Antéchrist auroit-il une conduite plus abominable ? est-ce donc à des hommes qui se conduisent en Athées à conduire les autres dans les voyes de la Religion ?

M. Locke disoit à Guillaume III. que nos Universités, si elles demeuroient sur le même pied, finiroient un jour par dé-

truire la nation, lui-même, ou ses successeurs; elles ont depuis tâché de vérifier sa prédiction. Ce Prince étoit si convaincu de cette vérité qu'il voulut, de l'avis du Duc de S \* \* \* faire des réglemens pour ces deux corps. Mais ce Seigneur quitta peu après les *Whigs* pour prendre le parti des *Tories*. Ce qui empêcha le projet de s'exécuter & la réforme d'avoir lieu. Chacun fait à quel point & avec quelle promptitude ces deux pépinières ont depuis corrompu & enflammé le peuple; la nation s'en ressent encore; sans elles nos impôts seroient diminués & nous aurions moins de soldats à soudoyer.

## N<sup>o</sup>. XLII.

Du 2. Novembre 1720.

### *De l'Athéisme du Haut-Clergé.*

**H**obbes lui-même reconnoît dans son *Leviathan* que la Religion ou le culte de la Divinité est une chose naturelle à l'homme; & il cherche à en découvrir la cause dans sa nature. Il n'est point d'Histoire ou de Relation de voyage qui nous parlent d'un pays civilisé, sans Religion, sans Prêtres, sans Temple & sans culte. Les hommes dans tous les âges

ont été si disposés à la Religion que plutôt que de n'en point avoir une ils ont rendu leurs hommages aux êtres les plus méprisables ; il n'y a point d'absurdités qu'ils n'ayent crues ou pratiquées d'après les ordres de ceux qui se sont arrogé le droit de les guider. Il a toujours suffi d'enseigner la Religion pour que l'on crût que tout ce qu'on enseignoit tenoit à la Religion.

„ Les Egyptiens, dit l'Auteur d'Hu-  
 „ dibras, ont adoré des Chiens, & firent  
 „ la guerre pour la foi. D'autres ado-  
 „ roient un Rat & souffrirent le martyre  
 „ pour son Eglise; les Indiens se sont  
 „ battus pour la vérité d'une dent d'E-  
 „ léphant ou de Singe; mais nul animal  
 „ ne fut assez bête de se battre pour  
 „ l'homme ou de le prendre pour son  
 „ Dieu. Les bêtes avoient trop d'esprit  
 „ pour cela; elles se connoissoient trop  
 „ bien elles-mêmes ainsi que nous.” Cette  
 disposition ne s'est point affoiblie dans  
 le monde. Les payens ou idolâtres s'en  
 ressentent eux-mêmes, & bien des Chré-  
 tiens sont plus disposés à l'absurdité & à  
 la folie que les payens ou les idolâtres.  
 Les Papistes, les Arméniens, les Grecs &  
 d'autres Sectes Chrétiennes adorent un  
 Dieu de Paix; indépendamment de beau-

coup d'autres extravagances ils ont celles de livrer leurs personnes, leurs consciences & leurs biens à la merci de leurs Prêtres, ainsi que de se haïr, de se damner, de se persécuter, de se brûler réciproquement, ainsi que tous ceux qui ont des opinions différentes de celles de ces Prêtres: en cela ils surpassent en déraison les Payens tant anciens que modernes, qui se tolèrent les uns les autres, & qui jamais n'ont persécuté avec la même fureur que des hommes qui se disent Chrétiens.

Une nouvelle preuve que la Religion est naturelle à l'homme, c'est qu'aucune Histoire ne nous fait voir nulle part une nation qui ait jamais pû adopter le Système de l'Athéisme, c'est-à-dire celui qui nie formellement l'existence de la Divinité, d'une providence, la nécessité de son culte &c. Non-seulement la Religion est naturelle à l'homme, mais encore elle a été regardée comme nécessaire au gouvernement par les Princes mêmes qui dépourvus de Religion ont pourtant voulu que leurs sujets en eussent une, parcequ'ils savoient son influence & son pouvoir sur les esprits des peuples.

Outre cela nous voyons la Religion appuyée par les Théologiens & les Prêtres, qui sont par-tout très-nombreux, & qui



se montrent fort zélés pour les formes du culte qu'ils professent, à cause du profit qui en résulte pour eux. Si une Religion vient à tomber en discrédit, ils en sont quittes pour en adopter une autre, pour laquelle ils se montrent aussi zélés; nous les avons vus en cinq ans en changer jusqu'à trois fois en Angleterre sous les régnés d'Edouard VI., de Marie & d'Elisabeth; dans ces différens changemens le nombre des Prêtres qui refuserent de se prêter aux circonstances ne monta jamais à deux cens.

Il est vrai que l'on se plaint tous les jours très-vivement des progrès de l'Athéisme, mais ces plaintes me paroissent très-peu fondées; elles semblent être imaginées par notre Clergé, pour calomnier nos meilleurs Chrétiens, c'est-à-dire des hommes qui reconnoissent l'autorité divine sans reconnoître celle des Prêtres, de quelque Secte qu'ils puissent être.

Il ne peut donc y avoir aucun danger de voir la Religion renversée; tant que les hommes seront des hommes ils auront une Religion, elle sera toujours fondée sur les dispositions générales qu'ils ont reçues de la nature; cette Religion aura des formes adaptées aux vues des Souverains du monde, qui suivant leurs idées les prescriront

eux-mêmes, ou bien les laisseront prescrire par les Prêtres au reste de leurs sujets.

Ce n'est donc que pour faire du bruit que nos grands Prêtres nous parlent sans cesse des dangers dont nous sommes menacés de la part de l'Athéisme & de l'incrédulité. Il paroît qu'en répandant ces bruits ils n'ont en vue que de nous donner le change, afin de suivre leur projets ambitieux & intéressés; les peuples allarmés de l'Athéisme sont disposés à seconder leurs Prêtres pour les aider à l'étouffer, ils deviennent zélés comme eux: jamais ces Prêtres ne manquent de tirer parti des terreurs paniques du vulgaire; c'est alors qu'ils établissent des dogmes & des pratiques utiles pour eux-mêmes, en faisant croire que ce sont des moyens de s'opposer à l'Athéisme & de l'anéantir.

Ainsi ce que nous avons vraiment à craindre c'est que sous prétexte de défendre la Religion, on n'introduise le fanatisme & la persécution, aussi bien qu'une foule de pratiques superstitieuses qui tendent à troubler le repos public & celui des citoyens, à persécuter la vertu, la science, les talens, l'amour de la liberté, en un mot les qualités les plus estimables; c'est à cette conduite qu'on peut donner le nom d'*Athéisme pratique*; c'est lui qui est vraiment dan-

gereux ; enfin c'est cet *Athéisme* que les Prêtres ont véritablement introduit dans la plupart des contrées du monde où il a renversé la Religion de Dieu pour établir par-tout la Religion du Prêtre ; où il a rendu les hommes insociables & méchans par des motifs de conscience ; où il a fait disparoître le vrai culte pour s'établir en sa place.

Qu'importe à un homme qui croit en Jésus-Christ d'être persécuté pour sa Religion par un Papiste, à qui sa Religion fait un devoir de persécuter, ou par un Athée, qui persécute, soit pour se défendre lui-même, soit pour se procurer des avantages temporels, soit pour partager avec les Prêtres les profits qui résultent de la persécution ? Une guerre civile ou étrangère entreprise par des dévots zélés par un motif de conscience ou pour le bien de la Religion, est-elle moins cruelle que si elle avoit été entreprise par des Athées par des motifs d'ambition, de gloire, d'avarice, de cruauté ? Les passions, les animosités, les querelles excitées par des Prêtres, sont-elles donc moins dangereuses, moins cruelles, moins nombreuses que celles des hommes qui sont imbus des principes de l'Athéisme, & qui en abusent en en tirant de fausses conséquences ? N'est-il pas égal

pour un mari que celui qui le déshonore soit un Athée , qui ne se confesse point, ou un Prêtre Catholique Romain qui se confesse à un autre Prêtre , qui ne manquera pas de lui remettre ses péchés ?

Enfin n'est-ce pas voler & attaquer la liberté & les biens que d'inventer , comme font les Prêtres , des fraudes pieuses pour extorquer l'argent des peuples afin de faire subsister une Armée de fainéans qui vivent inutiles dans des monastères & des maisons Religieuses ? Les Ecclésiastiques en cela ne font-ils pas autant de mal que si des *Athées* par un artifice profane nous tiroient notre argent pour faire subsister une Armée de soldats , ou si par des ruses ils pilloient le public pour accomplir leurs mauvais desseins ?

Cela posé , je ferai voir dans les feuilles subséquentes que notre haut-Clergé cherche à introduire l'*Athéisme* & l'irreligion ; le tout afin de mettre le public en garde contre ce danger ; pour qu'il apprenne à redouter l'*Athéisme* véritable ; pour qu'il cesse d'être *Athée* , c'est-à-dire , adorateur de ses Prêtres ; pour qu'il tourne ses regards & ses hommages vers Dieu & Jésus-Christ , qui sont les seuls Auteurs de la vraie Religion.

N<sup>o</sup>. XLIII.*Du 9. Novembre 1720.**Continuation du même sujet.*

**J**E m'acquitte de la promesse que j'ai faite dans ma dernière feuille & je vais faire voir comment par une suite de leur conduite les mauvais Prêtres contribuent à propager l'Athéisme & l'irreligion, ou ce que j'appelle *l'Athéisme pratique*.

Je commencerai par examiner le parjure & les faux sermens. D'abord c'est une vérité reconnue que les sermens ou quelque chose d'équivalent sont utiles & nécessaires en plusieurs occasions à la politique & au gouvernement des Etats; ce sont les sermens qui assurent les traités entre les Puissances, qui maintiennent les propriétés, qui contribuent au châtimement des malfaiteurs. En second lieu je dirai que c'est une vérité reconnue par tout le monde qu'un serment est un acte solennel tant dans la Religion naturelle que dans la Religion révélée; que l'on doit observer fidèlement les sermens prêtés au gouvernement; qu'il ne peut y avoir de preuves plus évidentes d'irreligion, point d'outra-



ge plus marqué envers Dieu ; point d'injustice & de fraude plus indignes envers les hommes que le parjure ; en un mot qu'il n'y a rien qui intéresse plus la gloire de Dieu & le bien-être du genre humain que la fidélité à ses sermens. Que les sermens doivent être entendus dans le sens de ceux qui les font prêter ; qu'en les prononçant le cœur doit concourir avec les lèvres ; qu'en prêtant un serment on ne doit point avoir de restrictions mentales ; qu'on ne doit point avoir dessein de les violer, ni les prêter dans le dessein de s'en repentir ou de les éluder par la suite.

Cependant il est certain que sur l'article des sermens les Athées ne peuvent être plus irreligieux que plusieurs de nos membres de la haute Eglise guidés par leurs Prêtres qui prétendent quelquefois que nos Rois ne sont point liés par les sermens qu'ils prêtent à leur sacre, & qui d'autres fois nous assurent que les peuples ne sont point tenus d'observer leurs sermens de fidélité au Souverain ; c'est-à-dire que tantôt ces Prêtres soutiennent que le Souverain, en vertu de son pouvoir illimité, est en droit de violer son serment, & tantôt ils soutiennent que l'on peut violer son serment au Souverain

pour limiter son pouvoir & pour lui déf-  
 obéir. Sous le règne actuel les parjures  
 de cette seconde espece sont devenus à la  
 mode, comme nos Prêtres le prouvent  
 par leurs rebellions ouvertes, par les dis-  
 cours insolens qu'ils tiennent sur le Mo-  
 narque, par les efforts qu'ils font pour  
 lui aliéner les cœurs de ses sujets, par les  
 mécontentemens qu'ils inspirent contre  
 son gouvernement, par les efforts qu'ils  
 font pour affoiblir son autorité, par la  
 joye qu'ils montrent dans toutes les cala-  
 mités publiques & lorsque les autres na-  
 tions de l'Europe prennent des mesures  
 contraires aux intérêts de Sa Majesté; en-  
 fin par le ridicule qu'ils jettent sur les  
 sermens qu'on prête à l'Etat, au sujet  
 desquels ils nous citent, comme ils fe-  
 roient l'Ecriture, un passage d'Hudibras  
 qui dit „ que c'est celui qui oblige de  
 „ prêter un serment qui s'engage, & non  
 „ celui qui le prête pour son intérêt.  
 „ D'après cela comment peut-on dire  
 „ qu'un homme viole un serment qu'il  
 „ n'a jamais prêté?”

Ce n'est point en se fondant sur les  
 principes de l'Athéisme & de l'irreligion  
 que nos Prêtres se conduisent ainsi; ce  
 n'est pas pour tourner la Religion en ri-  
 dicule, ou pour se moquer des récompen-

ses & des châtimens de l'autre vie; c'est au contraire par un principe de leur Religion qu'ils se rendent complices des parjures, des séditions, des révoltes, des trahisons, dont ils se croient en conscience obligés de se rendre coupables. En commettant ces excès, ils s'imaginent être des hommes très-religieux, très-zélés pour le bien de l'Eglise, très-orthodoxes, très-ennemis des hérétiques & des fausses Religions. Aucun d'eux jusqu'ici ne s'est élevé contre ces sortes de parjures, au contraire ils les applaudissent & blâment ceux qui suivent une conduite opposée, ou qui s'en tiennent à leurs sermens, ce qui tend, sans doute, à favoriser cette pratique odieuse autant que si l'on prêchoit en sa faveur, en prévenant néanmoins les clameurs qui s'éleveroient contre eux s'ils prenoient ouvertement la défense du parjure.

Il est aisé de sentir que c'est dans l'Eglise Romaine que nos Prêtres ont puisé cette conduite & ces maximes abominables. Personne n'ignore que le Pape s'est de tout tems arrogé le droit de dispenser des sermens les plus solennels & les plus sacrés; on fait que la Cour de Rome regarde toujours comme nuls les engagemens pris avec des hérétiques. On fait

que le Vicaire de Jésus-Christ a mille fois dispensé les sujets du serment de fidélité qu'ils avoient prêté à leurs Souverains légitimes, & que souvent il leur a fait un devoir religieux de la révolte & de la trahison. Enfin on fait que le Pontife Romain a souvent excité les Princes de sa communion à violer indignement les traités faits avec les hérétiques & les infidèles malgré les sermens les plus saints, & leur a fait un devoir religieux d'outrager le nom de Dieu qu'ils avoient attesté dans leurs engagements.

Si l'on doutoit de la vérité de ces imputations, que l'on ouvre le *Recueil des Epîtres & des Brefs de Clément XI.* & l'on trouvera à la page 179. du tom. II. que ce Vicaire de Jésus-Christ s'exprime en ces mots „ tous les engagements pris par des „ Catholiques en faveur des Protestans „ sont entièrement nuls & sans valeur „ dans leur principe, toutes les fois qu'ils „ sont préjudiciables le moins du monde „ à la foi Catholique, au salut des ames, „ ou aux droits de l'Eglise; quand bien „ même ces engagements auroient été à „ plusieurs reprises ratifiés & confirmés „ par serment.” Les Princes Protestans doivent apprendre de là le fond qu'ils peuvent faire sur les traités conclus avec les

Puissances de la communion Romaine ; nos Rois verront combien ils peuvent compter sur la fidélité de leurs sujets Papistes, qui se rendroient coupables envers Dieu & l'Eglise s'ils observoient les sermens qu'ils leur font. Les Souverains Catholiques eux-mêmes sentiront que leurs sujets ne leur obéiront que tant qu'ils seront eux-mêmes dans les intérêts de l'Eglise, c'est-à-dire tant que les Prêtres auront lieu d'être contents de ceux qui nous gouvernent. Il est aisé de voir que ces maximes sont faites pour détruire totalement les liens qui subsistent entre les Sujets & les Souverains ; elles doivent mettre les Prêtres à portée de disposer des couronnes & de détrôner les Rois.

Ce sont néanmoins ces maximes odieuses que semblent adopter nos Ecclésiastiques de l'Eglise-haute. Cela posé, quelle différence y a-t-il entre eux & des Athées ? Ceux-ci, même dans l'idée fautive & peu réfléchie que la plupart des hommes en ont, peuvent-ils être moins liés qu'eux par leurs sermens ? Peuvent-ils être des sujets moins attachés & moins fideles ? Ne regarde-t-on pas en général les Athées comme des hommes dangereux, parce qu'on s'imagine, (à la vérité fausement) qu'ils ne peuvent point être retenus par  
des



des sermens , mais ceux qui prétendent que les sermens ne doivent point lier, ne sont-ils pas tout aussi dangereux? Peut-on dire quelque chose de plus défavorable des Athées que ce que M. Lesley nous dit des Protestans d'Irlande, *que le Parlement ne peut dresser une formule de serment que le Clergé ne soit disposé à prêter?* Le Roi George I. n'a-t-il pas autant à craindre de ses Sujets religieux, factieux, rebelles, attachés à l'Eglise, qu'il auroit à craindre de Sujets rebelles, parjures & Athées?... Oui, des hommes de cette trempe sont aussi dangereux que des Athées & même plus dangereux que ceux-ci, & plus à craindre que les impies les plus déterminés, quand même ces Athées & ces impies seroient tels par leurs principes qu'on le suppose sans fondement. Ce qui rend encore ces hommes zélés pour l'Eglise plus coupables, c'est qu'ils ont l'audace de prétendre puiser leurs maximes dans l'Ecriture-Sainte, & se distinguer par leur attachement pour le Souverain, à qui ils assurent que l'on ne peut jamais résister, tandis qu'ils ne cessent eux-mêmes de lui résister ouvertement.

Aussi ces Chrétiens si religieux peuvent être mis sur la même ligne que les Athées considérés sous le point de vue

le plus défavorable : ils sont dans la pratique ce que des hommes peu judicieux & peu accoutumés à réfléchir, s'imaginent que doivent être nécessairement ceux qui sont dans les principes de l'Athéisme. Ils ne diffèrent de ces derniers que dans la spéculation : mais quel avantage résulte-t-il pour leur prochain de leur croyance en Dieu, ou de leur Religion, tandis qu'ils agissent comme s'ils ne croyoient point, & qu'ils mettent leur conduite en perpétuelle contradiction avec les mêmes principes sans lesquels ils soutiennent qu'il est impossible d'être honnête homme. En effet, ne font-ils pas les mêmes choses pour lesquelles on nous dépeint l'*Athéisme* comme un Systême pernicieux ? Or je demande à tout homme de sens si l'Athéisme même avec l'influence que les superstitieux lui donnent sur les mœurs & sur la conduite, ne seroit pas préférable à une Religion qui pervertiroit les cœurs des hommes, & qui en feroit des sujets dangereux. Pour moi j'aimerois infiniment mieux traiter avec un Athée & courir le risque d'avoir à souffrir quelque chose de ses vices qui au fond sont ceux de l'espèce humaine, plus ou moins modifiés par le tempérament, l'organisation, & les circonstances, que de traiter

avec  
gion  
crim.

Con

J E  
jet q  
ligion  
de c  
libre  
ne p  
M  
pays  
matie  
tenus  
s'ils  
y con  
ne r  
qu'el  
renve  
un I  
princ

avec un fanatique orthodoxe que sa Religion rendroit complètement méchant & criminel par conscience.

## N<sup>o</sup>. XLIV.

*Du 16. Novembre 1720.*

*Continuation du même sujet. Le Clergé prouvé Hobbiste.*

**J**E me crois encore en droit d'accuser le Clergé d'Athéisme dans la pratique relativement à la tolérance, objet qui intéresse l'essence même de la Religion; en effet la Religion est une affaire de conscience & doit dépendre du choix libre des hommes; ainsi sans tolérance il ne peut y avoir de Religion au monde.

M. Hobbes prétend que dans chaque pays le Magistrat civil est législateur en matière de Religion, que ses sujets sont tenus de lui obéir sur ce point, & que s'ils le refusoient il seroit en droit de les y contraindre par la force. Cette Doctrine renferme un *Athéisme spéculatif*, vû qu'elle détruit la souveraineté de Dieu, renverse son autorité & les loix, & fait un Dieu du Magistrat civil; comme ces principes anéantissent toute Religion, en

ce qu'ils ôtent aux hommes le droit de suivre leur conscience qui constitue la base & l'essence de toute Religion, ils s'enfuit qu'ils tendent à introduire l'Athéisme pratique, puisqu'en conséquence le Souverain aura le droit de troubler, de persécuter, d'emprisonner, de tourmenter, de faire périr les meilleurs de ses sujets; il en résultera des disputes & des guerres civiles sur des objets religieux; & d'après ces principes les hommes n'étant soumis qu'aux loix du Magistrat civil, les motifs de la conscience qui nous portent à faire de bonnes actions seront entièrement détruits.

On voit donc que les principes spéculatifs de nos Prêtres diffèrent très peu de ceux des Athées, & la conduite qui en résulte doit être précisément la même, c'est-à-dire, que nos Prêtres seront Athées en pratique. 1°. Quant aux principes spéculatifs de notre haut-Clergé, quoiqu'il nous parle sans cesse de *loi divine*, de *Bible*, de *conscience*, il est évident qu'il cherche à détruire toutes ces choses, puisqu'il soutient que le Magistrat civil a le droit de contraindre les hommes, par ses loix & par la force, d'embrasser la vraie Religion, ce qui ne signifie rien sinon que le Magistrat a le

droit  
ligio  
garde  
vraye  
To  
plove  
que  
mêm  
ils p  
se so  
hom  
consc  
est r  
consc  
voir  
M  
est p  
ceux  
tions  
si en  
plaisa  
guste  
dans  
n'éton  
e p  
ser le  
dém  
enter  
quel  
Princ

droit de forcer à embrasser sa propre Religion, qui fera toujours la seule qu'il regardera comme la meilleure & la plus vraie.

Tous les argumens que le Clergé emploie en faveur de l'autorité Ecclésiastique & de l'unité de l'Eglise décelent de même l'Athéisme; en effet ne soutiennent-ils pas qu'en matière de Religion on doit se soumettre à des hommes; ou que les hommes sont obligés de soumettre leurs consciences, à d'autres hommes? Ce qui est renverser la loi de Dieu, la Bible, la conscience, autant qu'en donnant le pouvoir de contraindre au Magistrat civil.

Mais de tous leurs argumens il n'en est point qui sentent plus l'Athéisme que ceux qu'ils opposent à toutes les innovations en matière de Religion. Ils en sont si ennemis qu'ils nous citent avec complaisance l'avis que Mécène donna à Auguste *de suivre toujours la Religion établie dans son pays, vû que toutes les nouveautés n'étoient propres qu'à fomentér des séditions, & pouvoient devenir un moyen de renverser le gouvernement.* Or cet avis est évidemment favorable à l'Athéisme; il fait entendre qu'Auguste, sous le règne duquel notre Sauveur est né, ainsi que les Princes ses successeurs, n'auroient jamais



dû permettre le Christianisme qui est la plus pure & la plus pacifique des Religions, vû qu'elle étoit une nouveauté dans l'Empire Romain.

En second lieu. La pratique qui découle des principes de nos Prêtres est la même que celle qui, selon l'opinion commune, découle de ceux de l'Athéisme. En effet ne voyons-nous pas un grand nombre de Souverains ou de Magistrats civils exercer le droit que nos Prêtres leur attribuent? Ne les voyons-nous pas emprisonner, persécuter, tourmenter leurs sujets pour la Religion, usurper les droits de l'homme, violenter les consciences sur ce qu'elles regardent comme prescrit par la loi divine? Que pourroit-on faire de plus d'après les principes de l'Athéisme, supposé même que les conséquences que nos déclamateurs superstitieux tirent de ces principes, en découlent nécessairement, ce que je n'ai pas le tems d'examiner ici? Les notions tirées de la Bible, de la conscience, de la loi de Dieu, quelque incompatibles qu'elles soient avec les loix pénales en matière de Religion, ne rendent-elles pas nos gens d'Eglise aussi ardens persécuteurs que s'ils agissoient d'après les principes du Hobbesisme? Nous pouvons nous en convain-

ere par ce qui se passe dans la plûpart des contrées , où l'on exerce des violences sur les consciences des hommes en raison du crédit, de l'influence & du pouvoir des Prêtres. Le zèle persécuteur n'est point diminué par les préceptes de Jésus-Christ qui nous ordonne de méditer les Ecritures, & qui n'envoya jamais personne au Magistrat civil ou aux Prêtres pour l'intelligence de la Bible. Les préceptes formels du Sauveur qui recommande par-tout l'amour du prochain, l'indulgence pour ses défauts, la charité universelle, & qui a dit que c'est à l'affection mutuelle que l'on reconnoîtroit ses disciples, ne sont point capables de contenir les Prêtres, & de les empêcher d'exciter la haine & la fureur dans les cœurs de leurs dévots, à qui ils ne semblent enseigner qu'à détester ceux qui leur déplaisent, doctrine qu'ils inculquent avec tant d'ardeur que l'on diroit que c'est en cela qu'ils font consister toute la Religion. Ils font, sans doute, plus de mal par là que l'on ne pourroit en attendre des Athées décidés, vû que l'Athéisme n'est point capable de brouiller les hommes pour la Religion, tandis que manquer à la charité est incompatible avec la Religion.

Pour peu qu'on lise notre Histoire on verra combien cet Athéisme pratique a fait de ravages en Angleterre, même depuis la réformation; car je ne parle point des tems antérieurs, où cet *Athéisme Sacerdotal* étoit dans toute sa force. Nous voyons que l'on a continuellement opprimé, tourmenté, emprisonné, pendu, brûlé des milliers de citoyens pour la Religion; surquoi l'on me permettra d'observer 1°. que les membres de la haute Eglise se sont toujours montré zélés pour faire établir & pour soutenir les loix pénales, & qu'ils les ont toujours fait exécuter avec la dernière barbarie quand ils ont été chargés de leur exécution. On en voit la preuve dans les procédures de la Chambre-Etoilée, à laquelle présidoit l'Archevêque Laud; l'on y trouve des amendes exorbitantes, des nez fendus, des oreilles coupées, des visages marqués d'un fer chaud, des fustigations, des carcans, des emprisonnemens perpétuels; les bannissemens étoient les châtimens les plus ordinaires: Laud se découvrit la tête en prononçant une de ces sentences contre Leighton, pour en rendre grâces à Dieu. Un Seigneur s'étant récrié sur la rigueur de la sentence, le Prélat lui fit entendre qu'elle ne seroit point exécutée: nonobstant cette promesse l'Archevêque, depour-

vu des foibleſſes d'un laïque , la fit exécuter dans toute ſa rigueur.

2°. Les Commiſſaires du Clergé exigeoient un ſerment de ceux qui étoient forcés de comparoître devant leur tribunal pour cauſe de Religion, ſerment injuſte qui les obligeoit de s'accuſer eux-mêmes de ce dont on leur faiſoit un crime , & qui n'étoit fondé ſur aucun acte du Parlement. On peut juger de la façon dont les Prélats uſoient de ce droit de faire prêter ſerment aux accusés par ce qu'écrit à ce ſujet le Lord Burleigh Grand-Tréſorier, à l'Archevêque Whitgift; il lui mande que *les Inquiſiteurs d'Eſpagne ne ſe ſerviroient pas de plus de ruses pour enlancer leur proie.*

3°. J'observe que toutes les fois que le Parlement ſe montra diſpoſé à mettre en pratique les préceptes de douceur & de charité de notre Sauveur, en annulant des loix pénales & ſanguinaires , les Evêques ſe ſont toujours oppoſés à leur abrogation. En 1677. les Evêques s'opposèrent à l'abrogation de la loi qui condamnoit les hérétiques au feu.

4°. Les perſécutions depuis la réformation n'ont eu pour objet que des puérilités & des choſes de nulle importance; il ſ'agiſſoit de ſurplis , de bonnets, de

cérémonies, &c. Le sujet le plus important d'une persécution fut quand nos grands Prêtres voulurent intéresser la Religion à défendre pour les dimanches les Sermons de l'après-dîner, & prétendirent, pour faire pièce aux Puritains & aux Presbytériens, que l'on dansât & que l'on jouât aux cartes; ceux-ci étoient assez impies pour croire qu'il falloit passer le tems dans le recueillement pendant le reste de la journée. Beaucoup d'honnêtes gens ont été bien tourmentés pour ne point se conformer à ce nouvel article de foi.

Mais graces aux soins de notre glorieux Monarque, cet Athéisme sacerdotal commence à disparoître. Sa Majesté, en montant sur le trône, s'est déclarée pour la tolérance, elle permet à ses sujets d'avoir de la Religion & de la conscience. La persécution commencée par un Prêtre de l'Eglise-haute contre l'honnête Whiston cesse; son persécuteur est frustré de l'espérance d'obtenir un Evêché qui le dédommage de ses fraix. L'Evêque de Bangor a prêché l'autorité de Dieu & du Christ en présence de Sa Majesté, qui en qualité de chef suprême & d'Evêque universel la prêche à sa nation. On a abrogé quelques loix pénales aux-



quelles nos Prélats très-chrétiens avoient eu beaucoup de part. Nous pouvons faire usage de la liberté d'examiner, qui est la base de la raison, de la vérité & de la Religion Chrétienne. Une Assemblée de Ministres Presbytériens s'est déclarée pour la Bible, ce qui n'avoit point encore été fait par nos Prêtres, qui jamais n'ont cherché qu'à établir leur autorité toute humaine. Nos Pontifes n'osent pas ouvertement exciter la populace à molester, & à maltraiter ses voisins, il ne leur reste plus de ressource que de les satyriser & de les damner en chaire. La seule persécution qui subsiste aujourd'hui consiste à empêcher l'Eglise-haute de persécuter l'Eglise-basse ; car quelques-uns de nos Prêtres regardent comme une persécution la privation du droit de persécuter les autres. Enfin en dernier lieu il m'est permis d'écrire les feuilles de l'*indépendent Whig*.

Que ta gloire est grande , ô George ! Quel bonheur pour notre nation d'être gouvernée par toi ! Que ce grand Prince ne craigne donc point de voir ses desseins vertueux frustrés. Je lui appliquerai les paroles de M. Bold , cet excellent Ecclésiastique ; „ c'est , dit-il , une grande consolation pour tous ceux qui con-

„ noissent la Religion Chrétienne que  
 „ d'être assurés que malgré les machina-  
 „ tions des méchans , tout va prospérer  
 „ dans cette contrée , où notre Souverain  
 „ ne trouvera d'opposition que dans ceux  
 „ qui sont opposés à Jésus-Christ , & où  
 „ comme Monarque , comme Législateur  
 „ & comme Juge de ses sujets il leur  
 „ permet de suivre les lumieres de leur  
 „ conscience & de travailler à leur salut  
 „ éternel. ”

## N<sup>o</sup>. XLV.

*Du 23. Novembre 1720.*

*Continuation du même sujet.*

**P**our continuer à prouver mon accusation  
 d'Athéisme pratique à la charge du  
 Clergé , je vais faire voir qu'il confond  
 toutes les idées de morale & de sainteté , ce  
 qui est contraire au but de toute Reli-  
 gion & sur-tout du Christianisme. Nos  
 Prêtres se rendent coupables de ce crime  
 1<sup>o</sup>. en enseignant des Doctrines impies &  
 contraires aux bonnes mœurs , & en por-  
 tant ainsi les hommes à des actions très-  
 nuisibles à la Société. Aimer son pro-  
 chain comme soi-même & faire aux au-

res ce que nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes sont des principes aussi conformes à la saine morale qu'à la Religion Chrétienne; ils sont de l'usage le plus étendu. Nous ne pouvons vivre avec nos semblables un instant sans les appliquer; c'est de la pratique de ces devoirs que dépend le bonheur de la Société; elle devient malheureuse aussi-tôt qu'on y manque. Qu'est-ce en effet que le bien-être de la Société sinon d'y voir regner la bienveillance & la justice? Comment pouvons-nous mieux montrer cette bienveillance à nos semblables qu'en les aimant comme nous-mêmes? Une Société peut-elle desirer rien de plus qu'une distribution égale de la justice? Le malheur d'une Société peut-il consister en autre chose que dans le malin vouloir, la haine, l'injustice, la partialité dont la confusion, les désordres, les guerres sont les suites infaillibles?

Or nos Prêtres dogmatisent contre ces maximes fondamentales de toute morale, toutes les fois qu'ils veulent ôter aux hommes le droit de juger par eux-mêmes dans la Religion qu'ils embrassent pour eux-mêmes; toutes les fois qu'ils tâchent de faire infliger des châtimens ou des peines quelconques à ceux qui n'ont pas

les mêmes opinions qu'eux, tandis qu'ils ne voudroient point qu'on les traitât de même; toutes les fois que ces Prêtres damnent les autres comme hérétiques & schismatiques pour des choses pour lesquelles ils ne voudroient point qu'on les damnât eux-mêmes; toutes les fois qu'ils jugent que des Sectes entieres manquent de sincérité, tandis qu'ils ne voudroient point qu'on les accusât eux-mêmes de mauvaise foi; enfin toutes les fois que ces Prêtres enseignent & prêchent une doctrine contraire à l'amour que nous devons à tous les hommes, à l'indulgence, au pardon des injures, à la paix, à la douceur, au repos, à la premiere des vertus Chrétiennes, c'est-à-dire, à la charité qui souffre tout, qui croit tout, qui espere tout, qui supporte tout, qui est celle que l'Evangile nous enseigne. Ils doivent desirer que l'on exerce toutes ces vertus relativement à eux-mêmes. Cependant combien souvent nos Prêtres prêchent-ils une doctrine toute contraire! Combien ne réussissent-ils point à introduire par leurs discours l'Athéisme pratique, les querelles, les cabales, les violences, les injustices, les ravages, les assassinats!

La rebellion est la destruction de l'ordre dans la Société; elle est toujours fon-

dée  
peup  
toye  
un  
vera  
nucl  
Sern  
gers  
de lo  
passi  
à ex  
à pe  
volte  
pour  
te So  
que  
man  
2°  
la vi  
une  
ne fo  
détou  
de la  
Relig  
ligion  
les Ju  
cepte  
aux  
min  
Qu

dée sur les jalousies & les animosités des peuples contre les Souverains ou des Citoyens les uns contre les autres; ou sur un défaut supposé de droit dans un Souverain. Or nos Prêtres soufflent continuellement l'esprit de rebellion dans les Sermons où ils parlent des prétendus dangers de l'Eglise, des malheurs des tems, de leur défaut d'autorité, de l'obéissance passive, & de tant d'autres sujets propres à exciter du trouble; c'est ainsi que peu à peu ils conduisent les peuples à la révolte, nonobstant leurs sermens qui sont pourtant les liens les plus sacrés dans toute Société. C'est en suivant ces maximes que le laïque de son côté se rend recommandable aux yeux de son Prêtre.

2°. Les Prêtres renversent la morale & la vraie piété en mettant mal à propos une grande importance à des choses qui ne sont de nulle valeur réelle; par là ils détournent les esprits des objets utiles, de la morale & des grands principes de la Religion. Celui qui fait consister la Religion dans des bagatelles, fera comme les Juifs, qui négligeoient les grands préceptes de la loi, pour s'occuper de payer aux Prêtres la dixme de l'anis, du cumin &c.

Quel bruit n'avons-nous point eu en



Angleterre sur des matieres d'aussi peu d'importance! Combien s'est-on détesté, haï, damné réciproquement pour des cérémonies! Combien s'est-on disputé sur des choses, qui quand même on eût été d'accord, n'auroient procuré aucun avantage réel à la Religion! Combien la tranquillité publique a-t-elle été troublée, combien de conspirations faites contre les droits & le repos du genre humain, pour des disputes vuides de sens & des questions aussi futiles qu'absurdes! Les hommes n'ont-ils pas droit de juger & de suivre leur goût sur-tout quand il s'agit de choses indifférentes? La charité & la bienveillance ne seroient-elles pas plus exercées si on nous laissoit la liberté du choix, sans nous prescrire des loix impérieuses qui nous divisent d'opinions?

Combien n'a-t-on point écrit de volumes sur des spéculations que le peuple n'entend pas plus que les Prêtres qui les publient! Le peuple entendra-t-il jamais les questions épineuses de la Théologie sur l'Incarnation, la Trinité, la Prédestination, le Libre Arbitre, la Grace? Le Docteur Waterland, quelque subtil qu'il soit, s'entend-il bien lui-même quand il dit, au sujet de la *Trinité dans l'Unité*, „ que chaque personne divine est un a-

„ gent

„ gent individuel intelligent, mais que  
 „ subsistante dans une substance indivisi-  
 „ ble, les trois ne forment à cet égard  
 „ qu'un seul agent intelligent indivisi-  
 „ ble? ” Ce qui signifie qu'un individu  
 fait trois individus, qu'un agent indivisible  
 fait trois agens indivisibles & qu'une Per-  
 sonne fait trois Personnes.

Est-il un mortel dans son bon sens qui  
 puisse croire de bonne foi que le peuple  
 doive s'intéresser à des questions de cette  
 nature? Cependant la chaleur qu'y met-  
 tent nos Ecclésiastiques fait que ces spé-  
 culations inintelligibles & ces chimères  
 absorbent toute l'attention du public hé-  
 bété, qui, comme les Juifs, attache bien  
 plus de valeur à des sophismes, à des  
 mots vuides de sens, à des cérémonies,  
 des rites, des habillemens, qu'aux devoirs  
 les plus sacrés de la morale & de la Reli-  
 gion.

Le zèle pour la vérité même n'est point  
 si nécessaire qu'on le suppose communé-  
 ment. J'ai été vivement touché du bon  
 sens qui régné dans un passage d'un ser-  
 mon du savant Docteur King, Archevê-  
 que de Dublin. „ Supposons, dit-il,  
 „ qu'un homme prenne à la lettre tou-  
 „ tes les descriptions que l'Ecriture Sain-  
 „ te nous donne de Dieu; supposons

„ qu'il le regarde comme un Monarque  
 „ puissant, dont le trône est dans le Ciel  
 „ & à qui la Terre sert de marchepied;  
 „ quide là voit tout ce qui se passe, qui  
 „ a une cour composée de millions de  
 „ serviteurs, empressés à exécuter ses or-  
 „ dres; qui aime & favorise ceux qui  
 „ obéissent à ses volontés, & qui se met  
 „ en fureur contre les desobéissans; est-  
 „ il quelqu'un qui puisse imaginer que  
 „ celui qui croit ces choses à la lettre  
 „ ne doive point être sauvé à cause de  
 „ cette croyance, ou qu'il n'ait pas des  
 „ motifs suffisans pour aimer Dieu, l'hon-  
 „ norer & le servir? On ne nous fera  
 „ point un crime des idées que nous  
 „ nous formons, pourvû que nous ne  
 „ dégradions pas volontairement la Divi-  
 „ nité par des notions indignes d'elle,  
 „ & pourvû que les opinions que nous  
 „ en avons suffisent pour nous faire ac-  
 „ complir les devoirs qu'elle exige de  
 „ nous.”

On peut dire la même chose de ceux  
 qui se font des notions erronées sur la  
 trinité dans l'unité, sur la nature de Jé-  
 sus-Christ &c. pourvû qu'ils ne dégradent  
 pas volontairement Dieu ou son Christ  
 par leurs opinions; & pourvû qu'ils re-  
 gardent Jésus-Christ comme un législa-

leur  
 pour  
 mens  
 3°  
 de ce  
 casion  
 Clerg  
 qu'il  
 circo  
 Prêtr  
 vû q  
 mis;  
 vec t  
 décre  
 duite  
 fluer  
 tend  
 pinic  
 pend  
 pas  
 pour  
 des  
 quan  
 de l'  
 Prêtr  
 ignor  
 che  
 pour  
 4°  
 à l'E

leur envoyé par la Divinité, ce qui suffit pour leur faire observer ses commandemens.

3°. Il n'y a point de crime qui dans de certains tems & dans de certaines occasions n'ait trouvé des défenseurs dans le Clergé Romain; il n'y a point de vertu qu'il n'ait combattue dans de certaines circonstances. On trouve grace aux yeux du Prêtre avec les vices les plus honteux, pourvu qu'on lui soit bien attaché & bien soumis; on lui déplaît à coup sûr quand avec toutes les vertus on n'a pas pour ses décrets le respect qu'ils exigent. Cette conduite des Prêtres doit nécessairement influer sur la conduite des hommes; elle tend à les rendre méchans, vû que l'opinion que l'on prend des personnes dépend assez souvent des Prêtres. Je ne nie pas que ceux-ci n'aimassent mieux avoir pour adhérens des hommes vertueux que des fripons, mais les honnêtes gens, quand ils ont des lumieres, sont ennemis de l'imposture; d'où l'on voit que les Prêtres sont réduits à se contenter des ignorans & des fripons, ce qui n'empêche pas qu'ils n'ayent le grand nombre pour eux.

4°. Dans presque tous les Etats soumis à l'Eglise de Rome & même quelquefois

dans les pays Protestans les Prêtres de l'Eglise dominante ont part à l'administration par là ils deviennent des politiques agissans ou des intrigans qui confondent la morale politique nationale & publique. „ Les Prêtres, comme l'a dit le feu Evêque de „ Salisbury, „ ont le secret de rendre un pays „ malheureux malgré les bienfaits de „ la nature; ils n'ont des ames ni assez „ grandes ni assez compatissantes pour gouverner les hommes; leur esprit est rétréci, leur humeur est aigrie, ce qui les rend peu propres à songer au bien-être de la Société; ils n'ont point cette compassion si nécessaire à ceux qui gouvernent pour adoucir leurs conseils. Cette espece d'hommes est d'une humeur sombre & d'une dureté que rien ne peut amollir.”

## N<sup>o</sup>. XLVI.

*Du 30. Novembre 1720.*

*Continuation du même sujet.*

**L**ES Athées de spéculation ne se trouvent qu'en peu d'endroits & sont par-tout très-rares; même si l'on mettoit dans ce nombre ceux qui ont été accusés



l'Athéisme. Mais par-tout où l'on en trouve il me paroît que c'est à la superstition & à l'imposture Sacerdotale qu'ils doivent leur façon de penser. Plus les Prêtres ont été puissans plus on a vû d'Athées, & je crois qu'il ne doit s'en trouver nulle part un plus grand nombre que dans l'Eglise.

1°. Tout homme qui à force de raisonner devient Athée, a sans doute très mal raisonné; ou il est parti de faux principes ou il a tiré de fausses conclusions de principes vrais. Parmi les faux raisonnemens dont les Athées ou les libertins se servent pour s'en imposer à eux-mêmes ou pour séduire les autres il n'en est point qu'ils employent plus fréquemment que de dire que les absurdités & les notions superstitieuses enseignées par les Prêtres, ainsi que l'hypocrisie & les fourberies de ces mêmes Prêtres, suffisent pour prouver que toutes les Religions sont des impostures, & que par-tout les Prêtres se ressemblent. Un de nos Poètes fait dire à un libertin „ nous connoissons tous leurs tours d'adresse, ils suffisent pour ébranler la foi „ & pour nous faire croire non pas que „ telle Religion ne vaut rien, mais que „ sans exception toute Religion est fausse.”

Il est certain que cette façon de raison-

ner est pitoyable; elle ne devoit s'appliquer qu'aux doctrines. & aux Prêtres qui donnent lieu à ces remarques ou à ces objections. Cependant c'est ainsi que les hommes raisonnent, & l'expérience nous prouve que ce sont les Prêtres & leur conduite qui produisent des Athées; mais avant de prouver cette vérité je dois dire en faveur de ce raisonnement des Athées que les maux apparens que nous trouvons dans l'univers, dont quelques-uns d'entre eux se servent comme d'une preuve contre l'existence de Dieu, ne se montrent jamais d'une façon plus visible que dans la conduite des Prêtres, qui me paroissent produire les plus grands désordres dans ce monde.

Le feu Evêque de Salisbury (Burnet) nous dit dans ses voyages „ qu'étant à „ Rome, un homme de qualité, qui occupoit un rang distingué dans l'Eglise, „ lui disoit qu'une chose qui scandalisoit horriblement le monde Chrétien, „ & qui portoit à douter de la vérité de la Religion Chrétienne, c'étoit de voir „ plus d'oppressions & de cruautés dans son pays que dans la Turquie même; „ il ajouta que quelques Médecins de Naples étoient accusés d'Athéisme, & „ qu'en effet en Italie les personnes d'esprit, n'ayant point d'idée d'une autre

„ Religion que celle de leur pays , étoient  
 „ tentées de rejeter tout Systême Reli-  
 „ gieux , sans distinction.” Le Docteur  
 Geddes confirme la même chose en di-  
 sant qu’il y a en Italie plus d’incrédules ou  
 de gens sans Religion que dans tout le reste  
 de l’Univers. Nos Prêtres prétendent néan-  
 moins que l’Angleterre ne renferme pas  
 moins d’Athées que l’Italie, mais s’il en  
 est parmi nous, ils doivent entièrement  
 leur façon de penser à la conduite de  
 quelques-uns de nos Ecclésiastiques qui  
 ont des prétentions aussi téméraires que  
 celles des Prêtres Italiens ; qui comme eux  
 sont des tyrans insolens ; qui s’acharnent  
 sur-tout à persécuter le mérite, les ta-  
 lens, la science, la vertu ; il paroîtra peut-  
 être surprenant que nos Prêtres se con-  
 duisent ainsi dans un pays aussi éclairé  
 que l’Angleterre, mais on cessera d’en  
 être étonné si l’on considère qu’ils font  
 leurs derniers efforts pour nous replon-  
 ger dans le Papisme, l’ignorance & l’es-  
 clavage. Ils veulent faire passer les cho-  
 ses les plus futiles pour nécessaires au  
 salut ; leurs intrigues, leurs vices, leurs  
 fourberies & leurs prévarications disposent  
 bien des gens à penser comme l’homme  
 de qualité du Docteur Burnet, ou com-  
 me les gens d’esprit d’Italie. Il seroit

assez naturel que quelques personnes se jettassent dans l'Athéisme en voyant la façon dont la nation a été traitée sous le règne de Charles II., si favorable à l'Eglise-haute, où, suivant l'Evêque de Salisbury, *l'on sembloit avoir formé le projet de commencer pas nous rendre Athées, afin de parvenir plus aisément à nous rendre Papistes.*

Le Docteur Hickes nous dit que les faux sermens de notre Clergé depuis la révolution, tandis qu'il avoit prêché l'obéissance passive avant cette époque, avoient déterminé bien des personnes sans mœurs à donner dans l'Athéisme, & que c'est ce Clergé qui a ouvert les digues à ce déluge d'incrédulité & d'impiété qui inonde la nation. Il rapporte à ce sujet le témoignage d'un autre écrivain, qui dit que „ c'est ainsi que bien des gens „ honnêtes sont devenus Pyrrhoniens & „ ont plus contribué que tous les Ouvrages des Hobbes à déraciner les notions de la Divinité. J'ai, dit-il, moi-même soupçonné la Religion d'imposture, & d'autres personnes de ma connoissance ont été tentées de croire qu'il ne pouvoit y en avoir de bonne.”

M. Lesley dit que „ la conduite du Clergé durant la révolution a plus don-

„ né lieu de blasphêmer aux ennemis de  
 „ Dieu, a plus dégoûté de personnes de  
 „ l'Eglise Anglicane pour les faire entrer  
 „ dans l'Eglise Romaine, ou même pour  
 „ leur faire embrasser l'*Athéisme*; a plus  
 „ démolì & déshonoré notre Eglise, que  
 „ si la persécution que quelques-uns  
 „ feignoient de craindre fût réellement  
 „ arrivée. Il ajoute que le Clergé in-  
 „ sulte en face la Divinité; que l'A-  
 „ théisme est moins criminel que cette  
 „ conduite, attendu qu'il vaut mieux ne  
 „ point admettre un Dieu que de l'ad-  
 „ mettre pour l'outrager. Que le dan-  
 „ ger auquel nous sommes actuellement  
 „ exposés par la conduite indigne de plu-  
 „ sieurs de nos Ecclésiastiques, est le mé-  
 „ pris de toute Religion, qui se mon-  
 „ tre par-tout & qui se répand d'une  
 „ façon inouïe jusqu'à présent."

Enfin le feu Evêque de Salisbury  
 nous dit que „ depuis sa conversation  
 „ avec Wilmot Duc de Rochester, il a  
 „ voit eu occasion de discourir avec des  
 „ personnes imbues de mauvais princi-  
 „ pes; j'ose, dit-il, affirmer que les plus  
 „ fortes préventions de ces personnes con-  
 „ tre la Religion, le culte divin & le  
 „ Clergé, sont fondées sur ce qu'on voit  
 „ des Ecclésiastiques prêter des sermens



„ au Souverain & faire des prieres pour  
 „ lui, tandis que par leur conduite, leurs  
 „ cabales, & même par leurs sermons  
 „ ils se démentent ouvertement ; d'où  
 „ l'on se croit en droit de conclure que  
 „ les Prêtres sont des ames mercénaires  
 „ dépourvues de toute conscience.”

Comme dans les principes politiques  
 des différens gouvernemens que nous con-  
 noissons, l'accusation d'Athéisme peut  
 nuire à ceux sur qui elle tombe, je ne  
 suis point disposé à en accuser personne ;  
 à plus forte raison je n'en accuserois point  
 un galant homme, à moins qu'il n'en fit  
 une profession ouverte. Mais si, sans  
 blesser la charité, nous pouvons soupçon-  
 ner d'Athéisme des hommes qui s'en dé-  
 fendent, ce sera, sans doute, sur des  
 Prêtres qui vivent d'une façon scandaleu-  
 se, ou qui se font un jeu des sermens,  
 que nos soupçons devront tomber. Ce  
 sera sur des gens qui en jurant fidélité au  
 gouvernement sont *Jacobites* dans le cœur ;  
 ce sera sur des hommes qui manquent de  
 charité & qui persécutent ; qui soutien-  
 nent des absurdités ; qui attaquent la rai-  
 son ; qui font du Dieu de la bonté, un  
 être cruel & rempli de contradictions, qui  
 veulent soumettre la Religion à l'autorité  
 des hommes, c'est-à-dire, à leur propre

autorité ; qui veulent forcer de croire des mystères qu'eux-mêmes ont inventés. Enfin l'on est en droit de soupçonner d'Athéisme des fourbes & des hypocrites qui osent en accuser continuellement des hommes très-religieux , tels que les Cudworth, les Locke, les Tillotson ; c'est contre eux que l'on peut légitimement retorquer leurs accusations, en se servant des termes d'un Philosophe moderne qui répond à un Théologien „ comment „ pouvez-vous me regarder comme un „ Athée ? A moins que ce ne soit parce „ ce que étant plus souvent que les autres incertains vous-mêmes de l'existence de Dieu, vous êtes plus disposés à les soupçonner d'être dans le même cas. Vous ressemblez en cela „ aux femmes du peuple , qui quand elles disputent entre elles commencent „ presque toujours par s'appeller *Putains*, „ parce qu'en retournant sur elles-mêmes elles croient que cette injure sera „ la mieux fondée.”

Comme un grand nombre de Prêtres donnent lieu à de pareils soupçons, je voudrois bien savoir ce que M. Lesley veut faire entendre sur nos Ecclésiastiques quand il dit „ que le Parlement ne „ peut dresser une formule de serment

„ qu'ils ne soient disposés à prêter ; &  
 „ lorsqu'il demande si plusieurs de nos  
 „ Prêtres ne doivent point être réputés  
 „ des Athées , selon le mot du feu E-  
 „ vêque de Worcester qui disoit que  
 „ c'étoit par un effet de la providence  
 „ divine qu'un grand nombre de mem-  
 „ bres du Clergé refusoient de prêter ser-  
 „ ment au gouvernement, vû que cela  
 „ empêchoit que l'on ne crût que la Re-  
 „ ligion est une chimere & que l'on n'a-  
 „ doptât l'Athéisme.”

Enfin en dernier lieu que peut-on pen-  
 ser de la plûpart des membres de l'As-  
 semblée du Clergé, qui dans le tableau  
 qu'ils font de l'état actuel de la Religion  
 & dans leurs plaintes sur les progrès de  
 l'hérésie , de l'impiété , de l'incrédulité,  
 attaquent le livre religieux de M. Whis-  
 ton, & ne font aucune mention du *Con-  
 te du Tonneau*, qui est d'un de leurs con-  
 freres, quoique ce dernier Ouvrage soit  
 l'unique attaque ouverte faite à la Reli-  
 gion Chrétienne depuis la révolution, en  
 exceptant celui qui a pour titre les *oracles  
 de la raison*. Ce livre ne le cede point  
 en sarcasmes & en malignité aux écrits  
 de Celse, de Julien, de Porphyre. Que  
 dire de la majeure partie des membres  
 d'une autre *Convocation* ou Assemblée du

Clergé, dans laquelle un Orateur dit ces propres paroles. „ De quel front ofons-  
 „ nous nous plaindre de la licence des  
 „ écrivains laïques, tandis que nous fer-  
 „ mons les yeux sur les Ministres de  
 „ l'Eglise qui s'en rendent autant & plus  
 „ coupables ? Si tous les mauvais livres  
 „ contre la Religion & l'Ecriture-Sainte  
 „ étoient rassemblés ici en une masse,  
 „ on trouveroit en les prenant au hazard  
 „ que les plus profanes & les plus héré-  
 „ tiques sont sortis de la plume de quel-  
 „ que Prêtre.”

Ainsi il me paroît en général que nos Prêtres tirent un grand avantage de l'Athéisme; c'est le Systême qu'ils adoptent entre eux, dans lequel ils s'entretiennent & se confirment, ce qui leur procure la facilité de pouvoir faire de faux sermens sans aucun remord de conscience; par conséquent ils jouissent du plaisir qui, comme dit le Docteur Atterbury, résulte du vice, tandis qu'on n'ose les soupçonner d'un Athéisme, dont ils se servent utilement pour noircir souvent des hommes honnêtes & de bons Chrétiens qui ont le malheur de leur déplaire.

P. S. L'Auteur de ces feuilles ayant reçu deux Lettres Anonymes aussi pieuses que modérées, dans lesquelles on pa-

roît choqué de quelques expressions contenues dans le N<sup>o</sup>. 38. qui semblent critiquer la tristesse religieuse ; il répond qu'il n'a point eu en vue de blâmer le repentir pour les fautes, mais cette affliction *mécanique* & affectée qui vient d'un mauvais principe ; il suppose seulement que les enthousiastes dont il parle ne connoissent point les vraies sources du repentir ou de la pénitence qu'il a voulu faire connoître. Enfin je fais que le regret pieux, le repentir sincère pour ses fautes est un devoir religieux, dont on ne peut se dispenser dans la Religion Chrétienne.

## N<sup>o</sup>. XLVII.

*Du 7. Décembre 1720.*

*Les Prêtres n'ont point été institués par la Religion Chrétienne.*

**J**E vais montrer dans cette feuille que par la loi Evangélique Dieu n'a point établi de Prêtres ou de Sacrificateurs, à moins que l'on ne donnât ce nom à tout Chrétien, lorsqu'il offre à la Divinité un sacrifice de louanges & d'actions de grâces avec un cœur



pur & contrit. C'est dans ce sens que St. Pierre appelle le Christianisme une *Assemblée spirituelle*, un *Sacerdoce sacré*, destiné à offrir des Sacrifices spirituels, une *race choisie*, un *Sacerdoce Royal*, une *nation sainte*, un peuple qui est l'*héritage de Dieu*, c'est-à-dire le Clergé de Dieu.

Il n'est point douteux que tout pouvoir, toute supériorité, toute dignité parmi les hommes ne doivent être dérivés soit des institutions positives de Dieu, soit du consentement des hommes; cela posé, quiconque prétend exercer sur les autres, sur leurs biens, sur leurs personnes une autorité quelconque, doit appuyer ses prétentions de preuves aussi fortes que l'importance du sujet l'exige; ces preuves doivent être incontestables & frappantes, quand il s'agit du bonheur éternel & temporel du genre humain.

Il est bien fâcheux que ceux qui combattent des opinions reçues ayent non-seulement à vaincre des préjugés populaires, & des notions enracinées; ayent à lutter contre les passions & les intérêts d'un grand nombre d'hommes artificieux & ligés; mais encore soient obligés dans la plupart des pays de se mesurer contre les forces de l'autorité publique. Il faut alors

s'attendre à un conflit continuel; on est obligé d'anéantir des preuves qui n'existent point; on est forcé de s'appuyer d'une foule d'argumens pour soutenir des propositions évidentes par elles-mêmes; la possibilité que vous puissiez vous tromper vous fera regarder comme déjà convaincu d'erreur; souvent la démonstration la plus claire que vous aurez donnée sera qualifiée de *science humaine & charnelle*, dont il ne faut point se servir dans les *choses spirituelles*; lors même que l'on sera forcé de plier sous vos argumens irrésistibles, on ne vous saura aucun gré de vos peines, on vous regardera comme un factieux, comme un perturbateur du repos public, comme un homme qui dispute sur des choses reconnues, pourvû encore qu'on ne vous accuse pas d'être Déiste ou Athée.

Cependant les prétentions du Clergé Papiste & des Prêtres qui pensent comme lui, sont si exorbitantes; leurs conséquences sont si fatales à la Religion Chrétienne; les argumens dont on les appuie sont si foibles, si méprisables, si contraires à l'Evangile, que je vais employer mes efforts pour renverser un édifice chancelant, & faire voir qu'il n'est fondé ni sur l'Ecriture-Sainte ni sur la raison.

Rien n'est plus évident qu'avant qu'il y

eût

eût  
lonté  
dâ  
lui-m  
ces au  
instit  
sistoit  
cérém  
des p  
tions  
même  
Sacrif  
leur  
fies  
séque  
V. &  
nous  
tre le  
en ce  
offre  
chés.  
Sacer  
de ré  
offran  
pôtre  
peut  
il fa  
ron,  
dans  
tail  
To

eût aucune Religion instituée par la volonté positive de Dieu, chaque homme a dû être son propre Prêtre, & a dû offrir lui-même ses prières & ses actions de grâces au Très-Haut. Mais lorsque Dieu eut institué la Religion Judaïque, qui consistoit dans un grand nombre de rites, de cérémonies, de Sacrifices, il établit aussi des personnes destinées à remplir ces fonctions pour le peuple ainsi que pour eux-mêmes; elles furent appelées *Prêtres* ou *Sacrificateurs*; l'on attacha des salaires à leur office, & elles ne durent être choisies que dans une seule tribu. En conséquence dans l'Épître aux Hébreux *Chap. V. v. 1. & Chap. VIII. v. 3.* St. Paul nous dit que *tout Pontife, étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons & des Sacrifices pour les péchés.* D'où l'on voit que la fonction du Sacerdoce a pour objet d'expier les péchés, de réconcilier Dieu avec les hommes, en offrant des dons & des Sacrifices. L'Apôtre ajoute dans le verset 4. *or nul ne peut s'attribuer à soi-même cet honneur, mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron*, dont les fonctions sont marquées dans l'Écriture avec le plus grand détail & dans les termes les plus précis,

ainsi que les devoirs du Peuple à son égard.

Comme les rites & les cérémonies des Juifs étoient sans nombre & renfermoient tant de choses qu'il étoit presqu'impossible de n'en point omettre quelques-unes & de pécher ainsi contre la loi, Dieu leur fournit les moyens d'expier les transgressions les plus légères en lui offrant des dons, qui devoient passer par les mains des Prêtres; quant aux transgressions plus graves telles que l'idolâtrie, le meurtre, l'adultère, le parjure, la violation du Sabbat, &c. on ne pouvoit les expier ni par des offrandes ni par des Sacrifices. C'est pour cette raison que St. Paul au *Chap. VII. v. 18. & 19.* dit „ que la première loi est „ abolie comme impuissante & inutile par „ ce que la loi n'a conduit personne à la „ perfection, mais ce qui y conduit c'est „ une meilleure espérance qui a été substituée en sa place, par laquelle nous „ nous approchons de Dieu.” Il ajoute *Chap. IX. v. 9.* que les dons & les victimes ne pouvoient sanctifier la conscience; dans le *Chap. X. v. 4.* il dit qu'il est impossible que le sang des taureaux & des boucs ôte les péchés. Et dans les versets 6. & 8. que Dieu n'a point agréé les holocaustes ni les sacrifices pour les péchés. L'Apôtre con-

clut  
un a  
dech  
que  
cessai  
que J  
Peup  
honn  
s'élev  
VII.  
L'  
pitre  
entre  
Jésus  
verse  
jet d  
des C  
le bu  
les r  
des  
Sacer  
cune  
ruine  
pitre  
tion  
phét  
liate  
tuel,  
quali  
seul;

clut de tout cela qu'il falloit qu'il s'élevât un autre Prêtre selon l'ordre de Melchisedech & non pas selon l'ordre d'Aaron; que le Sacerdoce étant transféré, il faut nécessairement que la loi soit aussi transférée; que si le Sacerdoce de Lévi avec lequel le Peuple avoit reçu la loi avoit pu rendre les hommes parfaits, qu'auroit-il été besoin qu'il s'élevât un autre Prêtre &c. Voyez Chap. VII. v. 11. & 19.

L'Apôtre continue dans le même Chapitre à nous faire observer les différences entre le Sacerdoce Judaïque & celui de Jésus-Christ; on les trouvera depuis le verset 20. jusqu'au verset 28. C'est l'objet dont il s'occupe encore dans le cours des Chapitres VIII. IX. & X. En général le but de cette Epître est de montrer que les rites, les cérémonies, les Sacrifices des Juifs ont été abolis ainsi que leur Sacerdoce, & St. Paul ne nous parle aucunement d'un Sacerdoce établi sur les ruines du premier. Dans aucun des Chapitres qu'elle renferme il n'est fait mention d'aucun Prêtre, Sacrificateur, Prophète, Intercesseur, Médiateur, Réconciliateur, Ministre, Envoyé, Prince spirituel, médecin des ames &c.; toutes ces qualités sont réservées à Jésus-Christ tout seul; cependant c'eût été le lieu d'en par-



ler; au contraire l'Apôtre parle aux Hébreux comme à ses égaux & ses freres; il ne prétend aucun droit sur eux, aucun privilege, aucune autorité. Il leur parle toujours au pluriel, il se confond avec eux dans tous les actes de piété.

Si les Hébreux étoient dans ce cas, eux qui étoient parties contractantes dans l'alliance faite sur le mont Horeb, par laquelle Dieu devint leur Monarque temporel & conséquemment par laquelle ils furent tout assujettis à la loi de Moyse; l'argument est encore bien plus fort en faveur des gentils, qui n'ont jamais adopté ni le Sacerdoce, ni les loix, ni les cérémonies des Juifs. Il faudroit donc que l'Ecriture Sainte nous montrât une institution formelle de ce Sacerdoce Chrétien auquel on veut nous soumettre.

Quo  
ce

J

tien  
tre  
not  
Sacr  
fait  
con  
se c  
de  
ses,

ne  
des  
des  
Da  
tre  
in  
qu  
m

N<sup>o</sup>. XLVIII.*Du Mercredi 14. Decembre 1720.*

*Que tout pouvoir Sacerdotal est incompatible avec l'Evangile, qui s'y oppose formellement.*

J'AI fait voir clairement dans ma dernière feuille que comme il n'y a qu'un seul Sacrifice dans la Religion Chrétienne il ne doit y avoir qu'un seul Prêtre ou Sacrificateur, qui, comme le dit notre Liturgie, s'est offert lui-même en Sacrifice, & qui a par-là pleinement satisfait pour les péchés du monde entier; en conséquence de cette doctrine notre Eglise dans son 13<sup>e</sup>. article traite les Sacrifices de l'Eglise Romaine d'*impostures dangereuses*, & de *fables blasphématoires*.

Quelques recherches que j'aie faites, je ne puis point trouver que Dieu ait établi des rites, des cérémonies, ou ait institué des offices dans la Religion Chrétienne. Dans les Evangiles, dans les actes des Apôtres, dans les Epîtres je ne vois d'autre institution que celle des *Diaques*, office qui depuis a été totalement abrogé, à moins que parmi nous l'on ne prétende

qu'on l'a fait revivre par l'acte de la Reine Elizabeth qui établit des inspecteurs des pauvres ; à l'égard des *Diacres* modernes de l'Eglise, ils ne ressemblent en rien aux *Diacres* de l'Ecriture qui étoient destinés à servir les tables sur les plaintes des veuves des Grecs qui se trouvoient négligées ; les Apôtres , n'ayant point de loisir d'y assister, parce qu'ils prêchoient la parole, engagerent l'assemblée des fideles à choisir d'autres personnes qui prissent cet emploi sur elles. Voyez les actes des Apôtres Chap. VI.

Je vais donc examiner comment le monde s'est surchargé d'une foule d'Officiers Spirituels ; je chercherai dans l'Ecriture si leurs prétentions sont fondées ; pour cet effet j'observerai que la promulgation est essentielle à toute loi, qui doit être claire & intelligible ; qui doit être exempte d'équivoques ; qui ne doit exiger ni des interprétations savantes , ni des critiques recherchées, ni des variantes, ni des explications en jargon obscur & inintelligible de l'Ecole, mais qui doit être telle que tout homme sincere puisse en découvrir le sens au travers des Systèmes bizarres des Théologiens.

Des hommes foibles & corrompus peuvent bien par ignorance ou par fraude fai-

re des  
mais le  
poser  
d'exp  
tentio  
décern  
la lib  
temen  
tende  
encor  
leme  
notre  
seule  
jet ,  
avoi  
mes  
devo  
dans  
faço  
bon  
trud  
voi  
nor  
Sai  
str  
Qu  
mo  
l'ai  
qu

te des loix obscures & inintelligibles ; mais le Tout-Puissant ne peut point se proposer d'égarer ses créatures , ni manquer d'expressions pour faire connoître ses intentions. Les loix mêmes humaines qui décernent des peines ou qui restreignent la liberté des hommes , s'expliquent nettement , sont prises à la rigueur & ne s'étendent point au-delà de la lettre ; il est encore plus raisonnable d'entendre littéralement les loix divines desquelles dépend notre bonheur éternel & temporel ; non seulement à cause de l'importance du sujet , mais encore parce qu'il ne peut y avoir d'omission ou de défaut dans des termes dont l'Esprit Saint a fait choix. Nous devons donc être assurés que tout ce qui dans l'Ecriture n'est point exprimé d'une façon intelligible pour tout homme de bon sens , n'est point fait pour notre instruction & ne peut nous imposer un devoir.

Avec des yeux ainsi préparés examinons les textes ou passages de l'Ecriture Sainte que l'on a rassemblés pour construire l'édifice du pouvoir Sacerdotal. Que l'on me permette de m'arrêter ici un moment pour admirer la stupidité des laïques de l'Eglise Romaine & de ceux qui adoptent leur façon de penser aussi

bien que l'insolence impie de leurs Ecclésiastiques qui, sans apparence de raison, sans être appuyés de l'Ecriture, & même en contredisant ouvertement l'une & l'autre, sont parvenus à se faire un empire absolu sur les corps & les ames des Chrétiens ; à les dépouiller de leurs biens, à les rendre complices de leur propre ruine, à leur faire baisser leurs fers, à les engager à haïr mortellement, à exterminer, à massacrer tous ceux qui vouloient les mettre en liberté.

Mais avant d'examiner les passages qu'on nous produit, je voudrois commencer par chercher quels peuvent être les avantages que la Religion a retirés de la puissance énorme du Clergé Chrétien ? Cicéron parle avec éloge d'un juge Romain, qui demandoit toujours *cui bono*, ou à quoi bon une action avoit été faite ; il est raisonnable de faire la même question dans le cas dont il s'agit : je fais que l'on ne peut opposer à la parole de Dieu les sentimens des foibles mortels, mais tant qu'il ne sera point décidé si Dieu a dit ou n'a point dit une chose, la meilleure façon de raisonner sera toujours que cette chose est indigne de la bonté & de la sagesse divine, qui ne peut rien dire de puérile ou de déraisonnable, &

qui  
tile  
peut  
vin ;  
semb  
de m  
inuti  
utile  
jours  
assou  
je d  
l'auc  
C  
& la  
Prêt  
des  
gard  
rém  
char  
rega  
fere  
en  
Tho  
reço  
Ap  
ou  
d'u  
qu'  
offi  
nés



qui ne peut rien ordonner qui soit inutile ou nuisible à ses créatures. Il ne peut venir de Dieu rien qui ne soit divin; ainsi lorsque des hommes ligués ensemble auront l'effronterie de me dire ou de me prescrire en son nom des choses inutiles à la Religion & à la vertu, mais utiles pour eux-mêmes, je croirai toujours qu'ils ont inventé ces choses pour assouvir leur avarice & leur ambition, & je disculperai le Tout-Puissant qu'ils ont l'audace de calomnier.

Cela posé, quels avantages la Religion & la vertu retirent-elles du droit que les Prêtres ont de se multiplier, ou de faire des Prêtres? Quel bien résulte-t-il de regarder l'imposition comme une pure cérémonie, qui marque qu'un homme est chargé d'une certaine fonction, ou de la regarder comme un *Sacrement* qui confère des graces surnaturelles? Un homme en fera-t-il meilleur Chrétien ou un Théologien plus savant si les Ordres qu'il reçoit lui viennent en ligne directe des Apôtres par le canal d'un Pontife Papiste ou Anglican ou d'un Magistrat civil, ou d'une Société d'hommes? Peut-on croire qu'un défaut de cérémonie dans celui qui officie ou qui remplit les devoirs ordonnés par l'Evangile puisse annuler les effets

de la piété des fideles & anéantir pour eux les promesses de Jésus-Christ? Assurément ce n'est point connoître Jésus-Christ que de le penser!

Pouvons-nous supposer que Dieu ait pu établir le Christianisme d'une façon qui le détruit lui-même, en le livrant à la conduite d'une Société d'hommes qui sont toujours intéressés à le pervertir & le renverser, & qui l'ont toujours fait quand ils en ont eu le pouvoir? Peut-on nous suggérer une absurdité plus grande que de dire qu'un Dieu plein de bonté ait envoyé son propre fils du Ciel pour enseigner aux hommes la bonté & la vertu, pour les affranchir des superstitions Judaïques & de l'idolâtrie des gentils; que ce fils qui pendant son séjour sur la terre a refusé tout pouvoir & toute domination, & qui a souffert une mort ignominieuse pour rendre le genre humain heureux, a pourtant soumis les hommes au joug le plus absolu & le plus tyrannique, sans leur laisser aucun moyen de s'y soustraire; enfin les ait subordonnés à des Tyrans perpétuellement tentés de les opprimer & intéressés à le faire, sans que ceux qui sont sous leurs ordres aient le droit d'y résister? En effet les prétentions du Clergé Romain & du Cler-

gé A  
confé  
absur  
Si  
d'hon  
s'ils  
tout  
re,  
mes;  
voir  
les p  
men  
aucu  
leur  
cont  
deux  
main  
rem  
tres  
plus  
terr  
de t  
cer  
ran  
S  
voir  
celu  
Civ  
Qu  
dép

gé Anglican vont jusques-là , ce sont des conséquences nécessaires de leurs Systèmes absurdes.

Si les Prêtres constituent un Ordre d'hommes institués par la Divinité même ; s'ils gouvernent l'Eglise de *droit divin* dans tout ce qui concerne le spirituel, c'est-à-dire, dans tout ce qui les intéresse eux-mêmes ; s'ils sont les seuls juges de leur pouvoir & des doctrines qu'ils enseignent ; si les peuples sont obligés de recevoir sans examen leurs décisions & de s'y conformer ; si aucune autorité humaine ne peut limiter leur puissance, ce que prétendent tous ceux contre lesquels j'écris, quoiqu'à peine deux d'entre eux soient d'accord sur les mains auxquelles cette puissance doit être remise ; il s'ensuit évidemment que les Prêtres ont le droit d'exercer la souveraineté la plus illimitée, la plus despotique, la plus terrible qui soit connue dans l'univers, & de toute nécessité elle est faite pour s'exercer de la façon la plus cruelle & la plus tyrannique.

Si les Prêtres n'ont point droit à ce pouvoir, ils ne peuvent en avoir d'autre que celui qui leur est confié par le Magistrat Civil ou par la volonté de la Société. Qu'est-ce en effet qu'un pouvoir auquel il dépend de chaque homme de se soumettre

ou non? Comment peut-on nommer divin un droit ou un pouvoir subordonné au Magistrat Civil? Il ne peut point y avoir de milieu entre juger par moi-même ou laisser un autre juger pour moi; si un autre doit juger pour moi, je dois m'en rapporter à sa décision quelque absurde ou mauvaise qu'elle soit; mais si j'ai le droit d'examiner ses décisions, elles ne peuvent-êtré regardées que comme des conseils ou ce sera mon propre jugement qui me décidera.

Je crois avoir suffisamment prouvé qu'il est incompatible avec la bonté de Dieu de confier à un Clergé tel que celui qui obéit au Pape, le pouvoir qu'il exige. Dans les deux feuilles suivantes je ferai voir que Dieu ne lui a donné ni ce pouvoir ni aucune autorité. En effet pour leur rendre justice, les Prêtres de l'Eglise Romaine ne prétendent point nous montrer des passages formels de l'Ecriture qui marquent positivement le pouvoir qui leur a été donné, ni qui désignent les personnes qui en doivent être revêtues, comme on auroit droit de l'exiger dans une chose si intéressante pour la liberté du genre humain, & comme on trouve que Dieu avoit fait dans la loi Judaïque, où il entroit dans les détails les plus minutieux du culte & des fonctions Sacerdotales; au-lieu de cela

nos Prêtres rapprochent des passages épars ; leur donnent des interprétations forcées, & tâchent de les faire valoir. Ils argumentent d'après des figures, des paraboles, des métaphores, des allégories, des inductions, des analogies, &c. & de cette manière ils trouvent dans l'Ecriture Sainte tout ce dont ils ont besoin.

La Bible est un livre si diversifié que des Enthousiastes ou des fourbes peuvent y puiser tous les matériaux nécessaires pour appuyer leurs extravagances ou leurs projets dangereux ; ils n'ont besoin pour cela que de chercher des variantes, de recourir à des traductions infidèles, à des interprétations peu naturelles, à des distinctions trompeuses, à des subtilités métaphysiques, &c. C'est ainsi que nous voyons les sectes les plus opposées trouver dans ce livre des argumens en leur faveur, & si l'on laissoit faire les Prêtres, ils y trouveroient tout ce qui leur convient, & ils brûleraient tous ceux qui n'y verroient pas les mêmes choses. Mais si l'on vouloit juger l'Ecriture Sainte de la même manière que les autres ouvrages ; si l'on pouvoit se persuader que Dieu, lorsqu'il a la bonté d'employer le langage des hommes, veut être entendu & par conséquent se sert des mots dans le sens qu'on leur



attache communément ; si l'on faisoit attention qu'ayant voulu se révéler aux *enfants à la mamelle*, c'est-à-dire, aux ignorans mêmes & aux gens sans étude, il n'a pu se servir d'énigmes & de logogryphes, pour que des Prêtres eussent le droit de les expliquer & de s'en servir pour dépouiller les laïques ; on sera forcé de reconnoître que l'Ecriture Sainte est le livre le plus clair & le plus intelligible, dans toutes les choses qu'il importe de savoir, & sur-tout sur l'objet dont nous parlons ; c'est ce que je me fais fort de prouver dans les deux feuilles qui suivront.

## N<sup>o</sup>. XLIX.

*Du 21. Décembre 1720.*

### *Continuation du même sujet.*

**I**L n'y a rien dans les quatre Evangiles qui autorise la distinction entre la puissance Ecclésiastique & la puissance Civile ; notre Sauveur ayant lui-même renoncé à tout pouvoir en ce monde n'en a pas conféré à d'autres. Il n'a point usé ni permis que l'on usât de violence pour tourmenter & subjuguier ceux qu'il venoit soumettre à son Royaume qu'il a déclaré

*n'être point de ce monde.* Comme la Religion qu'il enseignoit ne consistoit point en de vaines cérémonies ou en des actes extérieurs, comme celle des Gentils, mais devoit résider dans le cœur, il a pris les moyens de parvenir à ce but. Il savoit que la violence & le fer pouvoient faire des hypocrites & des esclaves mais non des prosélytes sinceres ; il apprit donc aux Apôtres à gagner les cœurs des hommes par la douceur, à les engager par leurs exemples, à les convaincre par la raison de leurs préceptes ; enfin il les mit en état de prouver leur mission par des miracles. Cette façon d'agir est directement contraire à celle de Mahomet, dont le but étoit un pouvoir temporel, dont la Religion n'étoit qu'une imposture, & qui conséquemment avoit besoin de la force pour réussir. En effet l'absurdité ne peut se soutenir que par la tyrannie, la vérité n'a besoin que de ses propres forces, elle ne demande que d'être écoutée avec candeur & impartialité.

Jésus-Christ en toute occasion tâche de prémunir ses Apôtres contre l'orgueil, contre le desir de la supériorité, contre la passion de dominer ; les pouvoirs qu'il leur donna étoient d'une nature différente, ils étoient propres à vaincre les pré-

jugés des peuples égarés, & à confondre la malice & les subtilités du Sacerdoce en règne. C'étoient le pouvoir de chasser les esprits immondes, le pouvoir de guérir les maladies & les infirmités, le pouvoir de ressusciter les morts; nos Prêtres assurément ne prétendent point à ce pouvoir.

Le Sauveur leur dit de ne point prendre ni or ni argent avec eux; de n'avoir point deux habits; de ne point porter ni souliers ni bâtons. Il leur dit encore bien moins d'aller en carosse. Je suppose que nos Prélats ne se soucient gueres d'exercer le pouvoir d'aller à pied. Il leur ordonne de se présenter dans les maisons, & d'y rester si on veut les y admettre, sinon de se retirer en secouant la poussière de leurs pieds. En conséquence les Prêtres Papistes sont d'avis de mettre le feu à la maison & de brûler ceux qu'elle renferme, ou du moins de les damner.

Les pouvoirs que reçurent les Apôtres étoient de prêcher le Christ aux nations. Nos Prêtres restent chez eux & se prêchent eux-mêmes à leurs paroissiens, & s'en font bien payer. Ceux qui crurent à la prédication des Apôtres & qui furent batisés avoient le pouvoir de chasser

les

les démons & de parler diverses langues) ils pouvoient manier les serpens, boire des poisons sans danger, & guérir les malades par leur attatouchement. Ceux qui croient aux prédications des Prêtres Papistes sont les amis de Satan, & au-lieu de chasser les démons ils en deviennent possédés; ils ne parlent raison dans aucune langue; s'ils se nourrissent de poison c'est de celui de la discorde; leurs Prélats s'empoisonnent à force de gourmandise, & leurs Moines à force d'intempérance & de débauches.

Les Apôtres étoient destinés à rendre témoignage de tout ce qu'ils avoient vû & entendu de Jésus-Christ, & ils étoient en état de le faire; nos Prêtres ne savent rien de plus de Jésus-Christ que les laïques, quand ils ont les mêmes talens qu'eux & quand ils s'appliquent à le connoître. Ceux-ci à l'exception de l'argent n'ont pas des motifs moins forts qu'eux pour les prêcher. Cet argent, de même qu'il engagea l'un des prédécesseurs de ces Prêtres à trahir le Sauveur, le fait encore trahir par ses successeurs, qui le vendent à beaux deniers comptans.

Notre Sauveur lui-même institua les soixante douze Disciples qu'il envoya devant lui deux à deux, dans tous les en-

droits où il voulut aller lui-même; il leur donna des pouvoirs égaux à ceux des Apôtres; il y joignit même celui de faire des miracles, mais bien loin de leur donner une autorité mondaine, il leur dit qu'il les envoie *comme des brebis parmi les loups*; qu'ils ne devoient rien porter avec eux; que lorsqu'ils entreroient dans une maison ils devoient lui *porter la paix*. Qu'ils devoient manger ce qu'on daigneroit leur servir, *vû que toute peine méritoit son salaire*. D'où l'on voit que c'étoit aux personnes de la maison à juger du salaire qu'elles vouloient leur donner; enfin lorsqu'on refusoit de les recevoir ils devoient s'en aller en secouant la poussière de leurs pieds. C'étoit en cela que consistoient toutes les excommunications qu'il leur étoit permis de lancer contre ceux qui les rejettoient, elles se bornoient à les laisser dans leurs péchés & à cesser de leur prêcher & de les fréquenter.

Quelque sens que l'on veuille donner aux expressions obscures de *lier* & de *déliar*, de *remettre* ou de *retenir les péchés*, il est évident que ces mots se bornent uniquement à ceux à qui Jésus-Christ les adresse, & ils paroissent n'avoir rapport qu'à l'autre monde.



Cela posé , qu'on m'apprenne d'après  
 quelles règles de construction aucun Clergé  
 du monde peut fonder sur ces passages  
 ses prétentions au pouvoir ? Dans  
 quel sens un membre de ce Clergé peut-  
 il se faire passer pour un Successeur des  
 Apôtres , par préférence à un laïque ? Si  
 notre Sauveur eût eu l'intention de trans-  
 mettre un pouvoir à un homme ou à un  
 corps , il y a lieu de présumer qu'il se  
 fût expliqué clairement & en termes for-  
 mels qui ne laissassent aucune équivoque  
 ni sur la nature de ce pouvoir ni sur  
 ceux qui devoient l'exercer. Il n'est  
 point parmi les foibles mortels d'institu-  
 tion établie sur des expressions si vagues.  
 Quel est le procureur ou le chicaneur  
 de la Salle de Westminster qui pût trou-  
 ver dans ces paroles , *païssez mes brébis* ;  
 le droit d'exercer une puissance souve-  
 raine ? Comment trouver ce pouvoir dans  
 les paroles de Jésus-Christ adressées aux  
 Apôtres & peut-être à tous les Chré-  
 tiens , lorsqu'il leur dit *je serai avec vous*  
*jusqu'à la consommation des siècles* ? Il n'y  
 a que l'impudence sacerdotale qui puisse  
 trouver dans ces mots le droit de con-  
 traindre la pensée , le droit de persé-  
 cuter , le droit de faire brûler en ce monde  
 & de damner dans l'autre.

Les Prêtres de Delphes étoient dans l'usage de rendre leurs Oracles en mauvais vers, ce qui faisoit dire qu'Homere faisoit bien mieux des vers qu'Apollon. Personne chez les Chrétiens n'est assez impie pour prétendre que tout homme sensé parle d'une façon plus intelligible que les Successeurs des Apôtres ne font parler la Divinité. Mais quoiqu'il n'y ait rien dans les Evangiles qui justifie les prétentions des Prêtres sur les laïques, ils renferment un grand nombre de passages formellement contraires à ces prétentions; l'on y voit Jésus-Christ non-seulement renoncer lui-même à tout pouvoir, mais encore défendre à ses Disciples d'affecter aucune supériorité sur leurs freres, de les juger, de les censurer, de les maltraiter, de les injurier lorsqu'ils les trouvent réfractaires.

Dans St. Luc. Chap. XII. v. 13. un homme prie Jésus-Christ de parler à son frere au sujet du partage d'un héritage, Jésus lui répond *ô homme! qui m'a établi pour vous juger ou pour faire vos partages?*

Dans St. Jean Chap. XII. v. 47. & 48. notre Sauveur dit que *si quelqu'un entend mes paroles & ne les met point en pratique, je ne le juge point; car je ne suis point venu pour juger le monde, mais pour le sauver.* Et dans le verset suivant il ajoute *celui qui*

*me méprise & ne reçoit point mes paroles a pour juge la parole même que j'ai annoncée, ce sera elle qui le jugera au dernier jour.*

Dans St. Jean Chap. XVIII. v. 36. Jésus-Christ est accusé devant Pilate comme un rebelle à César, & comme prétendant à l'empire de la Judée; c'est alors qu'il déclare que *son Royaume n'est pas de ce monde*; & il en donne la raison, qui parut si satisfaisante au gouverneur Romain, jaloux de l'autorité de son Maître, qu'il le déclara innocent & l'auroit relâché si les Prêtres des Juifs y eussent consenti.

Dans St. Mathieu Chap. VII. v. 1. 2. & 3. Jésus dit à ses Disciples *ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés; car vous serez jugés selon que vous aurez jugé, & on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi.* D'après cela quel jugement doivent attendre des Prêtres & des inquisiteurs qui mettent à la torture sur de simples soupçons & qui font subir des supplices inouis à tous ceux qu'ils jugent errer dans la croyance?

Dans St. Luc. Chap. IX. v. 54. Jacques & Jean lui demandent de faire descendre le feu du ciel pour punir les Samaritains qui avoient refusé de le recevoir; bien loin d'y consentir Jésus les blâme & leur dit *vous ne savez pas à quel esprit vous avez été*

*appelé. Le fils de l'homme est venu pour sauver & non pour détruire. Dans le même Chapitre Jean lui dit: Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en votre nom, mais nous l'en avons empêché parce qu'il ne vous suit point avec nous. Jésus lui dit ne l'en empêchez pas, car celui qui n'est pas contre nous est pour nous. Pouvoit-il enseigner la tolérance en termes plus formels?*

Dans tout le cours du Chap. XVIII. de St. Mathieu notre Seigneur exhorte ses Disciples à être humbles & à pardonner les injures; dans les versets 15. 16. & 17. il leur dit *si votre frere a péché contre vous allez le trouver, & le reprenez seul à seul, s'il vous écoute vous aurez gagné votre frere, &c.; s'il ne vous écoute pas encore dites-le à l'Eglise, c'est-à-dire à l'Assemblée, & s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un payen & un publicain, c'est-à-dire, n'ayez plus aucun commerce avec lui; dans les deux versets qui suivent, Jésus-Christ nous apprend ce que c'est qu'une Eglise: si deux ou trois d'entre vous s'assemblent en mon nom je serai au milieu d'eux. Il me semble que c'est la présence de Jésus-Christ qui constitue une Eglise sans que la présence d'un Prêtre ou d'un Ministre soit nécessaire pour cela.*

Dans le vrai tout le Nouveau Testament ne renferme que des leçons d'humilité, d'humanité, de morale; nous ne voyons point autre chose dans le sermon sur la montagne; Jésus-Christ prémunit par-tout ses Disciples contre l'orgueil & l'ambition. Dans le 23<sup>e</sup>. Chapitre de St. Mathieu il leur dit de ne point se faire appeler *Maître*, *vû qu'ils n'ont qu'un seul Maître & que tous les autres sont freres*. Il leur apprend que *celui qui s'exaltera sera humilié*, & *que celui qui s'humilie sera exalté*.

Dans St. Luc. Chap. XX. v. 46. il avertit ses Disciples de ne point imiter les Scribes *qui portent de longues robes, qui veulent être salués dans les marchés, qui affectent les premieres places dans les Sinagogues & les repas, qui font de longues prieres*. C'est un avis qui s'adresse à vous, Evêques & Prêtres Papistes, qui devorez la Veuve & l'Orphelin sous prétexte de prier pour eux!

Dans le Chap. XXII. v. 24. 25. & 26. du même Evangéliste; on voit une dispute entre les Apôtres pour savoir qui seroit le plus grand d'entre eux, mais Jésus leur dit: *les Rois des nations les traitent avec empire, & ceux qui ont l'autorité sur elles prennent le titre de bienfaisans, pour vous n'en*



usiez point de même, mais que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit, & celui qui gouverne comme celui qui sert. Nous voyons les mêmes préceptes dans St. Mathieu Chap. XX. v. 25. 26. & 27. Jésus-Christ appuye ces leçons de son exemple dans le verset 28. & dit que le fils de l'homme est venu pour servir, & non pour être servi. C'est apparemment dans ces passages que nos Prélats trouvent les fondemens de leur hiérarchie divine!

Quoi qu'il en soit notre Sauveur ne prêcha pas comme bien d'autres, une doctrine qu'il ne pratiquoit point; nous le voyons dans l'Evangile selon St. Jean, laver les pieds de ses Apôtres. Combien cette conduite de Jésus-Christ est-elle différente de la conduite orgueilleuse de ses prétendus Successeurs qui prennent le rang au dessus de la noblesse & des Seigneurs, qui font baiser leurs pieds aux grands de la terre, qui se font servir à genoux comme s'ils étoient des Dieux; que dis-je! qui se mettent au dessus des Rois mêmes; qui souvent se sont arrogé le droit de les déposer & de disposer des couronnes. Combien de nos Evêques ne se rendent-ils pas coupables du crime qui fit disgracier le Cardinal Wolfey & pour lequel il finit par se donner la mort à lui-même! com-

bien ne disent pas comme lui *moi & mon Roi* (*ego & rex meus*) quand encore ils ont la bonté de le reconnoître pour tel !

---

## N<sup>o</sup>. L.

Du 28. Décembre 1720.

### *Recherches sur les institutions Religieuses. Réfutation des prétentions impies du Clergé.*

**L**es hommes sont si peu d'accord dans leurs opinions ou dans leurs façons de raisonner, qu'une Société ou une assemblée volontaire ne peut longtems agir ou demeurer réunie sans faire des réglemens pour fixer la conduite & les intérêts des membres qui la composent, & sans choisir des personnes dont la fonction soit de faire exécuter les regles établies. Si quelqu'un des membres ne croit pas qu'il soit ou légitime ou utile de se soumettre aux réglemens généraux, les autres membres doivent avoir le droit de l'exclure, ou si l'on veut de *l'excommunier*, de le séparer de leur corps à moins qu'il ne préfère de s'en séparer lui-même.

Si le but de l'association est de rendre un culte à Dieu, de se réunir pour prier

ou pour entendre des exhortations & de s'édifier réciproquement, association que l'on nomme *Eglise*, il est à propos de fixer le tems & le lieu des Assemblées, de désigner des personnes chargées de tout préparer pour l'Assemblée; il faut qu'une ou plusieurs personnes soient choisies pour réciter les prières à la congrégation, auxquelles elles doivent se joindre elles-mêmes; enfin il faut que ces personnes remplissent les fonctions qui ne pourroient sans confusion être remplies par tous les membres. Si la Société veut éviter les inconvéniens qui pourroient résulter d'être interrompue par le babil de quelques membres, il est à propos de confier le soin de l'exhortation à une ou à un petit nombre de personnes dont la sagesse & la science soient connues. Il faudra encore prendre des arrangemens pour contribuer à fraix communs aux bâtimens, aux réparations, à l'entretien des choses nécessaires; par conséquent il y aura des discussions, qui, pour se faire avec ordre, exigent quelqu'un qui préside, qui recueille les voix, qui fasse les propositions, qui prononce les décisions. Sans ces précautions l'Assemblée pourroit bien se battre au lieu de faire ses prières.

Si plusieurs de ces Assemblées ou Egli-

ses, placées à des distances trop grandes les unes des autres pour se réunir dans un corps, se croyoient obligées de s'accorder du moins sur la forme du culte, & de s'unir d'intérêts, elles doivent trouver des moyens de communiquer entre elles & de cimenter leur union, sans quoi elles ne tarderoient pas à se séparer: cela peut s'effectuer en choisissant des députés qui les représentent & qui concertent en commun des mesures; ou bien en se soumettant à la conduite & aux décisions d'une ou de plusieurs personnes choisies d'un commun accord, qui régleroient les choses qui n'intéressent point les devoirs envers Dieu. Les personnes ainsi choisies ne peuvent exercer un pouvoir qu'autant & aussi longtems que le voudront leurs constituans.

Si ces Eglise croyoient qu'il fût de leur devoir ou de leur intérêt de s'étendre & de faire des Profélytes, elles ne pourroient prendre pour cela de méthode plus efficace que de charger des personnes honnêtes & sages, dument instruites de leur culte, de leurs réglemens & de leurs motifs, qu'elles enverroient au dehors pour enseigner, persuader & convaincre les autres, pour les exhorter d'une façon douce & tendre, ce qui se-

roit le meilleur moyen de les gagner ; pour ensuite veiller sur eux pour les empêcher de s'égarer du bon chemin.

C'est ainsi que l'on se conduisit dans les commencemens du Christianisme , avant que l'on eût établi des Eglises nationales ; & tel est encore le cas où se trouvent les Sociétés Religieuses volontaires & indépendantes. La fonction dont les Apôtres furent chargés étoit d'aller prêcher le Christ à tout l'univers ; il leur étoit impossible de s'en acquitter par eux-mêmes , ainsi à mesure qu'ils faisoient des Prosélytes ils les exhortoient à en faire à leur tour. Nous en avons la preuve dans les *Actes des Apôtres*.

Ces Apôtres & leurs Disciples étoient à portée de prouver leur mission en opérant des miracles ; ils chassoient les démons , ils parloient diverses langues , ils guérissent les malades. Ces dons eussent été peu nécessaires s'ils n'en eussent point fait usage ; c'est en vertu de ces graces accordées à tous les Chrétiens que St. Etienne & St. Philippe qui n'étoient que diacres , c'est-à-dire , destinés à servir aux tables des fideles , prêchoient , baptisoient & faisoient de grands miracles. *Voyez les Actes des Apôtres Chap. VI. v. 8. & Chap. VIII. verset 7.*



Mais indépendamment du droit que tout fidele avoit de prêcher Jésus-Christ & d'étendre son Empire, les Apôtres engagerent quelques personnes à se charger du soin & à se faire une occupation de veiller sur leurs freres comme le berger veille sur ses brébis; comme les Apôtres avoient le don de *discerner les esprits*, ils connoissoient ceux qui étoient les plus propres à s'acquitter de ces fonctions & qui pouvoient les remplir avec le plus de succès; mais il est évident qu'ils ne leur conférèrent aucune grace de plus qu'aux autres Chrétiens ou qui les rendissent supérieurs à eux. Ils ne pouvoient pas donner le St. Esprit, vû que les Apôtres seuls avoient droit de le donner; comme il paroît, ils le donnoient indistinctement à tous ceux qui croyoient & qui étoient baptisés. Le don des langues, comme on l'a dit plus haut, étoit donné à tous les fideles, c'est même dans l'Ecriture une marque infailible qu'on avoit reçu le St. Esprit. C'est ce qu'on peut voir par une infinité de passages des *Actes des Apôtres*.

Ainsi il me paroît évident que tous ceux qui croyoient, sur-tout à la prédication des Apôtres, recevoient le St. Esprit & faisoient des miracles; par consé-

quent les personnes dont il est fait mention sous quelque dénomination qu'on les désignât, n'étoient point destinées à constituer un ordre d'hommes distingué du reste des Chrétiens par des prérogatives ou des privilèges; elles étoient chargées d'un fardeau & non d'un commandement; elles étoient plus pieuses, plus éclairées & plus pauvres que les autres, elles n'étoient ni leurs Seigneurs ni leurs maîtres. Il n'y a pas un mot dans le Nouveau Testament dont nous puissions inférer qu'elles fussent destinées à succéder aux Apôtres, & encore moins que la succession dût être continuée jusqu'à la fin du monde; dans le fait il est clair que cette succession n'eut point lieu, vû que le pouvoir de donner le St. Esprit, & conséquemment de faire des miracles, cessa bientôt dans l'Eglise.

D'après ces notions que l'on examine les Actes & les Epîtres des Apôtres, & l'on verra la confirmation de tout ce qui vient d'être avancé. Dans les Actes Chap. XIV. v. 23. Paul & Barnabé établissent des Anciens ou des Prêtres dans chaque ville; dans le verset 28. du Chap. XX. on leur prescrit leur devoirs. *Prenez donc garde*, leur dit St. Paul, *à vous mêmes & à tout le troupeau sur lequel le St. Esprit*

*vous a faits inspecteurs ou surveillans, pour  
paître l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par  
son propre sang. Car c'est ainsi qu'il faut  
traduire le mot Grec Ἐπισκοπῆς, qui si-  
gnifie inspecteur ou surveillant, & non un  
Evêque moderne, vû que le passage cité  
les destine à paître l'Eglise de Dieu, &  
non à la dévorer, à en tirer des sommes  
considérables, à la troubler pour des im-  
munités, à la déchirer par des disputes  
sur des prérogatives. Les Apôtres n'a-  
voient pas ce droit & ils ne pouvoient le  
conférer à d'autres.*

*Dans la premiere Epître aux Tessalo-  
niciens Chap. cinq verset 12. St. Paul  
exhorte les freres à connoître ou avoir de  
la considération pour ceux qui travaillent  
parmi eux & qui les gouvernent selon le  
Seigneur & qui les avertissent; cela signi-  
fie qu'il falloit écouter & marquer de la  
déférence à ceux qui remplissoient fidèle-  
ment leurs fonctions. Sans cela les Pas-  
teurs, les Prédicateurs, les Prophètes, les  
Apôtres mêmes n'eussent point été en  
état de propager l'Evangile. Dans l'E-  
pître aux Hébreux Chap. XIII. v. 7. l'A-  
pôtre leur dit souvenez-vous vos conducteurs  
qui vous ont prêché la parole de Dieu, &  
dans le verset 17. il ajoute obéissez à vos  
conducteurs, car ce sont eux qui veillent*

pour le bien de vos ames. Ce qui ne marque encore que l'attention qui étoit due à ceux qui enseignoient la parole de Dieu, & l'obligation de s'y conformer pour le salut des ames ; & non une soumission servile à nos Prêtres modernes, qui ne sont ni des Prophètes ni des Apôtres, ni des Successeurs des Apôtres, ni des hommes plus éclairés que les laïques dans les voyes du Seigneur : ils trouveront bien dans l'Ecriture des passages relatifs à Jésus-Christ & à ses Apôtres, mais ils n'en trouveront jamais qui les désignent eux-mêmes ou qui appuient leurs extravagantes prétentions à l'autorité. C'est à force de figures, d'Allégories, de sens mystiques, de fausses traductions que l'on veut nous persuader que les *Pasteurs*, les *Inspecteurs*, les *surveillans*, les *guides* des premiers fideles ont été des *Evêques*, dont le pouvoir s'est transmis jusqu'à nos jours. Il faudroit une érudition immense pour trouver le sens contesté des mots sur lesquels nos Prêtres fondent leur pouvoir prétendu, qui doit, selon eux, durer jusqu'à la fin du monde. Quand nous rencontrons ces mots nous devons les expliquer dans un sens naturel & suivant les règles du bon sens. Notre salut éternel ne peut point dépendre de la con-

nois-

noissance des idées que l'on a pu attacher autrefois dans les langues Hébraïques ou Grecques à des expressions dont, comme on fait, l'usage est sujet à changer.

Le Tout-Puissant est trop bon pour faire dépendre notre bonheur de la connoissance difficile de choses incertaines & indifférentes à la Religion; tout ce qu'il veut que nous sachions doit être exprimé clairement; les passages sur lesquels le Clergé fonde son autorité, ou prouvent le contraire, ou du moins sont très-équivoques; nous devons donc en conclure que Dieu ne les approuve point, ou nous laisse les maîtres d'en penser ce que nous voudrons. Cela posé, il me sera facile de montrer que les Apôtres eux-mêmes n'ont point exigé aucune autorité; je ferai voir que les fonctions de nos Prêtres peuvent être également exercées par des laïques & même par des femmes; je prouverai que les *excommunications* ne sont rien que la faculté d'exclure de sa Société ceux que nous trouvons de mauvaise compagnie. Je prouverai de plus que dans les premiers siècles du Christianisme le peuple choisissoit toujours ses Prêtres, ses Evêques, ses chefs spirituels, qui vivoient de ses aumônes;



enfin je montrerai par quels degrés le Clergé Papiste, à force de mensonges & d'impiétés, est parvenu à subjuguier une grande partie du globe que nous habitons.

---

## N<sup>o</sup>. L I.

Du 31. Décembre 1720.

### *Des trois Eglises-hautes qui sont en Angleterre.*

**A**près avoir donné dans mes feuilles précédentes une idée de l'Eglise telle qu'elle est établie dans l'Ecriture-Sainte, je vais parler ici des trois *Eglises-hautes* d'Angleterre, qui different grandement de la premiere: quoique cet examen semble devoir m'engager à parcourir un champ très-vaste, & me mettre dans le cas de révéler un grand nombre de Mysteres de l'Eglise & du parti Jacobite, j'espere néanmoins venir à bout d'en donner des notions claires au public dans une feuille. Je fixerai d'abord ce qu'on doit entendre par l'Eglise Anglicane, après quoi je décrirai les trois *Eglises-hautes* d'Angleterre, & je ferai

voir combien elles different de l'Eglise Anglicane.

I. Toutes les Eglises établies par les loix sont des créatures de l'Etat où elles sont établies; en effet tout ce qui est établi de cette maniere dépend du pouvoir législatif, qui peut à volonté changer ce qu'il a établi. Cela posé, l'Eglise Anglicane est celle que la loi a établie parmi nous, elle doit demeurer en force relativement à la Religion & doit être subordonnée à la législation. Ainsi l'acte du parlement qui exige la souscription des trente-neuf Articles, les actes *d'uniformité*, l'acte pour la tolérance, les Ordonnances Royales, les Canons de l'Assemblée du Clergé confirmés par le Roi, les sentences des députés, les décisions de la Chambre des Seigneurs, constituent le code de l'Eglise Anglicane; & ses membres sont des membres fideles quand ils se conforment à toutes ces choses, & ne sont que des membres infideles quand ils s'en écartent. Ceux qui s'y conforment doivent encore s'y conformer dans le sens de ceux qui ont fait ces constitutions. Cela est si certain & tellement fondé sur des sermens que je n'insiste là-dessus que pour prévenir les équivoques de ceux, qui d'après la Doctrine Jésuitique, se sauvent par des re-

strictions mentales; & j'ai en vue quelques-uns de nos Prêtres qui croient pouvoir en sûreté de conscience prêter serment & souscrire dans un sens tout contraire à l'intention de ceux qui leur en imposent le devoir, & qui malgré cela se prétendent de vrais membres de notre Eglise.

II. Il y a parmi nous trois Eglises qui diffèrent de celle qui vient d'être définie, je vais les désigner par les noms de leurs chefs. La première est celle du Docteur Bungey; la seconde est celle de M. Lesley; la troisième est celle du Docteur Brett.

NB. *Il y a ici une lacune dans le manuscrit. Il paroît que le traducteur n'a pas cru nécessaire de traduire en François le reste de cette feuille, qu'il a jugé très-peu intéressante pour ceux qui ne sont point au fait des disputes du Clergé Anglican, & qui, comme toutes ces sortes de querelles, n'ont rien de bien piquant pour ceux qui ne sont point à portée d'y prendre part.*

N<sup>o</sup>. LII.

Du 4. Janvier 1721.

*De l'Analogie qui se trouve entre le Paganisme ancien & le Sacerdoce moderne.*

**L**ES extrémités se touchent, les substances les plus parfaites sont les plus voisines de la corruption. Ne soyons donc point surpris si les ordres & les menaces du Ciel n'ont point été capables d'empêcher dans la plûpart des contrées le Sacerdoce de tomber dans les superstitions & les extravagances des peuples idolâtres. Par une étrange fatalité les Prêtres ont eu les mêmes idées & n'ont fait que renouveler les mêmes tours que les Prêtres du paganisme, au point que si nous voulons nous prêter aux changemens que le tems produit nécessairement & qui résultent de la différence des langues & des usages, les Eglises Romaines pourroient aisément être prises pour des Temples payens, & le culte qu'on y rend pour le culte des idoles.

Le Démon, quelque malin qu'il soit,

même avec l'assistance de la perversité des Prêtres, n'a pu rien inventer de nouveau; il a été forcé de revenir sur ses pas. On s'est servi toujours des mêmes fraudes pour tromper le genre-humain; on a tiré le même parti de ses foiblesses & de ses passions; on s'en est également servi de tout tems pour détruire la vraie Religion, & pour faire que la multitude incapable de réflexion devînt la proie & le domaine des imposteurs hypocrites.

Le Dieu des bontés & des miséricordes lui-même n'est que trop souvent représenté comme les Divinités payennes, vindicatif, cruel, capricieux, impuissant, vain, sensible à la flatterie & au plaisir d'exercer un pouvoir injuste, en un mot sujet à toutes les passions & les foiblesses des plus méchans des hommes. On prétend renfermer dans des édifices étroits son essence que l'univers entier ne peut borner. Et même on s'imagine qu'il se plaît davantage dans certaines parties de ces édifices, que l'on s'efforce d'orner afin de lui en rendre le séjour plus agréable.

J'avoue que je ne trouve aucune différence essentielle entre le culte des anciens Romains & celui des Romains modernes. Les derniers ainsi que les pre-

mie  
mes  
& d  
les  
ou  
Paye  
dest  
leur  
hab  
Les  
mê  
d'ob  
mê  
ven  
ren  
que  
gne  
lion  
& v  
fave  
I  
te  
avo  
gea  
nou  
cris  
ma  
fiqu  
les  
uns



miens dédient leurs Temples à des hommes ou à des femmes qui ne sont plus & qu'ils appellent des *Saints*, tandis que les Payens les appelloient des *Demi-dieux* ou des Déeses. Les cérémonies que les Payens nommoient *consécérations* étoient destinées à conjurer & à faire descendre leurs Divinités pour venir en personne habiter leurs Temples & leurs simulacres. Les Prêtres de l'Eglise Romaine dans la même vue consacrent leurs Eglises afin d'obtenir que Dieu vienne s'y rendre. De même que les anciens Romains ils élevent des autels dans leurs Temples où ils rendent un culte aux Saints, les invoquent, implorent leurs secours, les gagnent par des offrandes, font des processions comme les Payens en leur honneur, & vont en pèlerinage pour mériter leur faveur.

Les Prêtres Papistes ont profané le culte simple & spirituel que Jésus-Christ avoit prescrit à ses Disciples, en changeant la commémoration des bienfaits que nous avons reçus par sa mort, en un Sacrifice semblable à ceux des anciens Romains, accompagné de chants & de musique; dans l'un comme dans les autres les Prêtres sont vêtus de blanc; & les uns & les autres se tournent vers l'Orient,

c'est-à-dire, vers le côté où le soleil se leve; on montoit aux autels des Romains par des degrés, les autels des Papistes sont faits de la même manière. Les Prêtres payens faisoient des signes mystérieux sur les victimes, les Prêtres Papistes en font sur les especes qu'ils prétendent charger dans le corps de Jésus-Christ. Enfin quand la victime consacrée étoit tuée les Prêtres payens dévoroient les restes de ce qui avoit été offert aux Dieux; le Prêtre Papiste dévore son Dieu après l'avoir fait, & n'en fait part qu'à ceux qu'il juge dignes de communier avec lui.

Les anciens Romains avoient différens ordres de Prêtres dont les fonctions. & les revenus n'étoient point les mêmes. Tels étoient le Souverain Pontife, les Augures, les Luperces, les Haruspices, les Flamines, les Saliens, les Féciales, les gardes des Livres Sybillins, les Corybantes &c. Les Romains d'aujourd'hui outre ces sortes de Prêtres qui sont aussi établis parmi nous ont un Pape, des Cardinaux, des Dominicains, des Franciscains, des Jésuites, des Bénédictins, des Carmes, des Chartreux, des Capucins, des Augustins, des Servites &c. A l'imitation des Vestales de l'ancienne Rome, ils ont encore des Religieuses qui sont veu de chasteté,

& de même que les premières étoient enterrées toutes vives quand elles le violent, les dernières sont enfermées entre quatre murailles quand elles violent le leur. De même que ces Vestales avoient le droit de tirer un criminel qu'elles rencontroient fortuitement des mains de la justice, les Prêtres Romains exercent le droit de donner azyle & protection aux malfaiteurs, ce qui est emprunté des azyles des Romains.

Les anciens Romains avoient des jours heureux & malheureux (*fastos & nefastos*) des jeûnes, des fêtes, des fêtes en l'honneur de leurs Dieux & demi-Dieux; les Romains d'aujourd'hui font consister la plus grande partie de leur Religion dans la distinction des jours, ils ont aussi leurs jours heureux & malheureux, des jeûnes, des fêtes, des fêtes, en l'honneur de leurs Saints, ou pour conserver la mémoire d'anciennes calamités, ou pour se réjouir de quelques succès, & quelques-unes de leurs fêtes surpassent pour la débauche les Bacchanales des anciens.

Les Romains payens avoient des Dieux tutélaires chargés du soin de protéger certains districts ou certaines villes; les Romains Papistes ont des Saints chargés des

mêmes soins. Les artisans & les ouvriers sont sous la protection de quelques Saints particuliers. Les Ecoliers ont St. Nicolas & St. Grégoire quoique ce dernier ne fût rien moins qu'un ami des Lettres. Les Peintres ont St. Luc; de même que les Soldats & les Amans avoient pour Patrons Mars & Vénus. Les maladies elles-mêmes sont mises sous la protection de quelque Saint. St. Roch est le Patron de la Peste; St. Corneille est celui du mal caduc; Ste. Appolline préside au mal des dents. Les animaux ont aussi leurs Saints. St. Eloy est le Protecteur des chevaux & Saint Antoine prend les cochons sous sa protection.

Les Prêtres payens ne permettoient à personne d'entrer dans leurs sanctuaires, les Prêtres Papistes n'admettent point les laïques dans le chœur ou en dedans de la grille qui entoure les autels. Les anciens Prêtres obligeoient tous ceux qu'ils initioient à leurs mysteres de leur révéler tous les secrets de leur vie passée, ce qui les assuroit de leur discrétion & de leur complaisance; les Prêtres Papistes font confesser de même ceux qu'ils admettent à leurs mysteres, ils les obligent même de s'accuser de leurs pensées, par ce moyen ils sont au fait des secrets des familles, & assurent leur empire.

L'eau *Lustrale* des anciens Romains s'est changée en *eau bénite* pour les Romains modernes. Le *lituus* ou bâton augural, fait aujourd'hui la *croisse* des Evêques; le bonnet Phrygien des Prêtres s'est converti en une *Mitre*. Les *Apothéoses* des anciens se nomment aujourd'hui *Canonisations*. Le Sénat Romain s'est changé en College des Cardinaux, égaux aux Souverains, & le Dictateur perpétuel en un *Pape* qui fait la loi aux Monarques de la Terre assez simples pour l'écouter, & dont il fait dévaster & piller les Etats par des légions de moines.

Enfin les Prêtres payens sacrifioient des Boucs à Bacchus pour les punir de gâter les vignes, & des hommes à Pluton, à Proserpine, à Moloch, & à d'autres divinités de mauvaise humeur, pour appaiser leur colere; les Prêtres de l'Eglise Romaine dévouent à Satan & immolent des hérétiques, des schismatiques, des Juifs & tous ceux qu'ils soupçonnent de n'être point dans leurs intérêts; de même que les Prêtres payens jugeoient du tems le plus propre aux Sacrifices vû qu'ils connoissoient parfaitement les intentions de leurs Dieux, les Prêtres Papistes jugent sans appel de ce qui déplaît à Dieu & lui sacrifient ceux qui nuisent à leur ambition



tyrannique. D'où l'on voit que comme les Prêtres payens ils ont tiré parti de la stupidité des hommes & de leurs foiblesses, ce sera l'objet de la feuille prochaine.

## N<sup>o</sup>. LIII.

Du 11. Janvier 1721.

*L'Empire Sacerdotal est fondé sur les foiblesses de la nature humaine.*

**I**L n'existe point d'être dans l'univers qui n'ait quelque foiblesse inhérente à sa nature; qui ne soit point agité par des passions, des craintes, des desirs, qui le rendent une proie facile pour d'autres êtres que leur expérience ou leur sagacité mettent à portée de tirer avantage de ces infirmités. Il seroit inutile de prouver cette vérité; je ne me propose donc que de montrer que, malgré la supériorité que Dieu a donnée à l'homme sur les autres animaux, il n'est point exempt de ces foiblesses; le Tout-Puissant le voulut, sans doute, ainsi, pour qu'il se souvînt qu'il est mortel, pour qu'il s'humiliât, pour qu'il travaillât à son propre bonheur.

La superstition est une foiblesse particulière à l'homme; c'est une frayeur panique

de  
de  
tur  
ma  
arr  
se  
être  
ces  
les  
si  
ven  
qu'  
leur  
nou  
qui  
en  
poin  
C  
ce &  
deva  
dont  
C'eff  
rével  
toute  
les al  
table.  
les m  
d'app  
vons  
songe

des êtres invisibles & inconnus. Il est aisé de sentir qu'il faut qu'il y ait dans la nature des causes suffisantes du bien & du mal qui nous arrivent ou qui peuvent nous arriver; il est impossible à un homme de se dépouiller tellement de l'amour du bien-être pour n'avoir aucune inquiétude sur ces causes, & pour ne point chercher à les connoître. Comme souvent elles sont si cachées que nos propres efforts ne peuvent nous les faire découvrir nous jugeons qu'elles sont immatérielles & invisibles par leur nature, & nous sommes disposés à nous en rapporter à ce qu'en disent ceux qui ont l'adresse de nous faire croire qu'ils en savent plus que nous, & qu'ils n'ont point dessein de nous tromper.

C'est à cette combinaison de l'ignorance & de la crédulité que nous sommes redevables des impostures les plus insignes dont le genre humain se trouve la victime. C'est à elles que nous devons toutes les révélations & les visions des enthousiastes, toutes les fausses Religions & même tous les abus & les corruptions de la seule véritable. Nous leur devons toutes les fables, les mythologies, les contes de magiciens, d'apparitions, de féerie; nous leur devons l'Astrologie, la divination, la foi aux songes, les présages &c. en un mot la plus

part des rêveries qui allarment la portion la plus grande des hommes & qui les rendent en tout tems les dupes & les esclaves des imposteurs qui veulent les séduire.

Tout dans l'univers est dans une action continuelle , & par-tout où nous nous trouvons nous sommes entourés de substances qui agissent les unes sur les autres ainsi que sur nous-mêmes. Dans la grande variété des actions & des phénomènes qui s'opèrent dans la nature il faut nécessairement que de certains événemens paroissent très-extraordinaires à ceux qui n'en connoissent point les véritables causes. Les hommes admirent ce qu'ils ne peuvent comprendre & semblent rendre une sorte d'hommage à leur entendement en imaginant que toutes les choses auxquelles il ne peut atteindre sont des choses surnaturelles.

C'est sur ces dispositions que sont fondés les avantages qu'ont sçu tirer en tout tems les Prêtres du Paganisme & de la Religion Romaine pour séduire & pour mettre en servitude le vulgaire crédule & sans expérience. Quels usages pervers n'a-t-on pas fait des éclipses , des météores , des contagions , des inondations , des orages & d'autres prétendus prodiges ou menaces de la nature ? Quels tours n'a-t-on pas ou

ne pourroit-on pas jouer à l'aide des feux d'artifices , des verres ardents , des porte-voix , des Ventriloques , des Echos , des Phosphores , des Lanternes-magiques , &c. ? Ne fit-on pas croire aux Américains que des lettres écrites sur du papier étoient des esprits qui transmettoient les pensées des hommes les uns aux autres ? Les Suisses n'ont-ils pas voulu faire brûler comme un sorcier celui qui le premier leur montra les Marionnettes ? L'Inquisition de Portugal n'a-t-elle pas , depuis peu , fait brûler comme sorciere une jument qui savoit danser ?

La nature agit par une infinité de moyens qui nous sont inconnus parce qu'ils sont invisibles pour nous ; l'aimant attire le fer , l'or attire le vif-argent , la sensitive se resserre lorsqu'on la touche ; quelques especes de végétaux s'attirent & se lient ensemble , tandis que d'autres ne se lient point les uns aux autres. La Torpille engourdit la main qui la touche & nous cause même des douleurs par tout le corps ; les Faïsans & les Coqs d'Inde s'irritent à la vue de la couleur rouge ; les femmes grosses impriment des signes aux enfans qu'elles portent ; les Somnambules se promènent en fureté durant le sommeil sur les toits & sur le bord des précipices , tandis

qu'éveillés ils n'oseroient faire la même chose ; le tonnerre met en fonte la lame d'une épée , sans endommager le fourreau &c.

Nous avons au dedans de nous une disposition cachée qui anéantit les raisonnemens les plus solides de la Philosophie ; nous en voyons les effets dans nos attachemens , dans nos craintes , dans nos aversions ainsi que dans presque toutes les opérations de notre ame ; c'est dans la superstition sur-tout que nous voyons cette disposition dominer ; quelquefois nous éprouvons une terreur secrète , tandis que dans d'autres occasions nous nous sentons une énergie peu commune , où nous avons la conscience de notre force. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rendre compte des causes de ces façons d'être en nous , nous sommes portés à les croire surnaturelles. Voilà ce qui a fait regarder dans tous les tems comme des inspirés les grands Poètes , les grands Philosophes , les conquérans , les législateurs & souvent des insensés qui se faisoient remarquer. Voilà pourquoi l'on a regardé quelquefois des infirmités , des folies , des extases , des convulsions , des épilepsies comme des choses miraculeuses.

Rien n'agit plus fortement sur nos sens  
que



que ce qui excite en nous la surprise & l'admiration. Il y a peu d'hommes qui ne soient vivement affectés par des bruits inusités, par des voix extraordinaires, par les cris des malheureux. Nous sommes vivement remués à la vue d'un spectacle pompeux, d'un convoi funebre, d'une procession, d'une cérémonie. Nous nous laissons entraîner par les charmes de l'éloquence & de la poésie, & nous regardons avec avidité les contorsions d'un fanatique. Ainsi quiconque fait prendre les hommes par leur foible peut les subjuguier & les dominer; c'est en cela qu'a consisté tout l'art des Prêtres de tous les âges; ils en ont fait usage pour plier les hommes à toutes leurs fantaisies; c'est là-dessus qu'ils ont fondé toutes les pratiques superstitieuses; conséquemment leur culte eût plutôt eu pour objet de remuer nos passions que de convaincre nos esprits & d'éclairer notre entendement. Ces manœuvres sont formellement opposées à l'esprit du Christianisme & aux préceptes de notre Sauveur, comme je le ferai voir dans la feuille qui doit suivre.

Voilà pourquoi les Prêtres du paganisme plaçoient leurs temples dans des antres, dans des bois, dans des lieux solitaires, dans des déserts entourés de rochers où

les échos pussent retentir. La position de ces lieux inspiroit une terreur religieuse & une vénération profonde à ceux qui y venoient adorer, souvent elle dispoit leur imagination à entendre des voix & à voir des spectres propres à les intimider, ou du moins à leur faire recevoir les impressions que les Prêtres avoient intérêt de leur donner.

Les Prêtres de l'Eglise Romaine ont parfaitement imité les Prêtres payens qui les ont précédés; ils ont rendu sombres & lugubres leurs Eglises Gothiques; ils en ont fait peindre les vitres afin de n'avoir qu'une lumière éblouissante & incertaine; les voutes qu'ils y ont fait pratiquer sont propres à faire retentir la voix; ils ont placé des tombeaux dans ces lieux pour entretenir des idées noires dans les esprits de leurs disciples. De plus comme les Payens ils ont orné ces temples de figures & de statues. Ces Prêtres ne se montrent que couverts d'habillemens pompeux & bizarres; leur culte n'est qu'une longue suite de cérémonies propres à attirer les yeux, à remuer les passions, à suspendre les fonctions du jugement, à exciter de la vénération pour ceux qui officient dans ces temples. Enfin les cloches, destinées à rassembler le peuple,

semblent par leur son lugubre être faites pour exciter dans les âmes une mélancolie superstitieuse.

En effet les Prêtres Papistes étant plus nombreux, plus riches & plus oisifs, ont renchéri sur les Prêtres du paganisme dans l'art de tromper les hommes, au point qu'il n'y a point d'égarement de l'esprit humain dont ils ne soient parvenus à tirer avantage pour leurs propres intérêts. Les grands sont flattés dans leurs passions par des confesseurs indulgens; les Princes trouvent les Prêtres disposés à les seconder dans l'exercice injuste d'un pouvoir arbitraire, dans la vue d'obtenir des bénéfices & des faveurs; ainsi tout contribue à favoriser les usurpations Sacerdotales & à soutenir l'empire Monacal si funeste aux nations & si contraire aux vrais intérêts des Souverains qui gouvernent avec équité.

D'un autre côté des fanatiques emportés ou des hommes d'un tempérament violent sont les instrumens dont ces Prêtres se servent pour exécuter leurs projets tyranniques & pour les venger de leurs ennemis. C'est par leur secours que souvent ils se sont débarassés des Princes qui mettoient obstacle à leurs desseins, c'est à l'aide de tels hommes qu'ils ont cent

fois mis les Etats en combustion. Les débauchés & les gens sans mœurs sont très utiles à ces Prêtres ; ceux-ci appaisent leurs remors & leur vendent la réconciliation avec le ciel pour de l'argent & des terres. Mais personne ne contribue davantage à étendre leur empire que les visionnaires & les enthousiastes ; il y a dans tous les pays une foule de gens que l'ignorance, l'orgueil, la présomption, un tempérament vicieux, une humeur noire, des infortunes, des terreurs secrètes, disposent à être les agens ainsi que les instrumens de la fraude, & les Prêtres les ont employés en conséquence.

Quelques-uns de ces enthousiastes à force de séductions sont attirés dans des maisons Religieuses ou forcés d'y entrer ; ils y menent une vie austere & récluse ; ils s'y infligent des tourmens, des flagellations, des pénitences, des jeûnes, afin de se faire admirer par la multitude émerveillée, & d'attirer des respects au Sacerdote pour sa prétendue sainteté ; tandis que les Princes de l'Eglise nagent dans le luxe & la bonne chere ; tandis que la terre & la mer sont mises à contribution pour satisfaire leur délicatesse & que le ciel est profané pour entretenir leur orgueil & leur faste.

On se sert avec succès de ceux de ces fanatiques qui sont disposés à avoir des visions, des extases, à entendre des voix; on ne les en laisse point manquer, & par là on séduit le vulgaire à qui l'on parle d'inspirations, de révélations, de Prophéties, de Convulsions, de Mysteres & d'opérations surnaturelles qui annoncent visiblement le *doigt de Dieu*. Ce sont des hommes & des femmes de cette trempe qui ont fondé la plûpart des Ordres Monastiques & des Abbayes de l'Eglise Romaine, & ce sont leurs folies qui soutiennent la domination du Pape.

Cette dévotion artificielle, cette Religion mécanique n'a, sans doute, rien de commun avec le Christianisme, qui n'est autre chose que la Religion naturelle rétablie & perfectionnée; qui consiste dans la vertu & dans l'observation des règles de la morale; dont l'essence est d'être utiles & bienfaisans, comme je vais le prouver dans la feuille qui va suivre.

Les Prophètes nous ont enseigné les mêmes leçons; le premier Chapitre d'Isaïe nous montre clairement que la Religion ne consiste point dans des sacrifices, dans des holocaustes de béliers, dans la graisse des animaux, dans le sang des boucs, des agneaux, des taureaux, dans



des offrandes vaines, dans l'usage de brûler de l'encens, d'observer les nouvelles lunes, les Sabbats, dans la convocation des Assemblées, dans les fêtes, dans le grand nombre des prières; la Religion consiste à faire du bien aux hommes. Le Prophète rassemble tous nos devoirs en ces mots.  
*„ Cessez de faire le mal, apprenez à faire le  
 „ bien, jugez selon l'équité, assistez l'opprimé,  
 „ mé, rendez justice à l'Orphelin, défendez  
 „ la veuve.”* Un autre Prophète nous dit:  
*ô homme! le Seigneur vous a déclaré ce qui  
 est bon; que demande-t-il de vous, si non que  
 vous agissiez selon la justice, que vous aimiez  
 la miséricorde, & que vous marchiez avec  
 humilité en la présence de votre Dieu? Voyez  
 Michée Chap. VI. v. 8.*

## N<sup>o</sup>. LIV.

*Du Mercredi 18. Janvier 1721.*

### *En quoi consiste la vraie Religion.*

**J'**AI entrepris dans cette feuille de prouver une chose qui me paroît n'avoir pas besoin de preuves; c'est que le Dieu tout-puissant n'est point un être fantasque, qui gouverne ses créatures d'une façon arbitraire & capricieuse, qui les sur-

charge de fardeaux incommodes & inutiles dont il ne peut résulter aucun bien. Le Très-Haut est infiniment heureux de ses propres perfections ; il ne peut point trouver de plaisir dans des actions ou dans des choses qui ne peuvent flatter que les plus foibles des hommes & que les plus sages d'entre eux méprisent. Il n'est point comme les mortels , susceptible de se fâcher pour des accidens ou parce qu'il voit ses desseins frustrés. La sagesse , la bonté , la félicité sont essentiellement inhérentes à son être. Conséquemment en créant les hommes il n'a pu avoir en vue que leur félicité , vu qu'ils ne peuvent rien ajouter à la sienne.

Il est donc absurde de supposer qu'il puisse y avoir aucun mérite dans de pures opinions , dans des spéculations abstraites , dans des pratiques indifférentes ou inutiles ; il est extravagant d'imaginer que ce qui ne tend aucunement au bonheur des hommes & à les rendre meilleurs puisse faire partie de la Religion. Le Pere des miséricordes ne veut point jeter nos esprits dans la perplexité , ni surcharger nos corps de fardeaux inutiles.

Il est vrai que Moyse donna aux Juifs une loi charnelle , une loi de servitude , un joug que ni eux ni leurs peres n'avoient

pu supporter, des réglemens qui *n'étoient pas bons*, des Ordonnances que l'on ne pouvoit observer, mais ces choses leur furent données à cause de la dureté de leurs cœurs ou comme des punitions de leurs iniquités multipliées : d'ailleurs elles n'étoient que pour un tems & devoient céder la place à une Religion spirituelle, innocente, pure, dégagée des superstitions & des idolâtries payennes, exempte de Prêtres, de Sacrifices, de Cérémonies : en un mot à une Religion qui devoit consister dans une adoration en esprit & en vérité, propre à rendre les hommes plus vertueux & plus éclairés.

Il me paroît constant que cette Religion ne renferme qu'un seul Article de foi essentiel à son existence, c'est que *Jésus est le Messie*. Sans reconnoître ce dogme sa mission n'eût point été admise ni ses préceptes suivis. Ces préceptes ne sont que des exhortations à s'aimer & des moyens pour parvenir au bonheur social; le Messie les a fortifiés en attachant des récompenses éternelles à leur observation; jusqu'à lui la vertu n'attendoit sa récompense qu'en ce monde, mais notre Sauveur lui donna une nouvelle sanction en apportant la vie & l'immortalité.

Il n'y a point dans toute l'Ecriture de

propositions révélées d'une façon plus formelle & exprimées dans des termes plus clairs, que cette vérité, qui fait la base & le soutien du Christianisme. Tout le reste n'a pour objet que la pratique, & n'intéresse la croyance qu'autant qu'elle peut influer sur la pratique; en effet avant de nous croire obligés par un précepte nous devons être convaincus de la raison & de l'autorité de celui qui nous la donne.

Le monde a été si longtems corrompu par la superstition, & abusé par des Prêtres menteurs & intéressés qui ont enseigné le crime au lieu de la vertu, le délire au lieu de la Philosophie, qui ont fait consister la piété dans des cérémonies extravagantes & des sacrifices insensés, qu'il ne falloit pas moins qu'un législateur divin revêtu du pouvoir de faire des miracles, pour ramener les hommes au bon sens & à la Religion naturelle. Ainsi le seul Article dont le Sauveur du monde ait rendu la croyance nécessaire, c'est qu'il avoit été envoyé de Dieu & qu'il agissoit par l'autorité de ce Dieu. Par là chacun étoit à portée de sentir qu'il étoit impossible qu'il pût égarer ou tromper les hommes, & conséquemment que l'on pouvoit s'en rapporter à lui & ajouter foi à ses paroles en toute autre chose.

Cette façon d'agir étoit conforme à la raison éternelle, qui ne dut pas vouloir que rien fût nécessaire à croire s'il n'étoit en même tems nécessaire à pratiquer; en effet à quoi pouvoit-il servir d'obliger les hommes de croire, ou plutôt de dire qu'ils croyoient des propositions mystérieuses & inintelligibles? Des Articles de foi de cette espece ne peuvent servir que de mots de ralliement à un parti, sans pouvoir être les objets d'un assentiment sincere & véritable; nul homme ne peut passer pour croire ce qu'il ne comprend pas ou ce dont il n'a pas des idées claires. Il faut, comme on l'a dit ailleurs, que nous entendions la signification de tous les termes renfermés dans une proposition avant que d'y consentir ou de la rejeter. Les mots auxquels nous n'attachons aucune idée n'ont aucun sens pour nous. Il seroit donc & plus honnête & plus prudent de commencer par avouer notre ignorance sur des spéculations abstraites, que d'en former des propositions, de prétendre les définir & les expliquer, & de convenir ensuite que nous n'entendons pas les définitions & les explications que nous en avons données; de crier à l'hérésie! à l'impiété! à l'Athéisme lorsqu'on nous demande de parler intelligi-



blement & d'expliquer ce que nous entendons.

Pour en venir aux preuves tirées de l'Ecriture, St. Jean Chap. III. v. 18. nous dit: *celui qui croit en lui ne sera point condamné, celui qui n'y croit point est déjà condamné.* Le même Evangéliste dit au verset 36. *Celui qui croit au fils, a la vie éternelle; celui qui ne croit point au fils ne verra point la vie.* Nous trouvons la même vérité établie & confirmée dans l'Evangile, dans les Actes des Apôtres, dans les Epîtres. D'où l'on voit qu'il est évident que cet Article de foi est le premier de tous; nous sommes obligés de le croire non-seulement parce qu'il est vrai, ou pour rendre un vain hommage à la Divinité qui n'a pas besoin de l'approbation des foibles mortels, mais nous devons le croire afin d'obéir à sa loi & d'y conformer notre conduite, de pratiquer la vertu, de cultiver en nous les dispositions qui y portent. Dans St. Jean Chap. V. v. 24. Jésus-Christ dit: *en vérité je vous dis que celui qui entend mes paroles, & qui croit en celui qui m'a envoyé, possède la vie éternelle.* Ainsi la foi en Jésus-Christ ne suffit point si l'on n'obéit à sa parole; nous ne pouvons dire que nous croyons en lui si nous rejettons ses commande-

mens. Ce qui fait dire à St. Jean dans la premiere Epître Chap. II. v. 3. 4. & 5. *Ce qui nous assure que nous le connoissons, c'est si nous gardons ses commandemens: Celui qui dit qu'il le connoît sans garder ses commandemens est un menteur, & la vérité n'est point en lui, mais si quelqu'un met en pratique sa parole, l'amour de Dieu est parfait en lui; c'est par là que nous connoissons que nous sommes en lui.*

Si nous examinons quels sont ces commandemens nous verrons que le Christianisme ne consiste pas à observer des jours marqués, à nous conformer à des cérémonies, à nous abstenir de certains alimens, à faire de *longues prières*, qui nous sont interdites dans St. Mathieu Chap. VI. v. 7. & 8. qui ne sont que des contemplations de la grandeur de Dieu, des hommages rendus à sa puissance, sa sagesse, sa bonté; des actions de grâces pour ses bienfaits; tout cela nous dispose à imiter celui que nous adorons, car il seroit absurde de supposer que nous pussions rien apprendre à l'être qui fait tout, ou qu'à force de flatteries nous pussions lui faire changer les décrets de sa sagesse immuable.

La Religion ne consiste point dans des sacrifices faits dans des temples pompeux; le Très-Haut n'habite point des temples

faits par la main des hommes, il remplit l'univers de son immensité.

Le Tout-Puissant n'adopte ni des Systèmes d'opinions, ni des Sectes ni des nations; il est le Dieu de tous les hommes, il les a tous créés pour les rendre heureux & pour lui rendre un culte agréable à ses yeux; c'est pour cela qu'il faut connoître sa volonté; mais comment la connoître? Jésus-Christ dans St. Jean nous l'apprend au Chap. VII. v. 17. *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu il jugera si ma Doctrine est de lui ou si je parle de moi-même.* C'est comme si le Sauveur eût dit, faites usage du jugement que Dieu vous a donné; examinez si la Doctrine qu'on vous annonce est digne de celui que l'on en fait l'Auteur; voyez si elle vous porte à la paix, à l'amour du prochain, à la compassion pour tous ceux qui souffrent, au pardon des injures, à l'humanité, à l'indulgence, à la tolérance pour ceux qui n'ont pas les mêmes opinions que vous; voyez si elle vous porte à obéir aux loix de votre pays, à rendre ce que vous devez au Souverain, à être soumis à vos parens, à montrer de la bienveillance à tous les hommes, à n'être point cruel, même envers les animaux; c'est alors que vous ferez sûrs que cette Doctrine vient de Dieu,

mais si elle inspire la haine & la vengeance; si elle excite des révoltes, des guerres civiles, des persécutions pour des opinions puériles; si elle n'a pour objet que d'affouvir l'ambition, l'orgueil, la vanité mondaine & renverser tout ce qui s'oppose à ses projets; si elle encourage les tyrans les plus méchans à opprimer leurs sujets & les meilleurs citoyens; si elle anéantit l'industrie, introduit l'esclavage, favorise l'oïveté, dépeuple les nations; à ces signes vous reconnoîtrez que cette doctrine vient de Satan ou des Prêtres du Papisme & qu'une telle Religion ne peut venir de Dieu.

Quand vous aurez ainsi fait usage de votre jugement & des facultés que Dieu vous a données, vos efforts lui seront agréables & vous serez récompensés des soins que vous vous serez donnés. Dieu n'est point un tyran qui exige l'impossible. St. Paul nous dit que les gentils eux-mêmes seront jugés d'après leur sincérité, & ne seront point condamnés pour des erreurs involontaires. Corneille, quoique Payen est loué dans les Actes des Apôtres. En un mot l'Ecriture à chaque page nous inculque la charité, la bienveillance universelle; il est impossible d'y trouver un précepte qui ne tende évidemment au bien-être du genre humain en ce monde & qui

né soit fondé sur la raison éternelle. Aimer Dieu de toute sa force & le prochain comme soi-même, voilà, selon Jésus-Christ lui-même, l'abrégé de la loi.

Les menaces que le fils de Dieu fait aux méchans qui seront un jour condamnés aux supplices éternels n'ont pour objet que ceux qui ont péché contre l'humanité, refusé à manger à ceux qui ont eu faim, de donner à boire à ceux qui ont eu soif, négligé de vêtir ceux qui étoient nus, de visiter les malades & les prisonniers ; il ne prononce aucune sentence contre ceux qui ont manqué de foi ; il ne dit point que personne sera récompensé ou puni pour croire ou ne pas croire, à la primauté du Pape, au droit divin des Evêques, aux immunités Ecclésiastiques, aux rêveries des Théologiens, à leurs Systèmes sur la présence réelle, la Consubstantiation, la Prédestination, la grace, le libre-arbitre ; il ne dit pas que l'on sera damné pour avoir eu de fausses idées sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur l'union hypostatique, &c. Il n'est point question de l'obéissance due aux Souverains spirituels, aux Princes de l'Eglise comme descendus en ligne directe des Apôtres.

Une Religion telle que celle que j'ai dé



crité est conforme à la sagesse, à la bonté, à la justice de Dieu; il ne punira point les hommes pour des spéculations, & sur-tout pour des opinions qui ne font ni bien ni mal à personne, ni pour des façons de penser qui ne dépendent aucunement de ceux qui les ont reçues.

Cette Religion est vraiment digne de son Auteur; nous pouvons connoître ou juger qu'elle vient de Dieu. C'est une Religion faite pour les personnes sensées, pour les Philosophes, pour les honnêtes gens; le vulgaire lui-même peut la comprendre sans guides & sans interprètes. C'est la Religion de la raison, elle est simple, dégagée d'incertitudes & l'on voit au premier coup d'œil qu'elle est utile à la Société. Elle dédaigne des cérémonies puériles, elle adoucit la férocité, elle étouffe les querelles que produisent toujours les Religions corrompues par les Prêtres intéressés; elle ne plonge point l'homme dans des perplexités continuelles; elle ne le fait point tomber d'une superstition dans une autre. En un mot c'est la Religion que toute ame honnête voudroit voir établie; c'est une Religion de charité; c'est la Religion de Jésus-Christ, c'est le vrai Christianisme, c'est la Religion de ceux qui publient cet Ouvrage.

